

T H E S E

E T U D E

S U R

L O U I S V E U I L L O T



Sœur Agathe de Sicile

Septembre 1943

Probatia H. [unclear]

UMI Number: DC54043

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform DC54043
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

INTRODUCTION

Etudier Louis Veillot c'est prendre contact avec cet écrivain robuste et riche qui mit son talent au service du beau, du bien et du vrai, et qui pendant quarante ans projeta sur les événements qui se succédaient dans le monde la pure lumière de la doctrine catholique.

Journaliste à dix-sept ans, n'ayant pour préparation que les quatre années passées dans une étude d'avoué, écrivant déjà comme un homme, et travailleur infatigable, il complète sa formation littéraire par l'étude des classiques modernes. Sept ans plus tard, un grand changement s'opère dans son existence. De cet événement, il écrira à la fin de sa vie: "J'avais trouvé Dieu, et embrassé l'Eglise et changé ma vie. Je fis alors mon premier serment, Grégoire XVI le reçut. Je n'en ai pas fait d'autre et je n'ai pas manqué à celui-là."⁽¹⁾

Et voilà que ce jeune homme, qui délibérément pour être fidèle à Dieu a renoncé à la carrière où déjà il a fait marque et acquis de la réputation comme polémiste, est poussé par l'attrait fulgurant de la vocation, vers ce journalisme qui bientôt sera dans sa forte main l'arme puissante qu'il maniera avec dextérité "poursuivant sans trêve ni merci l'erreur qui s'étale au jour et l'erreur qui serpente dans l'ombre."⁽²⁾

Poursuivre ainsi l'erreur, c'était s'attirer l'injure et la calomnie de la libre-pensée, c'était aussi mécontenter gallicans et libéraux.

La presse anti-religieuse travailla ferme: il fallait à tout prix écraser ce malencontreux qui osait se dresser et lui tenir tête en donnant de l'importance au parti catholique. Préjugés et sophismes furent largement exploités. Rien ne put faire mollir le courage indomptable de ce lutteur intrépide, qui, le regard fixé sur les directives du Saint-Siège, sut pen-

(1) Louis Veillot Tome IV page 753

(2) Bref de S.S. Pie X - 1913

dant près d'un demi-siècle "faire peur aux méchants." (')

La France littéraire devait hommage au premier écrivain de la seconde moitié du siècle, selon le P. Longhaye, et l'un des plus grands de la pléiade nationale. (') Elle ne lui donna pas, car en protégeant la société, les humbles, les petits, le grand polémiste avait irrité l'impiété. Mais en 1883, lorsque l'héroïque défenseur de la vérité rendit son âme à Dieu, les tributs "de douleur, d'amour et de vénération" affluèrent en si grand nombre que cette mort devenait un deuil universel. Les journaux des autres pays accentuèrent cette note. Les écrivains les plus sceptiques purent voir jusqu'où s'étendaient l'influence et l'apostolat de Louis Veillot.

Quelques années plus tard, Jules Lemaître devait, en des pages remarquables, rendre un éclatant hommage au grand méconnu et aider puissamment à faire sortir de l'oubli celui que la haine anti-religieuse s'acharnait à y tenir enseveli.

Depuis lors, Louis Veillot monte de plus en plus vers le rang qu'il devait occuper dans la littérature française. Puisse-t-il l'atteindre un jour et puissent ses œuvres, qui égalent celles de nos grands classiques, être traitées comme telles et continuer à enseigner aux hommes à aimer, à servir et à défendre l'Eglise jusqu'à l'héroïsme de l'apostolat et du martyre!

(') Préface de Paul Claudel

(') Longhaye XIXe siècle Tome IV page 271

QUALITES INTELLECTUELLES

"Âme de poète, âme d'homme où rien ne manque, âme de croyant complet, le tout en équilibre et en harmonie rare". (Lecigne) Tel est en quelques mots significatifs le portrait de Louis Veuillot, tracé par le critique.

Les qualités de cette intelligence transcendante ne peuvent être niées, même par ses ennemis. Son oeuvre est là, preuve irrécusable que nul ne peut contester. Ce n'est pas, d'ailleurs, à son talent que ses adversaires s'en prennent, c'est plutôt à l'emploi qu'il en fit. Cela n'empêche qu'il semble que Louis Veuillot ait été destiné par la Providence à jeter les bases du journalisme catholique et à réunir la France au Saint-Siège. A cet effet, il avait reçu du ciel un esprit remarquablement riche, qui illuminé par la foi, se développa et domina son temps.

Etudions quelques-unes des qualités intellectuelles de ce "fils du peuple" qui fièrement nous dit: "Je suis de vieux sang français et chrétien" et qui d'un élan merveilleux monte de l'erreur à la vérité. De cette intelligence supérieure nous admirerons la sincérité et l'honnêteté ignorant tout respect humain, tout intérêt personnel; l'indépendance très noble éloignant toute flatterie; la psychologie fine et profonde, la simplicité et la largeur de vue qui, jointes à un grand amour du travail, assurent le succès de l'oeuvre entreprise.

SINCERITE

Louis Veuillot n'avait pas vingt ans que déjà il avait soif de vérité, il se rendait aussi compte de l'inutilité de la vie qui était sienne alors et cela lui devenait insupportable: "Je m'aimerais mieux franchement mauvais
(^{''})
que tel que je suis", et ailleurs, parlant de ceux dont il partageait

(^{*}) Louis Veuillot par Lecigne

(^{''}) Louis Veuillot par Lecigne

les activités dans le journalisme et des bourgeois dont il défendait les intérêts: "J'évite de descendre en moi-même, car c'est là que je suis leur égal, peut-être leur inférieur. Ils savent ce qu'ils veulent, et je ne le sais pas et si j'ai des troubles qu'ils ne connaissent pas, qui m'assure que je ne suis pas traître à mon âme et à ma destinée autant et plus qu'ils ne le sont eux-mêmes au but final de la vie? Mais quel est-il ce but final, invisible?"⁽¹⁾ Quelque temps encore, et la foi inondera de ces clartés cette brillante intelligence, mais en attendant cet heureux moment, les souffrances intimes augmentent.

Il faut lire dans "Rome et Lorette" le récit de sa conversion pour apprécier le travail de la grâce dans une âme loyale et droite. Qu'il suffise ici de citer, à ce propos, ce qu'il écrivait à un ancien ami quelque temps après son retour de Rome: "Avez-vous su mon ami, la grâce que Dieu m'a faite? Je me suis converti à Rome, c'est-à-dire que j'ai pris la résolution de pratiquer comme tous les fidèles les devoirs de ma religion, renonçant à beaucoup de choses, et croyant bien, je vous l'avoue franchement, renoncer à toute espèce de bonheur en cette vie. Que je me trompais! Dieu rend plus qu'on ne lui donne....."⁽²⁾

Au déclin de sa vie, il écrivait encore: "Je me suis converti dans la vigueur de la raison, autant que dans l'ardeur de l'âge avec un entier désintéressement"⁽³⁾.

Sincère avec lui-même dans sa conversion, Louis Veillot apporte la même sincérité dans le détail de sa vie sociale. Nulle preuve plus irréfutable de la sincérité de sa vie ne se trouve que dans cette page qui révèle l'homme et l'écrivain: "Il existe une école, un parti, une race d'ennemis de Dieu. Ils ne veulent pas que Dieu soit, ou ils veulent que Dieu ne soit plus....."

⁽¹⁾ Louis Veillot par Lecigne

⁽²⁾ Louis Veillot, vie populaire par François Veillot, page 29

⁽³⁾ Oeuvres Complètes de Louis Veillot, Tome XXIII, page 13

"Je leur fais la guerre. Je crois ainsi, comme chrétien, comme citoyen, comme homme, acquitter une part de la dette que j'ai contractée au baptême envers Dieu, envers la patrie, envers l'humanité.

"A cause de cela, les catholiques me diffament; je les plains. D'autres qui savent mieux se contenir et en présence de l'impiété et en présence du zèle, se bornent à dire que je manque d'habileté et de charité. Pour l'habileté, je la crois peu nécessaire; pour la charité, c'est une cause à mettre au jugement de Dieu. Non, je ne crois pas me repentir jamais d'avoir depuis quinze ans, vécu en révolte contre certaines déloyautés, certaines inepties et certains calculs pervers qui sont à l'usage des ennemis de l'Eglise. L'Eglise m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur; c'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis.

Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaie d'arrêter la main parricide, j'essaie de la meurtrir, je conserve de son crime un ressentiment profond. C'est le plus insensé des crimes, le plus ingrat, le plus cruel. Certes, je n'ai le malheur de haïr aucun homme. Mais l'oeuvre à laquelle beaucoup d'hommes se condamnent et dont je vois chaque jour les effets irréparables, je la hais. Je la hais d'une passion que rien n'épuise, que rien n'endort, qui, malgré moi, éclate en âpres gémissements. Non, non, je ne saurais feindre un lâche respect pour tant d'idoles méprisables devant lesquelles je vois nos sages se courber. Ces idoles n'obtiendront pas de moi l'adulation, pas même le silence. Les flamines de la libre-pensée crieront au sacrilège, nos politiques m'accuseront de témérité, mais si la voie est ouverte d'autres y entreront et les idoles crouleront. Qu'elles m'écrasent sous leur débris pourvu qu'elles croulent! Que je meure impuissant aux pieds de leurs autels, pourvu que j'en atteste la stupidité et l'infamie!

(') Mélanges 2e série Préface page 39

Dans l'intimité, il admettait assez facilement les violences de polémiques qu'on lui reprochait mais ne permettait jamais qu'on mît en doute sa véracité et la pureté de ses intentions: "Malgré l'immensité des clameurs j'ai toujours eu à ce sujet (ses polémiques) la conscience si tranquille que je ne crois pas m'être confessé dix fois en toute ma vie à propos d'un article de journal et je ne crois pas avoir eu à m'accuser jamais d'un mensonge imprimé."⁽¹⁾

Mgr Landriot avait adressé une lettre à Louis Veuillot contenant d'amers reproches sur certains articles insérés dans son journal l'Univers. Ce dernier ami de la sincérité et de la vérité s'empresse d'éclairer ce grand évêque et de justifier sa conduite; "Depuis que j'ai l'honneur d'écrire dans l'Univers, je me suis fait un devoir principal d'être sincère. J'ai dû et j'ai su reconnaître des erreurs et avouer des fautes, j'ai soutenu à tout risque ce que j'ai cru être le droit et la vérité...:.... J'ai toujours cru que la honte n'est pas de s'être trompé, ni de s'excuser lorsqu'on a failli mais de mentir!"⁽²⁾

Personne, mieux que le rédacteur en chef de l'Univers ne sut assumer ses responsabilités au moment opportun. A un candidat catholique, que d'ailleurs il aimait et auquel il pouvait, certes, rendre le meilleur témoignage, l'ayant eu sous ses ordres à la rédaction de son journal, Louis Veuillot lui adressa cette remarque en pleine campagne électorale de 1849: "Permettez-moi de vous le dire, vous ne me représentez pas tout à fait l'idéal d'un député catholique. Vous ne pouvez m'en vouloir de cette franchise."⁽³⁾

Tel fut ce lutteur incomparable, ce défenseur convaincu de la vérité, cet homme dont la sincérité émane d'un esprit éminemment honnête.

(1) Lettre du 26 avril 1872

(2) Correspondance Tome VII page 325

(3) Oeuvres Complètes Tome XVII page 44

HONNETETE

Aussitôt converti, il veut, et dans le plus court délai, payer les dettes qu'il a contractées durant les années précédentes. Il engage aussi son frère à suivre cet exemple.

Le rédacteur de l'Univers s'est-il fait l'écho de la presse en accusant le général Bugeaud? Louis Veuillot, qui tient en haute estime le soldat vaillant, prend courageusement sa défense et montre que le jugement porté contre le général est tout à fait injuste. La presse en a fait "un homme servile, avide, violent, déloyal, c'est le contraire qui est la vérité." "Le ministre a le droit de me donner des avertissements, je ne suis pas tenu de les aller chercher." (') L'interlocuteur avoua que leurs formules n'étaient pas polies. Après cette entente, Louis Veuillot décida qu'il irait voir le ministre, ce qu'il fit deux jours plus tard, et à qui il parla avec la même dignité et la même franchise.

Et maintenant, continuant à feuilleter sa correspondance, voyons-le dans ses rapports avec l'épiscopat où Louis Veuillot comptait nombre d'amis. A. De la Guéronnière, "chef officiel des services de l'imprimerie de la librairie et de la presse", brochurier officieux de l'empereur, attaqua personnellement Louis Veuillot et se montra insolent. La réponse fut mordante. Mgr de Langalerie, évêque de Belley, très ami de la paix et de la douceur" (") trouva la polémique trop dure envers le conseiller d'état, et il écrivit au rédacteur de l'Univers; celui-ci répondit aussitôt:

"J'ai lu avec autant de respect que de chagrin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Dans sa forme bienveillante, elle condamne le travail de toute ma vie, et elle porte contre moi l'accusation

(') Correspondance Tome VI page 205

(") " " VII " 317 - note

la plus grave que l'on puisse articuler contre un chrétien, celui de manquer de charité.

"Je ne dirais pas ce que je pense si je n'ajoutais que les textes cités par Votre Grandeur, pris à la lettre, condamnent toute polémique contre le vice et contre l'erreur. Si la patience et la bénignité de la charité, si l'amour des ennemis nous impose l'obligation de ne rien dire aux méchants et aux errants dont leur orgueil puisse être irrité, les mêmes raisons nous défendent d'éclairer ceux qu'ils séduisent; à quoi nous ne pouvons arriver qu'en rendant évidentes leur fourberie et leur incapacité.

Pour moi j'ai toujours cru que je défendrais efficacement la vérité en ruinant le crédit des sots et des hypocrites qui l'attaquent et qui tirent beaucoup d'influence de leur réputation usurpée. Je cherche à tourner contre eux la puissance du ridicule dont ils ont usé contre nous. Par là je m'attire leur haine, mais je diminue leur force; je leur rends service à eux-mêmes en les intimidant.....

On dit volontiers que la haine perce dans tout ce que j'écris. Je ne l'ai jamais cru, parce que je n'ai jamais senti la haine dans mon cœur. Si j'y trouvais ce mauvais sentiment, je renoncerais aussitôt à des combats que je ne livrerais plus en chrétien.....

Au surplus, Monseigneur, cette polémique était finie lorsque vous avez pris la peine de m'écrire.....

J'ai besoin de dire à Votre Grandeur que je ne me suis pas mépris sur le sentiment qui l'a animée. Je crois profondément qu'Elle a voulu, comme Elle daigne le dire, me donner une marque de son affection. C'est une consolation à la peine que j'ai ressentie; et cette peine vous fera, j'en ai
(*)
confiance, excuser ma sincérité".

Et il donne le motif de sa lettre: "Si j'entreprends de vous éclairer à ce sujet, c'est dans votre intérêt..... car l'intérêt d'un chrétien est d'être vrai, de ne blesser injustement personne et de ne point faire adopter à ceux qui l'écoutent de faux jugements. (') Le plus ancien collaborateur à l'Univers c'était Melchior du Lac qui s'y trouvait avant l'arrivée de Louis Veillot et qui modestement céda sa place tout en continuant à se donner sans compter à sa modeste besogne. Ils travaillèrent ainsi à la même cause pendant nombre d'années. Le chef savait apprécier le grand mérite de son ami, lui en être reconnaissant et le lui faire savoir: "Dites-vous bien mon bon Du Lac que si j'ai valu quelque chose c'est à vous, après Dieu, que je le dois. Je vous ai trouvé sur mon chemin placé par la main du bon Dieu comme tant d'autres qui ont été secourables à mon esprit et à mon coeur et personne ne l'a été plus ni peut-être autant que vous. (")

Dès que Louis Veillot fut rédacteur en chef il voulut que tous les collaborateurs ne formassent qu'une grande famille. Ensembles, ils allaient à Notre-Dame des Victoires brûler un cierge, ensembles ils y assistaient à la sainte Messe. Souvent la réunion se faisait chez un restaurateur ou à la table du rédacteur aimé. Il y avait confiance absolue.

Trois ans avant sa mort et dans une lettre qui est peut-être la dernière que le grand écrivain envoya, il parle ainsi de celui qui pendant si longtemps avait été son collaborateur, son ami très-cher: "J'ai trouvé à l'Univers du Lac, un ami fidèle, et j'ai eu l'honneur d'être son ami jusqu'à la mort. Il est mort dans mes bras et j'ai toujours aimé son grand esprit et son grand coeur; il était savant, ferme, dévoué. J'ai vu de grands esprits. Jamais de plus large, de plus éclairé, de plus tranquillement chrétien. Fidèle à tous les grands attachements, à tous les grands devoirs, il avait pour amis Gerbet, Salinis, Guéranger. Tous le bénissaient.

(') Vie Tome I page 173

(") Oeuvres Complètes Tome XXII page 376

Il me les a donnés et ils m'ont reçu à cause de lui. "Et après avoir énuméré quelques-uns des noms les plus chers à son coeur revenant à du Lac il ajoute: "Il a voulu bien faire et être oublié."⁽¹⁾

Quel gracieux hommage rendu à la mémoire de l'ami. C'est un témoignage, en faveur du modeste écrivain qui donna à l'oeuvre, le meilleur de sa vie, et, également en faveur du chef qui reconnaissait noblement les services reçus. Il convient à un grand esprit de rendre justice à tous. Veillot était trop honnête pour manquer à ce délicat devoir.

ABSENCE DE RESPECT HUMAIN

D'après ce que nous voyons, il semble plus facile de rendre à César ce qui est à César, que de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Beaucoup de gens, fidèles à l'honneur, rougiraient de léser les droits de leurs semblables. Pourquoi faut-il que lorsqu'il s'agit des droits de Dieu, il en est si peu qui sachent les reconnaître?

Louis Veillot fut de ce petit nombre, mais avec quelle loyauté il les reconnaissait ces droits du Maître Souverain! Pour ce chrétien militant, l'honneur et la gloire c'est d'appartenir à l'Eglise de Dieu. Une dame amie raille sa conversion et Louis Veillot en est informé. Aussitôt il prend la plume: "Il est bien vrai que je me suis converti, c'est-à-dire que d'indifférent ou d'irréligieux que j'étais, je suis devenu chrétien, remplissant les devoirs qu'impose la foi catholique. Oui, Madame, je fais ma prière le matin et le soir et souvent encore dans la journée; oui, Madame, j'observe l'abstinence et le jeûne aux jours prescrits; oui, Madame, je me confesse ainsi que beaucoup d'honnêtes gens, et je communie ordinairement le dimanche, en compagnie des portiers et des servantes de mon quartier, compa-

gnie à vrai dire moins nombreuse que je ne le souhaiterais, mais, du reste, excellente et mélangée dans une assez forte proportion d'hommes et de femmes, mes égaux devant Dieu, mes supérieurs dans le monde et mes supérieurs de beaucoup. Tout cela est très vrai, on vous a bien informée. Seulement il n'est pas vrai que mes amis doivent s'affliger de cela, ni pour eux, qui n'y perdent point mon amitié, ni pour moi, qui n'y perds pas mon bonheur. J'aime en effet tous ceux que j'aimais naguère, bien plus et bien mieux que je ne les aimais..... Vous avez l'âme trop élevée pour ne pas comprendre qu'en vous exposant ainsi l'état de mon coeur par rapport au prochain (pardonnez-moi ce mot, vous en verrez bien d'autres) je trace les seules conditions possibles du bonheur ici-bas; ce bonheur est le mien; il est tout nouveau dans ma vie, je n'en ai jamais connu qui fût comparable. Aimer sans reproche et sans mélange de haine, c'est une joie vive, noble, continuelle, immense..... et cette joie chrétienne qui s'est tout à coup révélée à moi comme un monde enchanté, comme un océan de délices où je me plonge, où je me berce, où je m'enivre avec de tels transports que parfois, les yeux baignés de larmes, je me demande si c'est bien moi qui goûte de tels ravissements: cette joie souveraine, dans notre langage, nous l'appelons l'amour de Dieu. Et je suis sûr que vous ne trouvez pas ce langage aussi inintelligible qu'on vous l'a dit." (*)

Chez lui, la pratique est conforme à la théorie. Lorsqu'en 1841, il est envoyé par le Ministère en Algérie, il fait maigre le vendredi à la table du gouverneur-général. Ses lettres d'alors à son ami Edmond Leclerc nous le montrent ayant nombre de relations et quelques amis. Il assiste aux offices divins, il sert l'évêque tant qu'il peut et son influence est bienfaisante partout. C'était chose nouvelle pour les jeunes viveurs de la garnison, de voir un jeune homme de leur âge, venu de Paris, affirmer hautement, sans provocation comme sans timidité qu'il était catholique.

(*) Correspondance Tome IV page 354

C'était étonnant, même renversant de le voir assister à la messe, aller à confesse. Toutefois et à cause de cette crânerie sans forfanterie, Louis Veillot fut accepté et aimé.

C'est avec la même liberté d'esprit, sans respect humain, qu'il continue à un autre point de vue à se montrer tel qu'il est.

Ses parents sont pauvres, son père était tonnelier, il n'en rougit point dans ses rapports avec des gens de naissance plus illustre. Au Baron de Dumast il écrit: "Ma position de famille sera sans doute un obstacle à mon établissement. Je vous le dis comme vous me l'avez demandé, sans aucune espèce de regret ni de plainte, en remerciant Dieu des parents qu'Il m'a donnés, qui m'aiment et qui sont d'honnêtes gens, mais tous placés dans les conditions les plus inférieures de la société, ouvriers, paysans, petits marchands. Je suis peut-être le premier de ma famille qui ait su épeler son nom. J'ai eu la douleur de perdre mon père il y a dix-huit mois, il était cabaretier à Bercy.

Ailleurs, écrivant à la comtesse de Mautsaulnin: " Le château d'Epousses est à deux lieues de mon origine, un village qu'on appelle Anstrude. C'est là que mes illustres ancêtres, plus heureux que moi, ont gardé les vaches. Comme on connaît peu les aventures de leur temps, il est probable que j'ai une belle suite de grands'pères dans la poussière du pauvre cimetière qui entoure la pauvre petite église. Ces mêmes grands'pères ont dû s'aventurer aux environs, à la suite de leurs bestiaux. J'aime à croire qu'il y en avait quelques-uns dans l'auditoire de St-Bernard, lorsqu'il a prêché la croisade, pas bien loin de leur chaumière, à Vézilay, que j'ai vu aussi. Je me flatte encore que Sainte Chantal, dame de Bourbilly, a pu en rencontrer dans ses courses de charité, ou les recevoir dans son hôpital domestique et les panser de ses mains; tout cela me fait espérer qu'ils ont été bons chrétiens et c'est pourquoi je rédige l'Univers et suis votre

ami. Hélas! Madame, il faut au moins cela pour me consoler de n'être pas
 (')
 un des pères.....

Partout et toujours, il était lui-même: chrétien sans peur et sans reproche. A plusieurs reprises, dans sa correspondance d'Algérie, il raconte comment sous la tente, en compagnie d'un Turc, d'un huguenot, de deux réné-gats français et d'un juif, il priait, non seulement sans respect humain, mais avec un légitime orgueil. Seuls, le Turc et lui, avaient ce courage: "le musulman se prosternait, je me mettais à genoux; il récitait des versets du Koran, je disais le Pater et l'Ave et surtout le Credo, avec une effusion de coeur sans égale, et jamais ma foi n'a été plus vive" (''),
 sauf peut-être le jour où, assistant à la messe de Pie IX, en sa chapelle privée, il reçut lui seul, le corps de Jésus-Christ "de la main de St-Pierre".

INDEPENDANCE

L'indépendance d'esprit chez Louis Veuillot ne pouvait donner prise au respect humain, nous l'avons vu. Cette disposition se manifeste dès ses plus jeunes années, malgré sa timidité. Plusieurs récits de son biographe nous le montrent ainsi et cette disposition native s'accroît avec l'âge. (Ce n'est pas comme défaut que nous mentionnons ici l'indépendance.)

Sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur, il n'est ni ponctuel ni assidu à son poste et lorsqu'il s'y rend, il lit les journaux ou écrit pour son propre compte. Toutefois, il se juge lui-même loyalement et ne peut en conscience accepter de continuer ainsi à toucher des honoraires

(') Correspondance Tome VI page 268

('') Correspondance Tome VII 14 juin 1841

qu'il ne gagne pas. Il donne sa démission. "La liberté se prend et ne se donne pas", dira-t-il et de la nous met sous les yeux le ligne de conduite que toute sa vie il suivra. (')

Dans une autre circonstance il répétera: "La liberté ne se reçoit pas, elle se conquiert" ('')"J'aime mieux travailler douze heures par jour pour rien, et pour m'empêcher de n'être rien, que de donner six heures par semaine à une fonction plantureuse, zébrée de lisérés d'argent et émaillée de croix d'honneur." ('''')

De telles expressions se retrouvent souvent sous la plume du jeune écrivain: "Que Dieu m'a protégé en me laissant libre, écrira-t-il d'Alger, en ne me permettant d'épouser ni une femme, ni un emploi, ni rien qui me tienne en place sous l'éteignoir, sous le couvercle de la marmite! ('''')

Plus tard il changera et se mariera. Pénétrons plus avant dans le sujet qui nous intéresse en ce moment et voyons comme il fait fi! de l'opinion publique: "On connaît Dieu ou on l'ignore, on est sauvage ou on ne l'est pas. Dans l'entre-deux, il n'y a que les apostats, les aveugles et les brutes; la misérable foule qui ne compte pas." ('''''')

En 1858, il écrit au nouveau correspondant M.H. de Maguelonne pour lui donner ses instructions:....Ne vous avancez à l'égard de personne..... Un rédacteur de l'Univers en cette qualité, ne doit avoir ni ami, ni ennemi; c'est-à-dire, qu'il n'accordera pas à l'amitié ce qu'il ne doit qu'à la justice, et que ce qu'il doit à la justice, il ne le refusera pas à l'inimitié. L'unique but est de servir l'Eglise. On y marche en s'oubliant soi-même complètement, et en se contente des récompenses qui seront distribuées au jugement dernier." ('''''')

(')	Oeuvres Complètes	Tome XV	page 385
('')	Vie par E. Veuillot	" I	" 407
('''')	Correspondance	20 avril 1841	
('''''')	Vie par E. Veuillot	Tome I	page 271
('''''')	Oeuvres Complètes	" XXIII	page 365
('''''')	Correspondance	" VI	" 233

Cette attitude fière et digne est bien celle que l'Univers conservera en toute circonstance. Le chef de division chargé de surveiller la presse envoie une lettre d'audience à Louis Veillot. La forme est incivile, le rédacteur ne bouge pas. On vient s'enquérir de ce qui l'a empêché de comparaître, il déclare son intention de ne plus répondre à ces invitations-là, et dit le peu d'estime qu'il a pour les journalistes et leurs oeuvres en général, mais qu'il distingue l'Univers de la cohue et qu'il veut être traité avec les égards qui lui sont dus.

Soldat d'avant-poste, Louis Veillot tenait absolument à la responsabilité entière de son journal et il ne voulait pas qu'on put dire avec vérité qu'il était inspiré ou revu par l'autorité. Cette loyauté envers le Saint-Siège nous en avons encore une preuve dans ses avis à M. de Maguelonne, nouveau correspondant à Rome: Votre oeuvre particulière dans le travail commun est de faire aimer le Saint-Père comme homme privé et comme souverain temporel. Vous êtes à Rome pour nous parler de lui, pour le rendre toujours présent parmi ses enfants de France, et pour défendre son gouvernement contre les agressions dont il est l'objet.

"Vous prendrez les intérêts de l'Univers en faisant bien le travail dont vous êtes chargé, et en ne perdant jamais de vue que ce travail exige de vous des qualités personnelles de conduite, de discrétion, de réserve extrême en toute chose.

"Vous ne devez dépendre de personne à Rome. Nous ne pouvons et nous ne voulons servir qu'à condition d'être indépendants. Aussi, point d'engagements, point de faveurs personnelles."⁽¹⁾

Louis Veillot n'a-t-il jamais été décoré, se demandera-t-on? Les services considérables que par sa plume il a rendus à sa patrie n'ont-ils pas été reconnus? Il sied de dire que plusieurs fois des amis dévoués de

(1) Correspondance Tome VI page 225

l'intrépide écrivain cherchèrent à lui procurer cette distinction. Napoléon III lui-même au temps de la guerre de Crimée, alors que sa politique était encore telle qu'elle pouvait mériter le support du grand défenseur des droits de l'Eglise, voulut honorer le rédacteur de l'Univers. Mais lui, dont l'attitude envers le gouvernement pouvait se résumer dans ces trois mots: soumission, fierté, indépendance, ne voulut pour aucune considération lier sa liberté. Il ne voulait causer aucun dommage à la cause qu'il défendait. Son refus était poli mais décidé. Ce n'était pas un sacrifice, la décoration n'ayant véritablement aucun prix à ses yeux. (')

L'année suivante, nouvel effort dans le même sens. Cette fois, son frère averti à temps, para le coup. Ce désintéressement, il l'appréciait chez les autres et il disait volontiers: "Il ne sera jamais dit qu'un honnête homme aura été décoré à cause de moi ou par ma faute." (')

Voilà maintenant Don Carlos qui se met de la partie et qui pour récompenser son ami des services rendus à l'Espagne, voudrait lui offrir une décoration du gouvernement de son pays. Louis Veillot réussit encore à empêcher le projet d'aboutir.

Tournons de nouveau nos yeux vers Rome. Nous nous rappelons les recommandations au correspondant, la conduite de Louis Veillot sera toujours dans la même ligne. Il est dévoué "sans relâche comme sans calcul". En 1860, lorsque Napoléon III supprima l'Univers, le rédacteur privé ainsi de son gagne-pain, se trouva dans la gêne. Il accepta alors, à titre d'avance, quelques mille francs du Saint-Père. Trois ans plus tard, le Pape, pour remercier l'auteur de "Parfum de Rome" lui envoya 5000 francs. Cette somme, ainsi que celle qu'il accepta en 1867 pour faire revivre l'Univers, fut, avec le consentement du Souverain Pontife, partie employée en aumônes, partie versée au denier de Saint-Pierre, et le reste, offert à Léon XIII à son avènement.

(') Oeuvres Complètes Tome XXVI page 31

('') Lettre du 22 mars 1854

Monseigneur Nardi désirait pour son "grand ami" quelque haute distinction, "titre nobiliaire ou cordon de St-Grégoire", nous dit Eugène Vuilliot. L'excellent ami était appuyé par plusieurs prélats influents. Lorsque cette nouvelle parvint à Louis Vuilliot, il en fut effrayé, et il se hâta de répondre: "J'ai besoin de bénédictions et non de distinctions et je désire ne point porter sur ma tête un décor qui peut n'être sans péril que sur mon tombeau."⁽¹⁾

Toutefois, il demanda et obtint une décoration pour son ami Ségre-tain, député catholique militant et très méritant; il ne peut tout de même résister au plaisir de taquiner le récipiendaire et il lui dit: "Vives en paix comme vous méritez de vivre, jouant avec votre soierie. J'aime les gens à qui les babioles font plaisir. Ce sont de bonnes gens."⁽²⁾

Bref, la vie et la correspondance de Louis Vuilliot professent la noble indépendance qui refuse toute flatterie et ne s'en permet aucune.

PERSPICACITE

Il est remarquable de voir quel flair exceptionnel guidait toujours Louis Vuilliot. Que serait-il advenu s'il eut accepté des décorations de l'Empereur? Quelle prise il aurait ainsi donné plus tard à la critique et aux attaques de ses adversaires! Plus sage, possédant de la justesse dans ses opinions et ses sentiments il restera toujours soumis, fier, et indépendant. Sa psychologie se base sur cette qualité intellectuelle toute française, le bon sens, force dont il se sert pour juger des principes et en marquer les conséquences. C'est ce qui lui a valu pendant quarante ans et au-delà, de régner sur la presse. Jour après jour, et année après année, soutenant la lutte, il combattra jusqu'à dix journaux à la fois.

⁽¹⁾ Lettre du 26 avril 1872

⁽²⁾ Correspondance Tome VII page 398

Il lit, son esprit clair et logique trouve vite le point vulnérable et gare au malheureux qui s'est aventuré à attaquer l'Eglise. Avec quelle ironie il lui lance la riposte, qui frappe juste. On dit qu'en France, le ridicule tue. Louis Veillot savait cela sans doute, il savait aussi manier cette arme puissante, aussi il est redouté et redoutable. Ses saillies sont bien mordantes souvent, mais elles ne s'attaquent pas à la vertu, tout au contraire, c'est la vertu, c'est la doctrine qu'il défend en fendant sur l'impiété, sur le vice, sur la bêtise.

Nul ne l'égale. Il lance le trait qui porte, un mot résume tout, la silhouette est dessinée et les rieurs sont presque toujours de son côté.

Dans l'"Epouse Imaginaire", Louis Veillot fait son propre portrait, tant physique que moral, et si exactement qu'une seule chose y manque: "Je suis marqué de la petite vérole". Ce n'est pas oublié, il ne voulait pas, dit-il, qu'on fut forcé de le reconnaître malgré son pseudonyme. (')

Ses réflexions sur le mariage, en montrant un esprit chrétien, dénotent beaucoup d'observation: "Je ne puis certainement prétendre à être heureux, comme le bon, sage, tranquille et naïf Lafon; et cependant il a ses petites peines: cela donne à penser. Quand je suis tracassé, je prie, je travaille, et tout passe. Quand je serai marié, si ma femme me tracasse, elle ne passera point. Il faudra certainement à cette pauvre femme beaucoup de patience, de raison, d'esprit et de simplicité. En connais-tu de ce calibre-là?" (')

A son ami, M. l'abbé Morisseau, qui se préoccupe beaucoup de l'avenir de Louis Veillot et qui voudrait bien le voir marié il répond: "Je ne puis pourtant pas me marier tout seul, et je ne puis trouver une femme puis-

(') Vie par E. Veillot Tome I page 222

(') " " " I " 272

que je ne vois personne. N'en auriez-vous pas une à m'envoyer pour mettre fin à ce tracas? Si vous connaissez une bonne fille qui ait beaucoup de piété, beaucoup de douceur, de la simplicité, de la santé, qui puisse me faire un peu de musique, et qui possède à peu près de quoi se nourrir, c'est tout ce qu'il me faut. Vous rendrez contents, par ce moyen, tous ceux qui m'entourent et me voient dépérir. Peut-être me contenterez-vous aussi,"^(*)

Après beaucoup d'autres projets qui n'avaient pu aboutir, ses amis lui trouvent Mathilde Murcier, fille de petits bourgeois de Versailles: "Ils me dirent que ce mariage me convenait, je me laissai faire. Dans le fond, il me convenait fort, mais eux, ni moi, ni elle, s'en savaient rien. C'est l'ordinaire. La jeune fille, âgée de vingt et un ans, n'était ni riche, ni laide, ni sotte, ni mal élevée. Rien de marquant. Elle avait de l'esprit mais je n'en savais rien. On ne le sait jamais. Il était simplement visible qu'elle avait des habitudes de piété et une grande modestie. Mais qu'est-ce que cela devient? Rien ne me fixait là-dessus..... toutes mes réflexions me démontraient qu'on se marie sans savoir ce que l'on fait, et que le plus sage était de se fier à la prière."^(**) Sa prière fut pleinement exaucée, car c'était bien, comme il le dit lui-même, la femme qu'il lui fallait, "et que le bon Dieu lui avait donnée dans son amour et sa prévoyance."^(***)

Ils furent heureux, Louis Veuillot avait craint le mariage, il savait que sa femme devrait avoir beaucoup de patience, et se pâler loin du monde dans un grand dévouement à ses devoirs d'épouse et de mère. Ce trésor, il le possédait, c'était un bonheur et une force pour la lutte.

Lorsque à son tour Eugène songera à se marier, ce frère tant aimé recevra les encouragements de son aîné, qui regrettera toutefois la douce intimité ainsi diminuée.

(*) Correspondance Tome I page 171

(**) Vie par E. Veuillot Tome I page 532

(***) Vie par E. Veuillot Tome I page 537

Mathilde, l'épouse tendrement aimée et si regrettée de Louis Veuillot avait quitté la terre lorsque Mlle Louise d'Aquin, devenue Madame Eugène, vint résider la rue du Bac, 44, et les pleurs de Louis Veuillot tombèrent sur la première enveloppe qu'il adresse à Mme Veuillot.

Ses lettres à sa douce Mathilde furent donc débordantes de tendresse, de bonheur. "Ma plus grande joie est de chanter tes louanges, et sous ce rapport, je suis un autre Lafon. Lafon me parle Aimée, je lui réponds Mathilde. On convient que nous sommes des maris modèles." (')

Cette note fine et délicate se retrouve dans toute la correspondance du grand écrivain. Bien entendu, le ton diffère, les destinataires sont si variés, mais c'est toujours la description, la psychologie qui donne le sens spirituel à ses lettres. Il y a la famille, les évêques, de nombreux prêtres de tous les coins de la France, les rédacteurs, compagnons ordinaires, les amis intimes, ceux qui sollicitaient ses visites, qui jouissaient de ses manières affables et de son charme, il y avait aussi les correspondants divers. "Ses amis, rien qu'à l'écouter on les devine et on les aime, on soupçonne, ou mieux, on entrevoit leur caractère, leurs goûts, leurs vues, leur façon d'agir et de dire." (')

Ecrit-il à un évêque? Le respect garde la note dominante, sans doute, mais, même là quelle variété d'accent! Les lettres à Mgr de Salinis sont les plus familières, celles adressées à Mgr Parisis, plus familiales.

En janvier 1843, nous lisons dans une lettre adressée à son frère: "Les curés sont éperdus de joie lorsqu'ils me voient; je suis fait pour les divertir; ils me le rendent bien. Je ne suis jamais si content qu'avec ces âmes franches, rudes, dévouées; je bénis Dieu de m'avoir rendu agréable à ces bons ouvriers de la vigne céleste."

(*) Correspondance Tome VII page 7

(**) Delaporte page 31

Il n'a jamais surfait le rôle qu'il joue dans l'Eglise. Ses adversaires l'avaient appelé "sacristain", et bien d'autres noms encore lui avaient été donnés. Ce titre de sacristain le réjouit particulièrement, son bon rire éclate alors et ses amis les curés s'en amusent avec lui. Quelques années plus tard, il écrivait à sa soeur: "Je jouis d'une grande considération parmi les garçons de bains. Celui qui me douche a dit hier au docteur: Il paraît que c'est un monsieur crânement comme il faut, celui-là! On dit que c'est l'ami du maître des curés! Et les filles, sachant que je reviens souvent de Rome, me croient cardinal!

"C'est comme Maria, qui raconte qu'elle raconte comment elle raconte qu'elle a vu le Pape, lorsque bien des grandes dames n'auraient pas pu le lui montrer de si près. "Mais c'est tout simple, parce que le Saint Père et Monsieur, c'est comme les deux doigts de la main."^(*)

C'est le redoutable Louis Veuillot qui s'amuse! Se complaît-il dans cette popularité? Peut-être. Qui peut l'en blâmer? Mais il s'en amuse sûrement. "Hélas! mes enfants. Je crois que j'ai été comparé au soleil, à la lune et à Alexandre le Grand. J'ai saisi qu'on me célébrait aussi comme poète. Ce trait m'a ranimé. J'ai vu ta figure, ma soeur et j'ai ri intérieurement."^(**)

"Ce qui n'est pas amusant, c'est la gloire. Elle est très abondante ici. On vient me voir, on commence par me regarder, puis on me tâte, et on finit par me demander de mes cheveux. L'autre jour je reconduisais le Père Hermann qui était venu me voir à l'archevêché; un gamin m'aperçoit et se met à courir dans la rue en criant: "Voilà Monsieur Veuillot! Voilà ! Voilà! "Hier j'étais avec l'archevêque dans un jardin très curieux des environs. Le propriétaire nous en faisait les honneurs. Passe sur la route un

(*) Correspondance Tome III page 37
 (**) " " III " 45

un équipage attelé en flèche, allant un train fou, et dedans un monsieur superbe, fumant son cigare. L'archevêque regarde: "C'est, dit-il, quelque Anglais - Non, répond le propriétaire affairé, nous pensons que c'est Monsieur Louis Veuillot." L'archevêque ne manque pas le coup et me dénonce. Voilà l'homme en exclamations, en révérences, qui veut nous faire donner à manger, tout au moins à boire, qui me confesse qu'il est déjà venu trois fois à Bagnères pour me voir, etc..... " (')

Si le rédacteur en chef de l'Univers reçoit quelques fois des hommages un peu bruyants, d'autres parts n'accepte-t-il pas tous les coups portés contre son journal. Et ces réceptions enthousiastes, c'est à son frère ou à sa soeur qu'il les raconte, c'est pour lui le délassement après les heures d'un labour ardu, l'ambition, certes, n'y était pour rien. Au lendemain de sa conversion, lorsqu'il disait: "L'ambition est le premier fumier dont Dieu ait débarrassé mon âme;" il prenait aussi la résolution de servir l'Eglise. Il serait de garde afin de mettre les chiens à la porte et qu'ils ne troublent pas le service divin. Voilà son rôle. Il y fut fidèle. Les libres-penseurs et les libéraux ont pour longtemps gardé souvenir des coups cuisants reçus de la main du maître, dont la grande joie était de les maltraiter, de les tourner en ridicule, de les cribler d'épigrammes. (')

A table, il dira: "Toujours des huîtres! Il me semble que j'avais un libre-penseur, j'en veux toujours!" Aussi dans sa correspondance voit-on avec quelle fine psychologie il décrit ces malheureux adversaires et quelle galerie il nous présente! Et nous l'avons vu, quelques mots suffisent à définir les gens. Lors de l'élection de Pie IX, le 24 juillet 1847, Louis Veuillot écrivait: "Ce grand et saint pontife, si mal compris, si mal secondé..... Nous disions quand nous apprîmes son élection: Si c'est un saint, il verra de terribles jours. Et c'est un saint." (''')

(') Oeuvres Complètes Tome XIX page 313
 (') " " " XVII " 270
 (''') Correspondance " IV

De Mgr Freppel, ancien professeur de Sorbonne, il disait lors de son élévation à l'épiscopat: "Véritablement je trouve bien des hommes et un fameux homme en cet homme-là. Il est la preuve que le bon Dieu fait bien les évêques qui veulent bien être faits." (') De M. Guizot, il écrit à l'abbé Combalot, le premier décembre 1857, "M. Guizot..... c'est une moitié d'honnête homme au service d'une moitié de sectaire. Je souhaite qu'IL en soit moins coupable, mais il en est plus dangereux." (') "Le pauvre petit Thiers... dira-t-il, et c'est tout.

Une occasion de ridiculiser la vanité. Cette fois, c'est l'arracheur de dents qui la fait naître: "Voilà un paquet de graisse qui monte avec un air bête, et de salutations de mauvais augure. Nous n'avions pas fait vingt tours de roue qu'il me dit gauchement combien il se trouve heureux de voyager avec "une sommité" - "Monsieur, lui dis-je, je suis une sommité enfoncée" - "Monsieur, me dit-il, ça n'y fait rien, et on est tout de même bien aise de" Il avait une sacoche au flanc, un chapeau d'homme, quelque moustache drôle, des gants louches, un habillement noir. Je ne pouvais pas lui mettre une profession sur la figure. "Qu'est-ce que vous faites dans le monde?" - "Monsieur, je suis chirurgien." J'avais flairé quelqu'un comme ça, mais il me restait des doutes. Je lui demandai si l'air du pays était bon pour les plaies. Il me répondit qu'il était ce qu'on appelle un chirurgien dentaire, qu'il soignait les plaies de la bouche, et il m'en nomma plusieurs; qu'il guérissait les cancers de la mâchoire et faisait l'ablation des os maxillaires, qu'il était répandu parmi les châteaux, et il me nomma plusieurs comtesses et marquises, et même une duchesse, dans la bouche desquelles il entre comme chez lui; mais je ne pus lui faire avouer qu'il arrachait les dents." (')

Dans une autre lettre à sa soeur, il dira: "Nous avons eu fête hier,

(*) Correspondance Tome Ier octobre 1872
 (') " " " VII
 (') " " XXI page 324

avec cornichons et fromages. Après diner, chartreuse. Antoine, entendant annoncer le petit verre, est parti comme un feu d'artifice. Les bons mots les plus auvergnats se pressaient sur ses lèvres, closes et mornes jusqu-là. Quand je lui ai dit d'emporter la bouteille, il s'est tu, comme effrayé de son bonheur.^(*)

D'une autre fête de famille, dans un château de province, il donnera les détails à son frère: "La Saint-Louis a été magnifique. Madame d'Esgrigay se nomme Louise. Il y a eu surprise réciproque: bouquets, comédie envers jouée par Elise, Agnès, Luce et les autres. Eh! bien! l'homme naît encore plus comédien qu'il naît insubmersible. Après la comédie, on m'a mis sur la tête une couronne. Les mesures avaient été si bien prises que la couronne m'est immédiatement tombée sur les épaules et si je ressemblais moins à Segrétain, Dieu sait où elle se serait arrêtée; en sorte que j'avais de la gloire plein le dos. Pour arranger la chose, Agnès me dit: "Papa, nous voulions vous faire une couronne de lauriers, mais nous avons réfléchi que ça ne pourrait pas tenir!" Je n'ai point demandé d'éclaircissements."^(**)

Continuons d'admirer cette fine psychologie dans un autre sujet: "J'ai donc revu Marcoussi. Mauvaise rencontre. Il a un paletot boutonné par une ficelle autour du corps, et sous ce paletot, un pantalon qui laisse trop voir sa peau boucanée. Cela l'enveloppe comme ces cloisons dont on enferme les murs à démolir. De vieux sabots aux pieds, sur la tête, un chapeau qui n'est vraiment pas fait pour aller dans le monde, car il paraît impossible de l'ôter sans qu'il en tombe quelques morceaux. La chemise et les bas sont supprimés totalement depuis des années."^(***)

Et voilà que quelque temps après, remerciant ma soeur de sa charité pour son protégé il écrira: "Ton ballet pour Marcoussi est arrivé. Le pauvre homme en est devenu tout bête. Je crains qu'il ne se marie. Je ne sais pas

(*) Correspondance Tome XXI page 324
 (**) Oeuvres Complètes " XXI " 72
 (***) Correspondance " III " 164

s'il pourra porter la veste. Je croyais en avoir une autre moins neuve, moins lourde et moins magnifique; mais faute de pire, celle-ci fera l'affaire, et l'on peut bien une fois se risquer à donner à Jésus-Christ ce que l'on a de plus beau. Jésus-Christ, Marcoussi! Et pourtant, c'est vrai!"^(*)

Concluons que Louis Veillot révèle sa profonde et fine psychologie dans son travail de journaliste, dans la Polémique, dans la Correspondance, dans sa vie privée et dans toutes ses oeuvres.

PRUDENCE

La prudence est la mère de la sûreté et une conséquence naturelle d'une sage psychologie. Contrairement aux apparences extérieures, Louis Veillot s'est appliqué à la pratique de cette vertu cardinale. S'il a parfois frappé vigoureusement, c'est que les coups portés étaient opportuns, le moment et l'intensité en avaient été soigneusement calculés. En 1850, notons que sa polémique amena la suppression du journal, mais cet acte avait été prémédité et faisait partie de son programme. Quoiqu'il en souffrit beaucoup et longtemps, sa correspondance ne contient pas une seule ligne qui pourrait nous faire supposer qu'il regrette d'en avoir agi ainsi. Ayant reconnu son impuissance de continuer son oeuvre de propagande religieuse dans le plan qu'il s'était tracé, Veillot comprit que son devoir était de mourir. Même alors en homme circonspect et pratique, il attendit le moment favorable pour mourir en martyr.

Dans l'histoire de l'Univers, il se rencontre maintes circonstances où Louis Veillot apaisa et adoucit les esprits soulevés par des idées adverses. En 1854, l'abbé Combalot, missionnaire ardent et zélé, censure

(*) Correspondance Tome III page 165

publiquement les idées libérales de Mgr Sibour, son métropolitain. Celui-ci, blessé, et appuyé par Mgr Dupanloup, l'adversaire de l'Univers et de l'abbé Combalot, suspendit tous les pouvoirs de son censeur. Le violent missionnaire réplique vivement à l'évêque d'Orléans et veut à tout prix s'engager à fond dans une lutte inégale. Louis Veuillot le supplie d'éviter cette imprudence et il obtient de son ami qu'il présente ses regrets à Mgr Sibour et s'excuse de la violence de sa réplique à Mgr Dupanloup. Permettez-moi de vous conjurer de cesser cette lutte..... Je vois beaucoup de bonnes âmes qui vous accusent de manquer de mesure." (')

Dans une occasion semblable, il persuade le chanoine Pelletier, de cesser une polémique avec l'Ami de la Religion, journal dévoué aux intérêts de Mgr Dupanloup. La raison émise, c'est qu'en somme, trop de prudence n'est jamais de trop et il faut s'abstenir de piquer l'ennemi lorsqu'il est enlacé. ('')

Louis Veuillot se défie des libéraux, ces ennemis tenaces de l'Univers et des puissants patronages qui se sont unis à leur service et se conduit à leur égard avec grande discrétion.

A partir de 1857, Napoléon III, subit les influences des sociétés secrètes qui s'opposent à la royauté papale. Louis Veuillot dénonce leurs intrigues et par le fait s'attire les inimitiés du Bureau de la Presse. Alors prévoyant de très grandes difficultés de la part de ce journal, il évite de mettre dans le sien des articles d'opposition politique. Au comte de la Tour, spécialiste de questions agricoles, le rédacteur conseille de ne pas se fourvoyer intempestivement dans la question du journal. ('''')

Pendant deux ans, Louis Veuillot calcule tous ses actes et ses écrits. Il a perdu la protection de la Cour, les ministres influencés par la presse

(') Correspondance Tome VII page 246
 ('') " " XII 22 juin 1876
 ('''') Oeuvres Complètes " XIX page 220

irrégulière, ne cessent de demander la suppression de l'Univers. Un acte indésirable de sa part de son correspondant suffirait à provoquer l'arrêt de mort du journal. Aussi Veillot ne cesse de recommander à Henri de Maguelonne une grande circonspection dans ses démarches et ses rapports :

"Nous sommes dénoncés avec rage et surveillés de près. Il faut ménager les imprudences. Il y en a trop dans le numéro d'aujourd'hui.....⁽¹⁾

Grâce à cette prudente réserve, l'Univers disparaît temporairement avec les palmes du martyre. Quelques années s'écouleront avant qu'il ressuscite. Durant ce temps, Louis Veillot "invoque l'esprit de sagesse, de courage, et de douceur,"⁽²⁾ puis avant de remettre l'Univers en circulation, il étudie le terrain et s'adresse à de nombreux évêques et bientôt assuré des appuis nécessaires, il lance l'offensive contre les vieilles impiétés. Mais se rappelant des sept années de silence et mieux encore qu'autrefois il saura modérer les violences outrées de sa pièce.

D'ailleurs les luttes les plus chaudes seront sur le terrain religieux. A Rome, pendant le Concile, le chef ultramontain guidera la querelle extérieure, pendant qu'à l'intérieur de la salle du Concile le grand dogme de l'infaillibilité pontificale sera discuté. Les inopportunistes essayeront vainement de retarder sa venue, et, voyant l'impuissance de leurs efforts, ils retourneront leurs armes contre l'Univers, mais celui-ci après la victoire, ne donnera guère de chance à un retour offensif. Voici ce que Louis Veillot écrira à ses collaborateurs de Paris, au lendemain des importantes résolutions du mois de mars: "Ménagez-vous fort dans les citations de ces amusantes sottises. Il ne faut pas avoir l'air de se faire des réclames - mieux vaut ne se parer ni des injures, ni des louanges. Etre ce que l'on est, c'est bien assez lourd. Eteignons par charité pour les yeux d'autrui, et par prudence, à cause des fous qui ne peuvent se retenir, de jeter des

(1) Correspondance Tome VI page 113

(2) Oeuvres Complètes " XXVIII page 194

pierres partout où ils croient voir quelque chandelle." (')

A son frère Eugène qui dirige activement rédacteurs et imprimeurs à Paris, Louis recommande une sage modération, ajoutant qu'on peut aussi pécher par un excès de zèle, et qu'il est inutile de crier sa victoire à tous les échos. Il ajoute qu'après le traité de paix, la modestie s'impose aux vainqueurs, surtout quand l'adversaire est soumis et s'entoure de toutes les formes du courage et de l'honneur. Louis Veillot en attendant de reprendre en main les rênes du journal, adresse à son frère une dernière recommandation: "Sois très prudent sur les dissidents, qu'on ne puisse pas nous accuser de souffler sur le feu. N'osant plus rien, ils cherchent à se venger de nous. Nous ne sommes pas assez courtisans pour être tout à fait aimés de tout le monde." (')

L'histoire subséquente de l'Univers ne prouvera que trop la justesse de cette dernière remarque, mais Louis Veillot voguera contre les écueils jusqu'au moment où épuisé et impuissant, il cédera le gouvernail à Eugène, qui continuera prudemment à diriger la barque de l'Univers à travers la vague houleuse de la troisième République.

- - - - -

Nous terminerons cette étude des qualités intellectuelles de Louis Veillot par quelques paragraphes se rapportant à sa largeur d'esprit, sa simplicité, son remarquable amour du travail qui sera traité plus longuement que les deux autres, et enfin, comme dernier point nous traiterons assez longuement de la tournure d'esprit de Louis Veillot.

LARGEUR D'ESPRIT

Parler de la largeur d'esprit de Louis Veillot peut sembler téméraire et difficile au premier abord. Car rappelons-nous qu'il était chef de l'ultramontanisme, école nécessairement un peu étroite dans sa conception. Mais si l'on examine son oeuvre dans l'ensemble, elle atteste d'une réelle largeur d'idées. Il est certain que dans les questions de principes, Louis Veillot s'est toujours montré intransigeant, mais dans la pratique, il a toujours évité les écueils d'une ignorance étroitesse. Durant toute sa vie il s'est appliqué à condamner ces sottises disputées de clocher ou de mairie qui, de nos jours encore, sont un des fléaux des meilleures provinces. Il n'a pas craint de remercier très chaleureusement ceux de ses adversaires qui, épris d'un sentiment de justice, lui avaient témoigné leur sympathie lors de la suppression injuste de l'Univers. De plus, et ce n'est pas là son moindre mérite, il a fait tout en son pouvoir pour faciliter un rapprochement entre lui et les grands chefs de l'école libérale. Enfin, il n'a jamais voulu profiter d'un succès littéraire de mauvais aloi. Un jour, il apprend qu'à l'encontre de toutes ses intentions, un de ses livres fait scandale à Périgueux parce que de mauvaises langues veulent y voir une satire de certaines familles que Louis Veillot a autrefois connues dans une petite ville de province, celui-ci est désolé et il se hâte d'écrire à un ami resté dans la capitale pour le supplier de démentir cette attaque. (')

Dans sa correspondance, dans la polémique, dans le journalisme, Louis Veillot révèle toujours une grande largeur d'esprit, s'il est taxé d'étroitesse d'esprit, ce n'est que parti pris de la part des ennemis de la vérité, du droit et de la justice et des saintes et loyales causes qu'il a toujours défendues énergiquement et hardiment.

(') Vie par E. Veillot Tome I

SIMPLICITE

La largeur d'esprit se concilie souvent dans un même caractère avec une attrayante et franche simplicité. En étudiant Louis Veillot, nous ne trouvons rien d'affecté ni dans la pensée, ni dans la conduite. Il est du peuple et ne s'en cache point, il ne rougit jamais de son origine, des humbles, des sans fortune qui lui firent sa dynastie. Il proclame sans honte que ses aïeux furent d'honnêtes gens qui n'avaient pour fortune que leurs dix doigts et une conscience droite. Rien de plus beau dans la littérature que la page où Louis Veillot raconte le mariage de son père et de sa mère. Elle se trouve dans toutes les anthologies et dans toutes les mémoires cultivées, mais elle est toujours aussi fraîche qu'au jour où il l'écrivit: "Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur ses épaules, l'hiver à travers la boue, l'été sous l'ardeur du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers....."

Plus tard, malgré la position très en vue qu'il occupe, il reste égal à lui-même, il n'aura jamais cette attitude fière et hautaine qui sera un peu celle de son temps et que l'on pourrait surnommer la morgue démocratique, la morgue de ceux qui traitent de très haut la fortune et la noblesse. Louis Veillot restera "peuple": nous nous en apercevons à certaines attitudes de fière indépendance, à ses indignations, à son coup de langue; nous le devinons surtout à son amour sincère et profond pour les humbles, pour les victimes de l'impiété bourgeoise et aristocratique.

La simplicité de Louis Veillot, comme la plupart de ses autres qualités intellectuelles, repose sur son bon sens indéfectible, c'est l'arme qui lui fait éviter les pièges hardis et grossiers des flatteurs intéressés

(*) Louis Veillot par C. Lecigne

et de la suffisance personnelle. Vuillot n'est jamais sorti de sa sphère, il n'aspire ni aux honneurs, ni aux dignités, et ne brigue ni la louange, ni la sotte renommée de la gloire humaine, et n'aspire encore moins au monopole de l'esprit. Il reste à son poste et dans son rôle de chrétien et de défenseur de la vérité et de l'Eglise:-

" A Rome, il n'y a pas de situation personnelle ni pour moi ni pour les libéraux. On n'est pas en faveur ou en défaveur auprès de la vérité, et on ne lui fait pas dire une chose ou une autre, selon qu'on lui plaît ou qu'on lui déplaît personnellement..... Je n'ai jamais eu la sottise de prétendre suggérer les inspirations à l'Esprit-Saint." (')

La grande simplicité dont Louis Vuillot professait, il aimait qu'elle brillât dans ceux qui l'entouraient, il l'estimait et l'admirait surtout dans le clergé. Il n'a jamais affectionné un curé à deux chevaux sortant dans Paris où il y avait tant de voitures de place. Que dirait-il s'il vivait dans notre siècle, de voir les curés et même les vicaires se promener avec les automobiles les plus modernes et les plus luxueuses?

Il a censuré plusieurs amis intimes, coupables à ses yeux d'étiquette exagérée, de dépenses extravagantes et de prodigalités condamnables. A propos du comte d'Esgrigny, qui plusieurs fois reçut Louis Vuillot et sa famille dans son château de Pouliguen, ce dernier écrivait à sa soeur:

"Cet homme, en vérité, sortira du cercueil pour donner une carte de visite". (')

Surtout il ne s'est pas laissé prendre sur la valeur véritable des hommages et des compliments reçus. Les visites, les lettres, les invitations, qu'il reçoit durant son séjour en Saverne loin de lui monter la tête, lui font désirer la simplicité, le calme, la douce tranquillité de son cher petit coin parisien.

Parce que Louis Vuillot était véritablement simple et bon, il s'était

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIII page 260
 (**) " " " XXV " 124

laissé prendre aux premières promesses du Second Empire. Dix ans après le coup d'Etat qu'il avait d'abord salué avec joie, le journaliste déçu avouait que ses rêves avaient été cruellement renversés. Cependant deux mois après, il crut avec autant de ténacité à la pureté des intentions de Napoléon. "J'avais toujours espéré que l'homme "simple et bon", s'il était le plus fort, ménagerait l'Autriche; mais je n'espérais pas qu'il dût être si tôt le plus fort et si modéré. Il a calculé, je n'en doute pas, néanmoins, je suis sûr que des bonnes inspirations sont entrées pour quelque chose et pour beaucoup dans ses calculs. Que Dieu l'assiste, qu'il le préserve des poignards! En fait de souverains temporels, après le pape, Napoléon est ce qu'il y a de meilleur en Europe." (')

Dans sa vie familiale, avec sa femme et ses enfants, Louis Veillot cultivait cette aimable et charmante simplicité, il aimait la campagne avec ses beautés, la nature avec ses arbres, sa verdure, ses fleurs, ses plantes et ses ruisseaux. Dans une lettre il dit: Voilà nos châteaux finis pour cette année. Autre sujet de joie. J'ai assez de grands carrosses, de grands salons, de grande chère. Je n'en jouis jamais qu'à moitié. Du dedans de moi-même, je regarde de l'autre côté du mur, je songe à Baynes et à Bercy et je ne m'enfle pas, tant s'en faut; mais je me demande si mes filles sauront sortir aussi tranquillement que j'ai su entrer." (') "Par ses châteaux", Louis Veillot entend les nombreuses demeures seigneuriales où à tour de rôle il était invité à passer les vacances avec sa famille. (')

En lisant les oeuvres de Louis Veillot, nous voyons que le fils du tonnelier de Baynes et de Bercy échange l'outil paternel contre la plus glorieuse des épées, il monte de l'erreur à la vérité, en un bond magnifique. En franchissant les degrés de l'échelle sociale, ses origines furent non pas un sujet de sot orgueil, mais un exemple des grâces et des miséricordes

(')	Oeuvres Complètes	Tome XX	page 64
(')	"	"	XXII " 167
(')	"	"	XXIII " 260

divines.

Passons à l'étude d'une dernière qualité intellectuelle de notre héros: son grand amour du travail qui, dans l'espace de quarante ans, lui a fait réaliser une oeuvre vraiment colossale.

AMOUR DU TRAVAIL

Louis Veillot, fils de pauvre ouvrier, élevé dans les privations et formé par ses parents à l'idée du travail, commença à gagner sa vie où les enfants des classes bourgeoises ont à peine parcouru la moitié de leur vie scolaire. Dans les notes recueillies sur sa jeunesse, il rend grâces au ciel de trois bienfaits: la pauvreté, l'amour du travail et l'incapacité de la débauche. "Sans la pauvreté, confessait-il, j'étais perdu." Quant à son goût vif et rare pour le travail il avoue que cette ferveur ne se confondait pas encore avec la conscience du devoir: le travail qui le passionnait, n'était pas celui qu'il devait faire, mais tout autre inspiré de l'humeur et de la fantaisie. Le travail obligatoire, la punition du péché: "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front," cette loi universelle du travail n'était pas au début de sa vie bien comprise. Son occupation favorite était la lecture. Mais quel genre de lecture? Il lisait tout ce qui pouvait lui tomber sous la main, ouvrages prêtés, bouquins achetés sur les quais, il absorbait tout à tout et à travers, mais toujours avec la frénésie d'apprendre. Peu à peu l'ambition, les circonstances et les premiers succès littéraires lui donnèrent le goût des études plus sérieuses. Etant entré en 1827 comme petit clerc au bureau de Fortuné de Lavigne, son étude avait un cachet tout particulier. Sans y négliger la procédure et la politique on faisait beaucoup de littérature. Le jeune clerc ignorant les questions et les usages qui constituaient la vie même du personnel de l'étude, fit l'é-

(¹) Vie par François Veillot

tonnement et l'amusement de ces fils de bourgeois parisiens. Mais ceci ne dura pas longtemps car à partir de ce moment Louis Veuillot saisit l'importance du travail sérieux se mit à l'étude des grands maîtres classiques tout en accomplissant sa besogne avec beaucoup de zèle et de bonne volonté. Il fit si bien qu'en peu de temps, il avait conquis la confiance du patron et de tous les autres clers. Il continua sa formation littéraire en se livrant à la lecture assidue de ses auteurs favoris, et à peine âgé de vingt ans, il donnait déjà les premiers fruits d'une merveilleuse fécondité littéraire. Depuis ce moment il travailla sans relâche jusqu'à ce que la tâche épuisât ses forces. Il avait compris que le labeur est une essentielle condition du bonheur ici-bas: "Ah! le travail, s'écriait-il, voilà une belle invention
(['])
pour mettre tout en ordre et en paix".

Il revenait souvent sur cette idée: "Je travaille comme une paire d'ânes, sans égard aucun pour mes cheveux blancs, mais je suis heureux de travailler"
(^{''})

En dépit de cette ardeur, il n'arrivait pas encore à se contenter, et il apprit par expérience qu'il fallait se tailler une grosse somme d'ouvrage pour être convaincu que jamais on ne pourra la finir afin de se tenir toujours en activité. Pour lui, le travail était un remède à tous les maux; à l'ennui, au chagrin, à la colère, au découragement. Il n'aimait pas à perdre le temps de ses loisirs. Les amusements nombreux de ses villégiatures occasionnelles lui faisaient trouver le temps long.

A Monsieur de Pontmartin, le critique littéraire bien connu qui venait de perdre sa femme, Louis Veuillot donnait ce conseil: "On croit quelquefois qu'on aurait besoin de s'asseoir, mais il n'est rien dont on puisse mieux se passer. Dans la solitude, vous serez rongé par votre douleur; dans le

(¹)
travail, elle vous nourrira."

Louis se montra durant toute sa vie un travailleur intrépide. Jamais, je crois, même dans la fièvre du début, rédacteur n'écrivit dans son journal un aussi grand nombre d'articles sur un aussi grand nombre de sujets. Tout lui allait, le théâtre, la politique, la polémique, la critique, les arts, les questions économiques, la correspondance, la nouvelle, la chanson, le conte en vers, le conte en prose, l'archéologie, l'hagiographie, l'histoire. Aux différents endroits de son existence, à Périgueux, à Rouen, à Rome, à Paris, en Algérie, etc., toujours à l'oeuvre avec ardeur pour remplir la mission qu'on lui avait confiée ou l'oeuvre qu'il s'était lui-même chargé de produire. "Je travaille, écrit-il, seize et dix-huit heures et quelquefois plus sans être fatigué." M. Guizot lui avait dit en l'envoyant en Afrique: "Je veux avoir sur les choses de l'Algérie des appréciations que je ne puis attendre des fonctionnaires civils ou militaires."⁽²⁾ Le ministre fut servi à souhait, Louis Veillot envoya quatre ou cinq longs mémoires à M. Guizot, pour lui exposer la situation de la France en Algérie, telle qu'il l'avait lui-même constatée.

La tâche du journaliste exige une grande assiduité au travail; Louis Veillot qui dès le début s'était lié presque par serment à l'Avenir, usa ses forces, affaiblit sa vue pour réparer les fautes de ce journal, le soutint quand il fut nommé rédacteur en chef, enfin le ressuscitât après l'échec. Toujours à son devoir, ferme et énergique à la cause qu'il défendait, cet éminent journaliste travailla sans compter au relèvement du parti catholique.

Louis Veillot commence son travail par la lecture des quotidiens, puis il dépouille son courrier. Il est si abondant que Louis en vient à "aimer les gens qui lui disent des injures et qui par là le dispensent de

(¹) Oeuvres Complètes Tome XXIV page 388
(²) Vie par E. Veillot " I " 170

répondre." (*) Il reçoit des visiteurs, des hommes d'affaires: auteurs, imprimeurs, libraires. Il se met ensuite à sa correspondance officielle; cela fait, il corrige des articles de journaux et enfin compose ses premiers livres, s'il dépose sa plume pour quelques minutes, son esprit est toujours à l'oeuvre. Quand il a ainsi rempli presque toute la matinée, il s'accorde quelque délassément en écrivant à des amis. Il affirme à Charlotte de Grammont que le travail ne lui pèse pas, et, dans cette heure de détente, laisse parfois échapper une de ces fines gauloiseries qu'il réserve pour l'intimité: "Vous êtes trop bonne de songer à ma santé. On ne meurt pas d'un petit spasme, et parce que j'ai la bêtise de pâlir tout à coup une ou deux fois par an. Hélas! Je n'ai que trop de force, puisque cette force me pousse à tant travailler et à me promener." (**)

Louis Veillot a-t-il eu ses heures de lassitude? Oui, comme tout le monde. Mais ces heures en somme, ont été peu nombreuses et causées, le plus souvent, non pas tant par l'excès de travail que par les oppositions auxquelles il se heurtait. Quand il était assailli par le découragement, il regardait volontiers en arrière pour considérer la route déjà parcourue, et cela suffisait à lui redonner l'élan nécessaire pour reprendre sa voie. Il s'était d'ailleurs attaché de précieux collaborateurs, auprès desquels il trouvait un vrai réconfort moral, et c'est parce qu'il les aimait qu'aux heures plus difficiles de la lutte commune, il savait compter sur leur affectueuse fidélité.

En Eugène Veillot, son bien-aimé frère, et plus intime collaborateur, le rédacteur en chef eut une confiance sans bornes. C'est lui, qui le plus souvent, remplaça son aîné en vacances ou en tournées de propagande. Bien rarement, les deux frères s'absentèrent en même temps. Les questions d'ordre intérieur relevèrent presque toujours de la compétence

(*) Oeuvres Complètes Tome XXII page 170
 (**) " " " XXIII " 274

d'Eugène, tandis que le rédacteur en chef réservait toute son énergie aux grandes batailles de presse. Les rares loisirs que laissait à Louis Veillot sa collaboration féconde au journal n'étaient pas inoccupés. Il travaillait avec ardeur à préparer la troisième série des Mélanges. Il y apportait même à certains jours, une sorte d'acharnement pessimiste ou plutôt, hélas! trop clairvoyant. Sous son activité reconquise, il sentait toujours une diminution de forces. "Il faut que je me hâte, répétait-il à sa soeur, je n'ai plus beaucoup de temps devant moi."⁽¹⁾

Toute sa vie il fut un travailleur infatigable, ses nombreux ouvrages sont là pour nous le prouver. Son activité dans tous les genres littéraires, non seulement comme journaliste mais comme romancier, épistolier, poète, historien, confirme qu'il comprenait la valeur et l'importance du travail. Il s'est donné coeur et âme à sa tâche avec une persévérance et une tenacité admirables.

L'ESPRIT DE LOUIS VEILLOT

Pour faire une étude complète des qualités intellectuelles de Louis Veillot, il faut consacrer au moins quelques pages à la tournure spirituelle de la pensée et de l'expression du Maître, qui sont un des charmes de son oeuvre littéraire. Cette touche caractéristique de l'écrivain s'y trouve dans ses oeuvres diverses mais particulièrement dans la Correspondance. Il est facile d'en trouver la cause, car l'illustre auteur était doué d'une nature profondément impressionnée par le rapprochement des contrastes d'une part; habitué, d'autre part, à observer et à réfléchir. Lorsqu'il voyage, Louis Veillot trouve facilement matière à ces réflexions imprévues et judicieuses, ces comparaisons originales et pourtant

(1) Lettre de L. Veillot à sa soeur Elise - 2 nov. 1875

justes, ces descriptions bizarres et vives qui donnent à ses lettres ce caractère spirituel qui les fait comparer à celles de Voltaire.

Une autre raison de la gracieuse et sincère gaïeté dans la Correspondance de Veillot, c'est la variété de son esprit qui passe sans effort de la haute polémique au simple badinage. La rapidité de sa pensée explique ce va et vient de sujets souvent les plus disparates, qui se pressent dans la même page et parfois dans la même ligne. Les exemples de ce style à bâtons rompus se rencontrent partout. Prenez cette lettre d'Epoisses écrite en 1866, elle parle de tout: l'eau de Cologne, les rasoirs, un cuir à repasser, les femmes savantes, la Revue de Paris, Emile Girardin, les Odeurs, Cracra, le petit garçon de Madame de Guitaut qui après avoir goûté le sucre d'orge apporté par Louis, veut manger les arbres que sa mère fait abattre, persuadé que c'est du sucre. (')

Dans ses écrits, Louis Veillot ne songe jamais à l'effet. Il mêle toutes ses idées dans un charmant désordre pour garantir la spontanéité de ses sentiments et la pureté de ses intentions. La plupart des hommes célèbres ont écrit en ne se désintéressant pas de l'imprimeur. Veillot y a peut-être pensé, mais il a eu du moins l'esprit de ne pas se trahir par un style indûment recherché. Il n'avait d'ailleurs pas besoin de s'étudier pour se montrer spirituel, il l'était tout naturellement. Lecigne, Albalat, Longhaye, Valet et bien d'autres ont noté l'esprit de Louis Veillot en se basant sur les ouvrages les plus connus de cet auteur: Les Odeurs de Paris, Ça et Là, Les Libres Penseurs, Corbin d'Aubecourt, Histoires et Fantaisies, Les Parfums de Rome, Les Mélanges et Les Lettres de Louis Veillot publiées par son frère Eugène ainsi que la partie de la Correspondance par François Veillot.

Tout d'abord l'esprit de Louis Veillot est primesautier, essentiel-

(') Lettre à Elise Veillot - 11 décembre 1866 Tome IX page 119

lement. Rien de plus difficile, par conséquent, que de lier les idées pour faire ressortir ce trait de jugement de cet écrivain. Un grand nombre de textes n'offrent aucun plan d'ensemble. Ce sont de purs saillies d'esprit. Prenons quelques exemples: Veillot toujours jaloux de la tenue littéraire du journal, ne peut insérer dans l'Univers le piètre article de l'un de ses collaborateurs d'occasion. Comment l'annoncer à l'auteur? Le rédacteur en chef s'en tire par un bon mot: "Le dernier petit est faible et peu digne de ses aînés, condamnons-le aux limbes".⁽¹⁾

Il remercie un brave curé de campagne qui a reçu chez lui en villégiature toute la famille de l'écrivain: "Luce fait ses dents. C'est la seule personne qui ne parle jamais de vous; mais elle ne parle pas d'autre chose. Ma femme se prépare à me donner un cinquième enfant, pour les vendanges. Si c'est encore une fille, elle ne comptera pas."⁽²⁾ Le correspondant de l'Univers à Rome, Henri de Maguelonne, relève d'une maladie sérieuse qui plusieurs fois de suite a mis ses jours en danger. Louis Veillot admire l'énergie du convalescent: "En voilà un qui s'obstine à vivre."⁽³⁾ Mais puisqu'il aime ça, il est libre."

Chacun trouve que la vie est courte, et si Louis Veillot ne tient guère à la sienne, il ne serait sans doute pas fâché de la recommencer pour la rendre plus pleine: "J'aurai demain quarante-quatre ans accomplis; il aurait temps de naître."⁽⁴⁾

Lorsque Louis Veillot écrit, il est tout à l'idée, il saute des mots..... et parfois des règles d'orthographe. Quant à se relire, il n'en est pas question. Il a l'expression très facile et parfois plus caustique qu'il ne l'entend. Son ami Segrétain approche de la quarantaine, comme l'annonce une obésité assez marquée et il n'aime pas que Louis Veil-

(*)	Correspondance	Tome X	page 394
(**)	"	" IV	" 313
(***)	"	" VIII	" 323
(****)	Oeuvres Complètes	" XIX	" 239

lot l'appelle "mon gros". A ce propos celui-ci le désarme d'un argument irréfutable: "Comment veux-tu que je ne t^(*) dise pas gros, quand je vois la place que tu tiens dans mon coeur."

En dehors de ces traits d'esprit détachés, il convient de signaler le ton général des lettres de Louis Veillot, écrites presque toutes dans une atmosphère de franche gaïeté, un esprit frais et dispos, un esprit admirablement dégagé des lourdes préoccupations qui devaient pourtant le retenir à certaines heures. Quand on a beaucoup fréquenté Louis Veillot, quand on a saisi l'immense labour que son oeuvre suppose, quand on a réfléchi sur la sévérité de certaines luttes et la somme d'énergie intellectuelle qu'elles ont dû réclamer, on est vraiment ravi de trouver Louis Veillot si libre dans ses idées et plus spirituel que jamais dans sa correspondance. Certaines lettres de l'écrivain ne sont proprement qu'un jeu d'esprit continu, "Telles la plupart de celles qu'il envoie à Elise, à Madame de Pitray, à Mademoiselle de Grandmont; telle également la curieuse page commandée par Madame la Comtesse d'Esgrigny, pour montrer à une dame de sa connaissance l'écriture de Louis Veillot."^(**)

Il ne convient pas de citer telles pièces tout au long, bornons-nous à de simples extraits de quelques lignes tout au plus, mais à vrai dire, cela suffit pour faire entrevoir ce que fut l'esprit de Louis Veillot.

Les lettres de ce grand épistolier se caractérisent par le fini du détail dans la description, la psychologie et la fine ironie dans le commentaire.

Observateur prudent, Louis Veillot excelle à décrire, et il prend ses sujets au hasard de la route; sa plume ferme et rapide, en quelques traits caractéristiques, nous dessine un personnage. Voici une duchesse rencontrée dans un château en Belgique: " La duchesse, sourde, protestante

(*) Correspondance Tome VII page 393
 (**) " " II "

et silencieuse, ne fait nul bruit. Elle est contente, pourvu qu'on ne l'approche pas de plus de trois pas, parce que cette distance ne soulève pas de poussière et ne fait pas de vent qui puisse l'enrhumer.....

Il va sans dire que les jeunes femmes sont retroussées à dents et qu'elles ont leur petite botte de cheveux sur la nuque. La duchesse ramène tout par devant et elle a l'air de pousser une brouette." (')

Un portrait où la psychologie ne tient pas moins de place que le coup d'œil descriptif, c'est l'arracheur de dents, tel qu'il se présentait vers 1860. Louis Veuillot ne lui reproche pas sa profession, mais la sottise vanité qu'il s'obstine à en vouloir tirer, vanité qui console celui-ci à être poète à ses heures: "Voilà un paquet de graisse qui monte avec un air bête, et des salutations de mauvais augure. Nous n'avions pas fait vingt tours de roue qu'il me dit gauchement combien il se trouve heureux de voyager avec une somnité" "Monsieur, lui dis-je, je suis une somnité enfoncée" "Monsieur, me dit-il, ça n'y fait rien, et on est tout de même bien aise de" Il avait une sacoche au flanc, un chapeau d'homme, quelque moustache drôle, des gants de louche, un habillement noir." ('')

Si Louis Veuillot excelle dans le portrait physique, il n'est pas moins heureux dans ses études morales. C'est là surtout qu'il est le plus lui-même. Mais, alors il s'y prend de façon différente. Il ne s'attarde pas à parfaire ses types, d'un simple mot habilement placé, d'une expression heureuse ou d'une courte remarque, il fixe le trait saillant d'une physionomie, ou définit un état d'âme souvent le sien. En hiver, il craint les rhumes qui le font tousser "comme trois chanoines", éternuer comme si c'était pour rire, et pleurer comme il le ferait s'il pensait à ses péchés.

(')	Oeuvres Complètes	Tome XXII	page	62
(''')	"	"	XXI	324
(''')	"	"	XXI	230

Nous avons remarqué ce qui fait le caractère spirituel de la correspondance de Louis Veillot dans sa partie descriptive, c'est la psychologie fine et délicate qui ne s'en sépare jamais. Avec une admirable aisance, il passe du concret à l'abstrait, des sens à l'âme, du cas particulier aux principes généraux, et retient l'esprit du lecteur sans lui imposer la moindre contention. Il n'y a pas lieu de s'étonner si, sous l'influence de l'âge et de l'expérience, les facultés psychologiques de Louis Veillot se soient constamment développées, elles ont suivi en cela la loi normale de toute culture intellectuelle et il est intéressant de noter que les dernières lettres du Maître semblent être les plus spirituelles.

Il nous reste à étudier l'esprit de Louis Veillot sous sa forme la plus abondante comme la plus caractéristique: l'ironie dans le commentaire. Qu'il fasse soit de la critique littéraire, soit de la satire sociale ou de la politique, l'ironie est tellement naturelle sous sa plume qu'elle semble être le fond même de son esprit. N'a-t-il pas lui-même écrit: "La haine n'est point entrée dans mon coeur, mais le mépris n'en peut sortir!" Oui, il a méprisé tout ce qui est digne de mépris, et plus particulièrement l'irréligion, "la grande iniquité sociale," comme il l'appelle. Avec un courage opiniâtre et une puissante originalité d'esprit, il a bafoué ceux qui bafouent la piété, il a raillé ceux qui raillent la vérité, il a sifflé tout ce qui est bien, tout ce qui est bon.

Et il avait en lui trop d'esprit combatif pour qu'il l'abandonne entièrement dans sa correspondance particulière. Là encore, on y trouve la satire, mais moins amère que dans la polémique, mais aussi intolérante quant aux idées et tout aussi délicate quant à sa forme littéraire. Elle porte sur une foule d'abus que l'écrivain dénonce à sa soeur, à Eugène, à un ami quelconque, tout comme s'il s'adressait aux lecteurs de l'Univers: gens d'Eglise, médecins, avocats, députés, auteurs et imprimeurs, il cen-

sure sans merci, mais jamais sans raison. Signalons quelques exemples pris dans cette riche galerie de portraits.

Rome est la vraie patrie de Louis Veillot. Quelle place la grande cité chrétienne a tenue dans sa vie! Au cours de ses fréquents pèlerinages, Louis Veillot fait de nombreuses visites à la grande basilique de St-Pierre. Tout son coeur l'y attire; mais une foule parfois un peu désordonnée s'y presse aux grandes solennités; il y a aussi "les treize mille bougies qu'on y allume et qui transforme le majestueux édifice en un vaste caveau funèbre". Tout l'amour de Louis Veillot pour St-Pierre de Rome ne l'empêchera pas d'en dénoncer les architectes: "Dieu et Saint-Pierre sont grands, mais Dieu a permis qu'il y eût des architectes, et que St-Pierre les employât."^(*)

Puis ce sont les portraits de Veillotiste et du Montalembertiste.^(**) Voici maintenant Mirès, banquier juif et généreux bienfaiteur des œuvres religieuses. Louis Veillot s'est pris d'amitié pour ce bon israélite qu'il met volontiers en vedette pour susciter l'émulation des catholiques: "La quête (pour le Pape) ne va pas mal. Déjà quelques bons chrétiens sont parvenus à faire presque le poids d'un juif."^(***)

A l'instar de Molière, Louis Veillot a parfois décrié le corps médical: "Je vous dirai, mon Arthur, que me trouvant aux eaux, j'ai jugé à propos d'en boire. Je suis trop le fils de ma mère pour ne pas faire ce coup-là. J'ai rendu visite au médecin pour qu'il m'ordonnât quelque bain ou quelque boisson. Il m'a demandé qu'elle était ma maladie. Je lui ai répondu que, si je la connaissais, je ne consulterais pas le médecin...."^(****)

Mais c'est à la police que Louis Veillot en veut "à cela nul mystère. En revenant de Rome où il était allé se consoler de la suppression

(*) Oeuvres Complètes Tome XXI page 203
 (**) " " " XXII " 61
 (***) Ibid. " XX " 169
 (****) Correspondance " VI - 24 juillet 1858

de l'Univers, il a été traqué comme une bête fauve, il a vu tous ses papiers saisis. Il sait que désormais sa correspondance sera surveillée, mais en prévaricateur souverainement impénitent, il se moque de la censure à la barbe de ses agents: "Vive l'Empereur, vive l'Impératrice, vive le Prince Impérial!"^(')

Il est cependant une classe sociale qui sera plus abondamment critiquée que les services secrets de la police impériale. C'est la clique des mauvais écrivains de toute nuance, journalistes, romanciers, vaudevillistes, feuilletonistes, ainsi que leurs imprimeurs que Veillot condamne à la même réprobation. Il critique les faiblesses des auteurs pour les chefs-d'oeuvre de leur esprit: "Si j'ai perdu ces malheureux feuillets, je me trouverai face à face avec un auteur qui me demandera compte du sang de son âme!"^('')

Voici pour les imprimeurs; " On allait manquer la vente. Vous ne pouvez savoir ce que le mot signifie: c'est le comble de la gloire, et le comble de l'angoisse. Quand il s'agit de ne pas manquer la vente, on laisse tout de côté." Et encore: "Les imprimeurs sont à ma porte avec des dents longues."^('''')

Dans toutes ses allusions à la politique, Louis Veillot garde le ton ironique et plaisant. Au cours d'une saison à Plombières, il fait à Elise une description de son doucheur qui, le tuyau plein d'eau chaude à la main, est empressé de le voir "à l'envers" !^('''')

Mais c'est la description de la douche elle-même. Le réalisme n'y manque certes pas. Voici pour la partie politique: "Je me lève dans ma baignoire vide, je prends la pose de Venus, et un monsieur employé

(')	Oeuvres Complètes	Tome XX	page 259
('')	Mélanges	" XXII	" 235
('''')	Ibid.		
('''')	Correspondance	" II	- 12 juin 1866

de l'Etat, dessine sur ma peau un drapeau tricolore et d'autres emblèmes politiques conservateurs. Si j'étais arrivé avant le 24 mai, il aurait écrit: Vive Thiers! ce qui m'aurait bien vexé, mais il a écrit: Vive MacMahon!! et mes sentiments politiques ne sont pas froissés du tout. (')

L'opération dure cinq minutes. C'est assez."

Nous pourrions multiplier les traits d'esprit du célèbre auteur, mais arrêtons ici, car Boileau nous guette, prêt à nous relancer son fameux avertissement contre la prolixité. Nous avons d'ailleurs suffisamment développé les caractères principaux de la tournure spirituelle de la pensée et de l'expression de Louis Veuillot, pour nous convaincre et nous faire apprécier ce talent spécial. Cette qualité fait le charme et l'admiration de son oeuvre littéraire.

LA VOLONTE chez LOUIS VEUILLOT

VIRILITE

Quelque riche que soit l'esprit de Louis Veillot, il faut reconnaître que chez lui la maîtresse pièce, c'est le coeur. En effet, la grande leçon qui se dégage de sa vie et de son oeuvre c'est, avant tout, une leçon d'énergie, de courage et d'admirable virilité. Il suffit de connaître la nature et l'étendue de cette oeuvre pour pouvoir apprécier la grandeur de l'effort que pendant quarante ans il a dû donner. Si, de plus on examine dans le détail les caractéristiques de ce travail de géant, on est tout étonné de constater que Louis Veillot a écrit avec la même compétence sur une foule de sujets très disparates. Il aborde avec la même facilité polémique religieuse, philosophie, histoire, politique et littérature, et, partout, il est parfaitement maître de son sujet. Ceci suppose non seulement une puissance intellectuelle exceptionnelle, mais aussi une tenacité de vouloir peu ordinaire. Sur quelle base repose cette volonté?

De viril bon sens tout d'abord. C'est ce qui ressort le plus dans les lettres où il parle de son retour à Dieu. S'il est vrai, d'après Jules Lemaitre, que dans nulle autre conversion, "il n'y eut plus d'a-
(*)
mour", il n'en est pas moins vrai que cette conversion ne fut pas soudaine, ni surtout irréfléchie, Veillot comprenait la nature des engagements qu'il allait prendre, et il estimait cette nouvelle voie, préférable au monde que, jusqu'à vingt-quatre ans, il avait connu. Aussi,

(*) Les Contemporains, Sixième Série page 15

dans une lettre à son frère, il prend la défense de son ami Gustave Olivier qui l'a orienté vers Dieu, et il guide lui-même Eugène hors des sentiers d'ignominie. "Laisse dire ceux qui croient Gustave fou, et qui diront peut-être bientôt que je le suis aussi. Ceux-là, déjà couverts de cheveux gris, pères de famille chargés de devoirs, courent misérablement après les plaisirs qui fuient la vieillesse. (')

Louis Veillot juge des hommes et des choses avec un courage rempli de surnaturel, de sincérité et de sens exact des contingences. En embrassant fermement les devoirs d'un vrai chrétien, Veillot savait qu'il sauvegardait l'avenir et que, tôt ou tard, il posséderait cette paix intérieure, cette confiance inébranlable en la Providence sans laquelle il ne pourrait être heureux.

Loin de rechercher l'encens des faux adorateurs, Veillot les tourne en dérision et les ramène aux données du bon sens, lorsque, pour des motifs plus spécialement connus d'eux-mêmes, ils cherchent à exagérer son influence dans l'Eglise.

La virilité de Louis Veillot est faite d'un optimisme de bon aloi qui lui fait prendre en patience les mesures d'ostracisme décrétées contre l'Univers et se réjouir sans réserve des amitiés qu'on lui témoigne.

Il est douteux qu'aucun journal ait été, de 1840 à 1860, aussi attaqué que l'Univers; il est certain qu'aucun, ne s'en plaignit moins! Dans cette lutte incessante contre les apôtres de toutes les erreurs, le rédacteur en chef fit preuve d'une force de caractère incomparable. Par un désintéressement aussi complet qu'admirable, il s'était mis à l'épreuve de toutes les vicissitudes.

1856, en effet, marque bien l'apogée du succès extérieur de l'Univers. Louis Veillot, l'éloquent apologiste des gloires militaires de

(') Correspondance Tome I- lettre à Eugène, le 2 juin 1838

Crinée, est alors en faveur auprès de la Cour Impériale. Mais que Napoléon III vienne à changer sa manière à l'égard de l'Eglise et fasse alliance avec la révolution italienne, Veillot sacrifiera les positions acquises, plutôt que de trahir la cause qu'il défend. Le succès ne l'enivre pas, ne l'affaiblit pas; mais l'épreuve le fortifie et la douleur le grandit.

Or, il souffrit beaucoup. La mort frappa souvent à son foyer si heureux, et le laissa presque orphelin de tous ses enfants. Sa chère Mathilde lui fut ravie après quelques années de parfaite union. La Correspondance nous dit amplement ce que Veillot souffrit alors. Ce qu'elle ne dit pas, mais que le lecteur devine, ce sont les grâces de force spirituelle et d'intelligence du surnaturel dont l'âme de Louis Veillot se trouve inondée. N'a-t-il par lui-même déclaré: "Les yeux qui n'ont pas pleuré ne voient rien."⁽¹⁾

La douleur est notre grande éducatrice ici-bas. Lorsqu'elle est acceptée de la main céleste qui n'agit que pour notre bien, elle devient la source d'une possession plus complète de soi-même, d'une croissance psychologique et morale plus rapide, et par conséquent, d'une paix intérieure plus douce et plus profonde.

Ce qui surtout constitue la virilité de Louis Veillot, c'est une soif de la justice qui le rend intransigeant sur toute question de principe. Parce qu'il se place constamment à ce point de vue inattaquable, Veillot a le courage de revendiquer tous ses droits, d'accepter tous ses devoirs comme aussi de conseiller à ses amis de s'engager dans la même voie.

Comme nous l'avons déjà vu, Louis Veillot a toujours eu pour principe de faire passer les devoirs d'état avant tout le reste, d'écouter

(1) Oeuvres Complètes Tome XVIII page 145

uniquement la voix de la conscience et de ne se prosterner devant aucune idole terrestre, pour lui, c'était sans doute facile de mépriser tous les cancons. Les attaques que le polémiste ultramontain a souffert ont été très nombreuses, très ardentes et très tenaces. Le grand public littéraire lui a depuis longtemps fait justice en tant qu'écrivain de tout premier ordre, mais des accusations graves pèsent encore sur sa mémoire. On l'a accusé d'ambition, d'orgueil irréductible, de suffisance altière, d'indépendance de tout contrôle. Fort heureusement, les apparences bien fondées de tous ces griefs semblent diminuer à mesure que l'histoire se dégage de la multitude des événements. Bien des vivacités se voilent dans la perspective des années et de plus en plus, Louis Veuillot apparaît dans la pure objectivité des faits que le révèlent homme de foi sur-naturelle profonde, de zèle dévorant, de volonté indomptable, et d'énergie toujours en acte. Plus on étudie son oeuvre gigantesque, plus ces traits essentiels de sa personnalité se précisent.

Ce grand homme savait réserver toute sa liberté d'action. S'il en avait été autrement, s'il avait transféré à un autre son indépendance de rédacteur pour suivre les directions de tel ou tel membre de l'Episcopat, tel ou tel comité catholique, il n'aurait pas créé ce genre spécial de presse religieuse, dirigée par des laïques, qui au l'avantage, dans les questions de haute controverse, de n'engager en aucune façon les responsabilités de la hiérarchie catholique. La voie était nouvelle. Pour la tracer, Veuillot eut besoin de toute son énergie, mais sa virilité triompha de tous les obstacles. Dans cette lutte pour la glorification de la vérité religieuse, il ne put s'abstenir de prendre ses responsabilités à l'égard des différents systèmes politiques qui tout à tout se recommandaient à l'attention des catholiques. Il y perdit plusieurs amis qui ne partageaient pas à ce sujet sa manière de voir, et fut en

butte à des attaques plus nombreuses que justifiées; mais il ne pensa pas un instant à transiger avec ces résistances.

Dans ses relations avec les hommes de lettres qui, bien que pensant tout autrement, voulurent prendre contact avec lui, celui-ci eut le courage de revendiquer hautement la fierté de ses croyances. Vrai Bayard des temps modernes, il fit briller aux yeux de tous les plus nobles devoirs. Quand il avait besoin d'aumônes pour une oeuvre intéressante, il s'adressait à eux avec la plus entière franchise. Il avait son franc-parler, même avec des évêques très en vue, et ne s'autorisait de son crédit auprès d'eux que pour leur faire connaître plus carrément sa pensée.

A toutes les étapes de sa carrière, Vuilliot donne de beaux exemples de cette virilité chrétienne qui est un des traits dominants de sa physiologie morale. A peine est-il entré dans l'arène de la polémique religieuse qu'il se voit condamné arbitrairement à l'amende et à la prison. Plein d'enthousiaste impenitence, il la décrit, cette prison; c'est un " lieu de plaisance" quoique le premier sentiment qu'elle lui inspire, soit l'envie d'être dehors. (')

Un mois durant, il y médite sur l'inconvénient de la franchise en journalisme, mais les résultats de cette méditation est tout autre que celui d'attendre une cour intéressée et impie. En prison, un chrétien se retrempe dans son air natal; "La prison Mamertine a sa fontaine miraculeuse qui coule toujours. Son eau entretient dans cette catacombe la fontaine de l'éternelle jeunesse. (''')

Toute bonne oeuvre grandit dans l'épreuve. Supprimé temporairement pour la première fois en 1860, l'Univers le sera de nouveau de temps en temps au courant de sa virile carrière, et de plus en plus son rédacteur en chef concentra ses énergies à ce travail de salubrité morale

(') Oeuvres Complètes Tome XV page 130
 (''') " " " XXV " 265

dans lequel les pasteurs de l'Eglise ne cessent de l'encourager.

Aussi, jusqu'au dernier épuisement de ses forces, l'écrivain poursuit énergiquement sa route sans trop prendre garde aux roquets qui aboient sur son passage. Son bâton de journaliste suffit pour les éloigner, et il se réjouit de constater qu'en dépit des aspérités de la route, de la fatigue, il conserve malgré tout, au dedans de lui-même, une certaine joie et une âme assez tranquille.

Telle est bien, en effet, la récompense d'une âme forte. Le bonheur que procure l'accomplissement du devoir est la conséquence directe de la générosité qu'on y apporte. La virilité de Louis Veillot dans l'exercice de son apostolat n'a pas manqué de lui procurer d'intimes consolations et de précieux encouragements dans une tâche si belle.

FERMETÉ dans les IDÉES

Dans notre étude suivie de Louis Veuillot, nous attribuons sa virilité et son infaillible constance dans l'effort, à une perception très vive des idées fondamentales qui lui ont fourni ses directives. Les idées gouvernent le monde dit-on; il faudrait préciser que certains hommes mènent le monde: par l'opiniâtreté avec laquelle ils travaillent à lui imposer leurs idées. Louis Veuillot fut un de ces hommes. C'est parce qu'il voyait avec une extrême lucidité le but à atteindre qu'il n'hésitait jamais dans l'emploi des moyens propres à réaliser ce but. Nul ne fut plus ferme dans ses conceptions intellectuelles et esthétiques.

Dans la direction de l'Univers, par exemple, il apporta sans doute du savoir-faire et de la prudence, mais il fit preuve tout spécialement d'une rare fermeté administrative.

Dès le début, il était résolu à refuser toute mêlée de l'autorité ecclésiastique dans la direction du journal. Par la suite, il s'oppose constamment aux tentations d'ingérence qui se produisirent surtout à Rome. Plus tard, le rédacteur en chef écoute volontiers les avis de hauts dignitaires ou autres qui sont constitués en autorité légitime. Veuillot courbe la tête et obéit aux ordres fâcheux commandés par ceux qui en ont le pouvoir, tout en conservant avec dignité une parfaite maîtrise de lui-même en se montrant toujours un ferme et inébranlable Chrétien.

Nous observons la même fermeté dans la conduite de Louis Veuillot à l'égard de ses adversaires du camp libéral catholique. Dupanloup,

Montalembert et Falloux se sont coalisés contre le rédacteur de l'Univers dont ils veulent neutraliser l'influence. Celui-ci, qui ne peut partager leur manière de voir, ne s'effraye ni de leur crédit, ni du nombre de leurs alliés. Il combattra seul contre ses anciens alliés, il songe, avant tout, à sauvegarder les principes.

Dans la gérance du journal, Veillot montre la même fermeté que dans la manière dont il soutient une polémique. Il laisse à son frère le soin de régler les détails administratifs, mais il conserve la haute direction du personnel et, d'une main sûre, indique à Eugène, selon les circonstances, les éliminations nécessaires.

En tant que père de famille, Louis Veillot ne montre pas moins de loyauté ferme quand il s'agit d'apprécier, pour l'éducation de ses filles, les nouvelles modes que le romantisme a mises à l'ordre du jour. Là encore, Veillot est un pur classique. Il déteste le clinquant, l'outrée, le criard. L'intransigeance dans ses idées et ses principes l'ont souvent fait juger comme insociable et intolérant. Le Cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat de PIE IX, n'était pas sans partager quelque peu cette opinion. Il ne trouvait pas l'Univers assez souple et il le fit savoir plusieurs fois. (')

Il est vrai que, sur plusieurs points, Veillot avait des idées tellement arrêtées qu'un grand nombre de catholiques eux-mêmes s'en offusquaient. Si maintenant nous sortons du camp catholique pour continuer notre enquête dans celui des libres-penseurs, nous trouverons que l'intransigeance du polémiste y souleva de violentes colères.

Il est incontestable que Veillot n'était pas intolérant au point de réclamer pour les catholiques des privilèges exclusifs. Mais il est sûr qu'il n'entendait aliéner aucun des avantages que la loi reconnaît

(') Oeuvres Complètes Tome XII page 108

à chacun. Quand il le jugea indispensable à l'honneur de sa cause, il sut revendiquer ses droits devant la cour comme devant l'opinion, et cette fermeté de principes et de conduite ne fut sans doute pas la moindre raison de la prospérité croissante de l'Univers.

OBEISSANCE

Si Louis Veuillot fut considéré par quelques-uns trop indépendant dans ses rapports avec l'autorité ecclésiastique, c'est que le rédacteur en chef jugeait indispensable au succès de son oeuvre qu'elle fut purement laïque. Il avait le droit de la concevoir sous ce jour qui, alors, parut nouveau. C'est par là même qu'il devint créateur de ce genre d'apostolat par la presse. Personne aujourd'hui, croyons-nous, ne le saurait reprocher.

Là, où l'obéissance religieuse proprement dite était en jeu, Louis Veuillot ne pouvait tolérer aucune équivoque sur ses vrais sentiments. Plusieurs occasions se présentèrent dans lesquelles son obéissance revêtit un caractère spécialement méritoire. Lors de l'Avertissement quelque peu arbitrairement infligé à l'Univers par Mgr Sibour, en février 1853, ainsi qu'à l'occasion de la violente polémique soulevée trois ans plus tard par le factum l'Univers jugé par lui-même, Veuillot fit preuve d'humilité et d'obéissance. Mais ce fut surtout en 1872, lors du blâme soudainement formulé par Pie IX à l'adresse du journal, que Louis Veuillot se montra sous son vrai jour. Sa correspondance trahit d'abord un premier sentiment d'humeur. ^(*) Mais il se ressaisit, il se

(*) Correspondance Tome XI

rend compte qu'après avoir tant prôné la soumission au Saint-Siège, le moment est pour lui venu d'en donner un insigne exemple. Veillot s'arrête donc d'abord à la forme la plus simple de l'obéissance: celle du silence. " J'ai pensé qu'il valait mieux attendre l'humiliation d'un renvoi positif et ne pas livrer le poste sur un mot peut-être mal interprété. Je tâcherai donc de deviner l'obéissance. Si je me trompe, je crois que je le verrai bien; si je ne le vois pas, on saura bien me le faire voir, et s'il ne suffit pas d'un signe, il suffira d'un mot. (')

Obéir, ce n'est pas abdiquer son jugement personnel, c'est volontairement le subordonner dans la pratique à celui du supérieur comme représentant officiel de la volonté divine. Celui-ci peut errer quant à l'opportunité de ses directives, mais l'inférieur qui en juge ainsi n'en reste pas moins tenu à l'obéissance objective ainsi qu'à la soumission de son esprit aux dispositions de la Providence, à qui il appartient, selon le cas, de tirer le bien du mal en faisant servir les imperfections et les fautes de l'humanité à l'avancement spirituel des âmes de bonne volonté. Et c'est ainsi que Veillot veut comprendre l'obéissance: " Tout ce que fait le Pape est voulu de Dieu, même quand il ne le fait pas comme Dieu le voulait..... " L'obéissance nous met en sûreté, par un acte de foi à l'intervention réparatrice." (')

Dans sa vie politique, il voudrait reconquérir la sérénité d'esprit qu'il a momentanément perdue, il décide de s'en ouvrir au Pape afin d'expliquer sa conduite, de s'excuser sur les points où il pourrait avoir failli, il accepte le blâme et promet de faire tout en son pouvoir pour réparer et même prévenir toute faute contraire à l'obéissance et il ajoute ceci pour confirmer ces idées: " Quand l'obéissance religieuse n'est pas exigée, l'obéissance politique est encore le parti le plus chrétien, par

(') Correspondance Tome XI page 39

('') Oeuvres Complètes 2 XXV " 41

(¹)
conséquent le plus sage.

C'est précisément parce que, en dehors de l'obéissance religieuse, Louis Veillot a encore voulu suivre les directives politiques de Rome, qu'il a pu pendant quarante ans, rédiger un journal de controverse sans encourir de censure proprement dite.

Son obéissance fut complète dans la pratique comme dans la pensée, et c'est par là qu'il donna au journalisme religieux rédigé par des plumes laïques la foi fondamentale qui, seule, peut efficacement en assurer le succès.

RESIGNATION

Nous ne séparons pas de l'obéissance virile de Louis Veillot une vertu surnaturelle qui s'y apparente beaucoup: la résignation chrétienne dans la souffrance. Les deux ne sont, en effet, que des conséquences différentes d'un même principe; l'esprit de foi, l'un des traits les plus frappants de la physionomie morale de notre héros. Veillot eut d'autant plus de mérite à adorer les desseins de la Providence à son égard que, par nature, avant comme après sa conversion, il ressentait vivement les apparentes injustices de l'ordre social.

C'est surtout à l'occasion des multiples deuils qui, six ou sept ans après son mariage, désolèrent son foyer qui jusque-là si heureux, que Louis Veillot témoigna d'une admirable résignation aux décrets divins.

(¹) Oeuvres Complètes Tome XXV page 46

Sa femme, nous l'avons vu, mourut à sa sixième enfant. Déjà, Thérèse avait été rappelée à Dieu après n'avoir vécu que quelques mois. Puis ce fut Marie, Madeleine et Gertrude qui, succombèrent en l'espace de quelques semaines d'une attaque de diphtérie. L'âme de Louis Veillot, broyée par la souffrance reste d'abord atterrée par l'immensité de sa perte puis se relevant pour regarder le ciel, elle retrouve en Dieu sa sérénité habituelle, "sérénité de plus en plus affermie parce qu'elle reposait désormais sur un espoir indestructible: retrouver dans une vie meilleure les chers êtres qui soudain s'y étaient envolés.

Dès lors, Louis Veillot comprit mieux le rôle rédempteur de la souffrance, ainsi que le caractère profondément sanctifiant de la résignation chrétienne. Il apprit par là même le grand art de savoir consoler. C'est ainsi que commentant plus tard la douleur de Monsieur et Madame d'Esgrigny qui venaient de perdre un fils: " Si nos pauvres amis d'Esgrigny, qui vont revenir, sont auprès de vous quand vous lirez cette lettre, parlez-leur de moi. Il me semble que je les aime plus encore depuis qu'ils sont frappés d'une douleur que je connais si bien pour la sentir
(['])
toujours.

Les années s'écoulèrent sans diminuer dans la mémoire du père affligé l'intensité du souvenir qu'il conservait de ses chères disparues, mais la résignation qu'il alliait à ce souvenir en enleva peu à peu le triste élément pour faire place à une vraie consolation. Veillot put écrire "qu'il y a des tombes plus lumineuses que le soleil et plus douces que
(^{''})
les fleurs.

Louis Veillot espérait qu'Agnès et Luce veilleraient sur sa vieillesse. Mais il en devait être autrement. Entre temps, Agnès se maria

([']) Correspondance Tome VI page 58

(^{''}) Oeuvres Complètes " XXII " 135

et Luce entra à la Visitation de Paris. C'était surtout cette dernière qu'il avait compté pour enseigner ses vieux jours.

Quand il apprit cette décision, son cœur fut douloureusement affecté; mais n'ébranle sa volonté de tout donner à Dieu, le pauvre père désolé ne se réserve que la consolation de la visiter au parloir du couvent et de fréquentes lettres pleines de soumission la plus entière aux desseins de la Providence. Bel exemple de résignation pour les parents dont Dieu honore ainsi la famille!

COURAGE

La résignation du chrétien dans l'épreuve morale comme dans la souffrance physique suppose le courage. Veillot n'en manque pas, de fait, il était loin de craindre le danger. Comme preuve la magnifique insouciance de ses duels de journaliste, dont plus tard il se rappela avec quelque satisfaction: " Lorsque je devais me battre autrefois, j'étais ému; mais sur le terrain, en présence de l'adversaire, je retrouvais tout mon sang froid." (*)

Louis Veillot manifeste un courage foncièrement chrétien surtout dans les batailles de presse. Dans ces luttes par la plume, Veillot ne recule ni devant le nombre, ni devant la qualité de ses adversaires. Il n'encense aucune idole, non pas même celle de la faveur populaire. Aussi lorsque se déroulèrent les tristes événements de la Commune, il trouva prudent de ne pas trop hâter son retour à Paris où les classes

(*) Œuvres Complètes Tome XV page 280

ouvrières, qu'il avait servies sans les flatter, pouvaient lui faire un mauvais accueil.

Nul plus que Louis Veillot n'eut de courage de ses convictions. Le temps, en apportant les bienfaits de l'expérience, ne modifia pas sensiblement les idées premières de l'écrivain, dont la grande préoccupation, au déclin de sa carrière, fut de léguer à ses disciples l'intégralité des principes qui avaient fait la force de l'Univers. " Il s'en ouvrit à Auguste Roussel, l'un de ses plus chers amis de la dernière heure: " Vous avez bien jugé les écrits de nos maîtres sur la question du libéralisme. Il est certain que l'espoir de tirer quelque chose de l'esprit moderne nous l'a fait traiter avec trop de mollesse et que nous entrons dans la voie des accommodements qui devient bien vite la voie des concessions. J'y ai marché avec eux, jamais sans un certain scrupule. Les évènements postérieurs nous ont tirés de là." (1) Il avait compris par la marche des évènements que rien n'est sûr en dehors de la rigueur des principes basés sur la foi, la sincérité et le courage chrétien.

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIV page 325

DESINTERESSEMENT

Terminons cette étude de la volonté chez Louis Veillot par quelques considérations sur son remarquable désintéressement. C'est une autre forme de son courage, qui n'est pas moins digne de notre admiration. Ce fut un pauvre volontaire. S'il avait quitté le journalisme pour se consacrer exclusivement à la rédaction d'ouvrage, il serait arrivé à se faire une honnête aisance. Mais il considéra toujours que sa vocation sociale était de faire des articles et dès qu'il put reprendre son épée de journaliste, il abandonna tout aussitôt le champ plus rémunérateur, mais moins utile à ses yeux de la pure littérature.

Pour Louis Veillot, les considérations financières restèrent toujours à l'arrière-plan ou tout au moins subordonnées à de plus hauts mobiles: le zèle, la charité, les affections légitimes. A ce point de vue, sa conversion eut pour effet immédiat de le faire payer ses dettes, qui, d'ailleurs, n'étaient pas légères. Bientôt, il résolut de se charger entièrement de l'éducation de ses deux jeunes soeurs, et il invita son frère Eugène à s'associer à ce louable dessein.

Avide d'entraîner Eugène dans la voie du sacrifice et de l'apostolat, Louis l'informe, quelque temps après, de la manière dont un rédacteur peut exercer la charité, en collaborant presque gratuitement au journal l'Univers. Cette période s'étendit de 1839 à 1842, époque à laquelle se produisit dans la direction du journal la crise financière qui faillit le soumettre à un patronage ministériel. Louis Veillot comprit alors qu'il devait se consacrer exclusivement à sauver l'indépendance de la feuille catholique, n'acceptant pour traitement que le strict minimum qui lui permit de vivre honorablement, et de pourvoir aux besoins de ses

deux soeurs. Eugène, d'ailleurs, lui vint en aide pour cela. Pendant assez longtemps, les deux frères firent ainsi, bourse commune et réussirent à défendre l'entrée de la maison contre l'extrême besoin, sinon la pauvreté. Ce fut le temps du labeur intense, des strictes économies et de l'union parfaite dans les privations joyeusement acceptées. Beau tableau d'intérieur pour la classe des petits gagne-pain!

C'est Louis Veuillot qui en fait lui-même la description à son ami le baron de Dumast: " Nous sommes quatre à vivre sur quatre mille francs.... N'allez cependant pas vous peindre ma situation sous de funèbres couleurs, jamais je ne fus si heureux ni si gai Je suis assez riche, ja gagne assez d'argent, que le bon Dieu s'occupe des autres, et qu'il me donne seulement plus de zèle, plus d'amour, plus de travail, si j'en puis faire davantage. ^(*)

Travailler plus que Louis Veuillot ne le faisait, surtout dans ses premières années de rédacteur en chef, serait sans doute bien difficile. Parce qu'il avait résolu de se dévouer sans compter au journalisme catholique, il refusa constamment des offres d'emplois plus lucratifs mais moins utiles à la cause qu'il voulait servir. C'est ainsi qu'au lendemain du 2 décembre 1851, Montalembert à qui le Prince-Président avait demandé de lui désigner deux candidats au Conseil d'Etat¹ offrit à Louis Veuillot. Cette position officielle représentait un revenu de vingt-cinq mille francs par an. Le rédacteur en chef de l'Univers refusa, préférant continuer l'oeuvre du journal plutôt que de prostituer son talent aux avances du Gouvernement.

Il est toutefois étrange qu'en dépit de tels exemples d'abnégation, bien connus de ceux qui ne fermaient pas délibérément les yeux, il se soit, malgré tout, rencontré des adversaires qui ont accusé Louis

(*) Oeuvres Complètes Tome IV page 169

Veillot de cupidité et d'ambition. Le fait serait à peine croyable si celui-ci ne s'était parfois cru obligé de s'en expliquer, soit en public dans l'Univers soit en particulier dans sa correspondance. Voici en ce qui concerne l'accusation de cupidité, ce qu'il en dit à un certain Monsieur Boucher, rédacteur en chef du journal du Puy-de-Dôme :

" Grâce à Dieu, mon drapeau n'a pas à rougir de moi. Je l'ai servi avec zèle, avec constance, avec désintéressement; je n'ai jamais demandé ni accepté aucune récompense. Je n'ai voulu être ni fonctionnaire, ni député, et je n'ai pas plus sollicité les petits que les grades. On dit que je suis riche et que l'Eglise me fait des pensions. Je ne demande à l'Eglise que les sacrements pendant ma vie, et après ma mort, les prières qu'elle accorde à tous les chrétiens. " (')

Quant à l'ambition que d'après des critiques malveillants aurait nourrie de jouer dans l'Eglise un rôle disproportionné à sa qualité de simple laïque, nous sommes suffisamment renseignés sur la nature des relations de l'Univers avec le Saint-Siège pour nier cette déclaration. Ce n'était pas en vue d'obtenir quelques décorations pontificales que l'écrivain avait abandonné tout espoir de faire fortune.

De temps en temps, Louis Veillot eut à se défendre des entreprises des gens qui voulaient le distraire de son travail pour l'engager dans une voie plus lucrative. Mais celui-ci avait ses fiertés d'homme de lettres et surtout le mépris des considérations financières. " Pour moi, tant que ma tête pourra produire, je ne cultiverai pas d'autres champs, quand même j'aurais l'assurance d'y faire pousser des carottes et des betteraves d'or. " (')

Louis Veillot avait l'âme sensible et délicate, il avait en hor-

(') Correspondance Tome IV page 169

(') Oeuvres Complètes Tome XXIII page 28

reur l'avarice ce défaut capital qui semble parfois désaxer les facultés mentales et insulter au dogme de la Providence. Or, Louis Veuillot avait établi son oeuvre sur l'abandon à la volonté divine. Ainsi prit-il toujours soin de se munir contre les dangers de la cupidité. Son désintéressement lui fut une source de force, d'indépendance et d'autorité morale.

Dans un monde jouisseur, au milieu du progrès matériel et de la recherche du confort qui marqua le Second Empire, il donna un bel exemple de détachement viril des commodités d'ici-bas. Il en accrut d'autant la force de persuasion de ses enseignements et s'acquit le respect, souvent même l'admiration, non-seulement de tous les hommes de bien, mais encore de plusieurs adversaires de la cause catholique.

SENSIBILITE

L'étude des multiples lettres de Louis Veuillot est la plus belle apologie du caractère moral de leur auteur, elle nous le montre dans l'intimité et nous révèle qu'il était tendre et possédait des trésors de sensibilité qui se cachaient sous les dehors de l'âpre polémiste. Les perceptions du dehors éveillaient en lui de profondes impressions, que d'ailleurs, il ne cherchait guère à dissimuler.

Doué d'un tempérament communicatif, il se plaisait aux charmes de la vie de relations, et ce n'est qu'en comprimant ses goûts personnels

en vue de l'oeuvre qu'il se proposait d'accomplir qu'il se résolut à ne pas fréquenter les grands salons catholiques du XIXe siècle. En compensation, il s'abandonnait volontiers aux douceurs d'amitiés plus intimes, dans lesquelles il trouvait un réconfort pour sa nature aimante. La sensibilité de L. Veillot se traduit par sa franche convivialité, son exquise délicatesse, sa bonté très simple, la grande noblesse de son esprit, et enfin sa tendresse profonde pour les amis de choix auxquels il avait réservé son intime confiance.

Cette sensibilité éclate surtout dans les circonstances les plus pénibles de sa vie: la mort de sa femme et de ses petites filles, la suppression de l'Univers en 1860, le blâme infligé par le Pape à la polémique du journal en 1872, et enfin le départ de la maison paternelle de ses chères enfants, Luce et Agnès.

Il nous est permis de supposer qu'en acceptant presque de gaieté de coeur, de mourir pour le Pape, le rédacteur de l'Univers avait espéré que l'apothéose de son martyr suffirait à consoler sa tombe. Il n'en fut rien. Toutes les sympathies sur lesquelles il avait alors compté ne vinrent pas à lui, et bientôt il dut se rendre compte que la suppression de l'Univers lui avait, de fait, causé une terrible blessure morale. Il confie son chagrin tout bonnement à ses amis Arthur Murcier, Segrétain, l'abbé Haderne ou le comte de la Tour, c'est la même plainte en termes variés qu'il laisse échapper de son coeur: "Le coup qui a supprimé l'Univers m'a fait perdre le meilleur de mon sang. ('')

Pendant les premières années qui suivirent la suppression, L. Veillot fut en proie à une véritable crise de découragement, et la tentation était nouvelle pour lui. Le mal qu'il avait combattu semblait

trionpher. "C'est un supplice effroyable que d'assister plein de force à l'horrible succès de la bassesse et de la fraude et de ne pouvoir même jeter une impuissante protestation. Toutes les fois que je lis un journal, je reçois un coup de poignard dans le coeur!" (')

Cette plaie était de celles qui ne se cicatrisent jamais. Sept années s'écouleraient sans apporter, sur ce point, la plus légère amélioration dans l'âme du blessé, mais notre journaliste n'en était encore qu'au début de son supplice, et son extrême sensibilité ne lui permettait aucun faux stoïcisme.

Rien de plus fantaisiste, par conséquent, que ces appréciations hâtives qui ont représenté l'écrivain catholique comme insensible aux événements extérieurs. Nous savons qu'au contraire, il était facilement ému par le spectacle de la beauté et surtout de la bonté. Ses ouvrages prouvent surabondamment qu'il y avait en lui une âme de poète. Il pleurait facilement encore après avoir grandi et les cérémonies religieuses semblent avoir eu le don de l'affecter dans ce sens.

De même, Veillot compatit sincèrement à toute souffrance morale. Là où l'honneur d'une femme est en jeu, il est prêt à tout pour empêcher une injustice, et il souffre lui-même des souffrances imméritées d'autrui, surtout lorsqu'il en est l'involontaire occasion. Comme les preux du Moyen-Age, Veillot savait se battre; comme eux aussi, il savait aimer et honorer le sexe faible. Avec les années, Louis conserve la fraîcheur de ses sentiments et la force de son affection. Il préfère s'exposer à souffrir davantage, plutôt que d'atrophier par une tâche scepticisme l'exquise délicatesse de sa généreuse nature.

Une des cordes les plus sensibles de son être a été celle qui vibrait sous l'archet romain. Personne n'a aimé Rome, l'Eglise, le grand Pie IX

(') Oeuvres Complètes Tome XXI p. 247

plus que lui. Une fois dans sa vie, l'écrivain se trouve en défaveur auprès du Pape. Le blâme pontifical qui le frappe à l'imprévu n'atteint pas l'oeuvre même ni le caractère de l'ouvrier, mais il désavoue des procédés d'action que Vuilliot avait jugé utiles au progrès de sa cause.

En cette occurrence tout particulièrement pénible pour son coeur de fils dévoué et aimant, il a besoin de toute son énergie morale pour conserver sa sérénité. On le voit, il s'en faut que Louis ait été habituellement insensible. Il est d'ailleurs écrit que tout homme doit souffrir; Vuilliot ne pouvait donc échapper à la loi commune; et il accepta de la main divine et le réconfort de celles-ci et les amertumes de ceux-là.

Le départ de sa fille Luce pour le couvent de la Visitation affecta L. Vuilliot profondément. Il s'en réjouit dans la partie supérieure de son âme, mais ceci ne l'empêcha pas de beaucoup souffrir à cette occasion. Peu après, son dernier enfant, Agnès, lui disait adieu pour rejoindre la garnison de son mari! Les lettres à Madame Pierron que nous valut ce mariage forment un des plus beaux écrins dans la correspondance du maître. Elles suffiraient par elles-mêmes à révéler les trésors de sensibilité que L. Vuilliot cachait encore sous ses cheveux blancs. Remarquons, en passant, que déjà profondément atteint dans sa santé, il se rendait parfaitement compte de la dégénérescence physique qui graduellement paralysait ses facultés et il s'en affligeait beaucoup.

Ce qu'il endura de souffrances morales durant les quatre dernières années de sa vie; cette lente montée vers les sommets du Calvaire restera à jamais le secret de Dieu, mais nous savons qu'il accepta de plein coeur l'épreuve crucifiante qui devait mettre le comble à la mesure de ses mérites.

CONVIVIALITE

L'une des formes dont la sensibilité de Louis Veuillot se révélait très souvent est la convivialité joyeuse dont il faisait preuve dans ses divers "châteaux" . Et tout d'abord, rien de dégagé comme la façon gracieuse dont il acceptait une invitation à dîner. Celle-ci est adressé au commandant de Maisonneuve: " Le moyen de résister à madame et à Mlle de Maisonneuve, à vous et à un turbot? Je me rends, je passe au monstre et veux " d'une dent sûre" .

(')

" Lui faire dans le flanc une large blessure.

" Telle autre à Segrétain: " L'huître se détachera plus facilement de sa coquille que mon coeur du vôtre." (")

Veuillot a aimé la table, un petit fumet de salle à manger, et de causerie après boire lui plaisait beaucoup. Il le disait lui-même avec bonne grâce.

On a beaucoup parlé des banquets politiques de 1847, et des premières semaines de 1848 qui préparèrent et finalement déclanchèrent la Révolution de février. Louis Veuillot eut aussi ses banquets dont la politique ne fut pas toujours exclue, mais où les intérêts religieux de L'Eglise de France eurent toujours la meilleure place. Dans les lettres à sa soeur, il faut le voir s'amuser de l'enthousiasme des bons curés de campagne qui le couvrent de fleurs dans de grands dîners de presb. tère et qui saluent en lui un Père de l'Eglise! Il laisse la table, excité un peu par le bon vin servi en son honneur, mais rougissant aussi des louanges dont on l'a accablé, il prend quelques notes dont bénéficiera le

(') Oeuvres Complètes Tome XX page 344

(") Correspondance " V lettre du 3 février 1856

journal, et le lendemain il décrit pour l'amusement de tante Elise et de ses nièces le cérémonial de la réunion.

Veillot se plaisait beaucoup dans ces réunions d'ecclésiastiques de campagne, coeurs rudes souvent, mais foncièrement bons, et tout dévoués à la cause ultramontaine. C'est là surtout que le rédacteur prenait force et courage pour continuer la lutte contre le catholicisme libéral. Il recevait aussi beaucoup d'évêques à son humble table, surtout à Rome pendant les grandes assises conciliaires.

Gai convive toujours, le célèbre écrivain était très recherché des châtelaines de province qui le rencontraient dans le monde parisien au cours de la saison de l'hiver. Durant la saison de l'été, Louis Veillot se laissait volontiers entraîner en Bourgogne, en Champagne, Bretagne ou Normandie. Cette dernière province l'attirait beaucoup. Il était considéré un peu comme un des membres de la famille de Madame de Ségur et sa fille, Madame de Pitray. N'était-il pas l'intime ami de Mgr Gaston de Ségur, le pieux auteur spirituel aujourd'hui si connu!

Aussi, il était certain d'être toujours le bienvenu chez ces gens et se permettait même d'annoncer son arrivée en contribuant au menu. Madame de Pitray souriait en lisant ces préoccupations d'un convive si bien disposé à faire honneur à sa table et l'accusait d'être un peu gourmand. Ceci était d'autant plus facile que Louis Veillot semblait se plaire à lui raconter quelques-unes de ses équipées dans des centres diocésains: " Adieu! très chère Madame, je me suis distrait à vous écrire en attendant un gros dîner de grand séminaire, qui se mijote depuis hier soir pour me récompenser de mes travaux. " (')

Il est vrai que Louis Veillot a accepté mainte villégiature dans

divers centres élégants, c'est surtout parce qu'il a voulu frapper à toutes les portes en vue d'assurer à son oeuvre les concours utiles. Assez souvent il l'a fait un peu à contre-cœur. Plus d'une fois, effrayé des à-côtés inévitables de ces rencontres, il a dû renoncer à de pressantes invitations, alors même qu'elles venaient de son ami, Mgr Fie, le grand évêque de Poitiers qui le pressait de se rendre en Vendée avec lui.

Ce refus de sa part n'était pas un manque de convivialité, c'est que Louis Veillot avait bien le droit à l'âge de cinquante-trois ans de se ménager ainsi. Longtemps il avait supporté de faire assez bonne table, mais sa santé ne lui permettait plus ses excès ni dans les mets, ni dans les gais amusements.

DELICATESSE

A l'égard de ses hôtes, Louis Veillot avait toutes les délicatesses. Il multipliait les remerciements pour la moindre attention et le plus minime cadeau. Nous rencontrons une foule d'exemples dans sa Correspondance pour attester cette vertu.

Veillot aimait à remercier de l'hospitalité reçue en rappelant dans quelques pages émues de l'un des deux ou trois ouvrages qu'il avait toujours sur le métier les vertus et les qualités de ses hôtes. Souvent aussi,

il envoyait en guise de gentillesse à ses amis, un exemplaire de son dernier livre, accompagné d'une dédicace toujours délicate et souvent spirituelle. Dans sa correspondance, il insérait finement la bonne humeur et l'éloge discret.

Veillot était doué de tendresse pour ses amis et il méritait les amitiés dont il jouissait, et cela parce que lui-même aimait profondément. Longtemps on a cru qu'il ignorait la douceur de l'amitié. Il avait eu tant d'adversaires. Et pourtant, il y a un mot qui, sous une forme ou sous une autre, revient souvent dans ses lettres: "Béni soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs et qui fait l'amitié plus belle encore que les jardins, et pour toutes les saisons."⁽¹⁾

Dès le début de sa carrière de journaliste, Louis Veillot se sent reconforté par de chaudes amitiés, telles que celle de l'abbé Morisseau, et du Baron de Dumast dont les allusions sont si fréquentes dans sa Correspondance.

Quand s'engage la grande bataille pour conquérir la liberté de l'enseignement, Louis Veillot dégainé avec enthousiasme son épée de polémiste et vient se ranger joyeusement sous l'étendard du grand chef qui a conquis ses sympathies. Dès lors, Monseigneur Parisis sera pour lui un ami très sûr, un conseiller fidèle, un protecteur éclairé de son oeuvre, un vrai père spirituel. Veillot lui donnera son entière confiance, et lui vouera une affection qui ne fera que grandir. Aussi, grande est la douleur de Louis Veillot à la mort de l'illustre prélat en 1866. Il se hâte d'accourir à Arras pour les funérailles, et sa correspondance témoigne le terrible chagrin qu'il éprouve.

Ce n'était pas la première fois qu'il pleurait sur une tombe d'ami.

(1) Oeuvres Complètes Tome XVIII page 276

Quelques années auparavant, il avait déploré la perte de Donosa Cortès, marquis de Valdegamas, qui, depuis longtemps, lui était si intimement uni que Louis Veuillot déclarait n'avoir pas eu de meilleur ami.

Quel honneur pour Veuillot de rendre visite à Monsieur et Madame Testas, dont la petite maison lui était ouverte à toutes les heures du jour et à toutes les saisons de l'année. Même réception au château de Montsaunin et chez les Ségur, où rien n'est négligé pour le confort du visiteur.

Tous les noms cités figurent parmi les amis de Louis Veuillot. Il y en a d'autres qui témoignent aussi de la tendresse de son âme, mais nous ne pouvons que les évoquer rapidement.

C'est d'abord Mademoiselle de Grammont qui inspirait à Louis Veuillot cette délicate réflexion: " L'écriture des amis plaît par elle-même et c'est déjà une joie de voir l'adresse. " ^(*)

C'est aussi de bons prêtres, auxquels l'écrivain fut réellement attaché; l'abbé Delor, les Pères de l'Abbaye de Solesme, Monseigneur Bastide à Rome, l'abbé Aulanier, qui fut une de ses premières et de ses plus douces affections, Aubineau, l'un de ses collaborateurs qu'il estime le plus, le comte de Buissières, dont il a si bien parlé dans la préface de Corbin et d'Aubecourt. A tous, il donne sans compter, les trésors de son affection, car pour lui, aimer est un impérieux besoin. Bref, nous le répétons, ce fut un tendre.

(*) Correspondance Volume VIII

NOBLESSE

La tendresse de Louis Veuillot fut certainement au service des plus nobles sentiments. Descendant du bon peuple et fier de ses origines, il n'en professait pas moins le culte de la noblesse. Il a écrit de magnifiques pages sur la vieille aristocratie française. Il aurait voulu la rétablir, tout en refusant de s'y mettre. Nous voyons dans sa Correspondance que l'écrivain était en rapports suivis avec plusieurs familles du meilleur sang français. Et surtout, il possédait à un degré éminent la vraie, l'essentielle noblesse, celle de l'âme et de l'esprit. Etudions-en les manifestations dans ses relations avec Dieu et avec le monde ainsi que dans l'expression de ses propres pensées.

Quoi de plus grand, au point de vue spirituel, que cette noble ardeur de Louis Veuillot à peine converti à la défense de l'Eglise catholique! Il ne rêve que de le faire glorifier et il subordonne à ce but ses ambitions littéraires les plus légitimes. Sa lettre au comte de Montalembert, en tête de laquelle celui-ci avait écrit ce seul mot: " admirable " ! Elle respire le plus noble amour de l'Eglise, et certes Montalembert lui-même était bon juge en la matière. Veuillot ne peut parler de l'Eglise qu'avec la fierté d'un " Croisé " .^(*)

Il se fait gloire de sa mission, qu'il considère comme une marque de la prédilection divine. Aussi, ne peut-il consentir à se mettre au niveau des écrivains médiocres qu'aucune dignité personnelle ne distingue de la foule. Pour lui, noblesse oblige; et rien n'excite son mépris autant que la prostitution du talent littéraire: "Il y a des choses que je

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIII page 18

trouve bonnes et honnêtes que je ferais très bien si je me nommais Durand et que je ne ferai jamais, en dussè-je crever, parce que je me nomme
(*)
Veillot!"

Ce n'est donc pas de la forfanterie de sa part, mais bien une louable élévation de pensée qui le porte à garder son rang quand la religion est en cause. Pour elle, pas d'abaissements, Dieu mérite bien ce qu'il y a de mieux dans le monde, son oeuvre.

Louis Veillot fut un gentilhomme. Il l'a prouvé en maintes circonstances où de plus grands noms que le sien n'ont pas joué le plus beau rôle. Le louable sentiment de sa dignité lui défend toute attitude équivoque dans ses relations avec ses collègues de la presse. Il évite avec soin toute compromission et sait refuser un service que désapprouve sa conscience.

Veillot n'a pas été égoïste. Il a sincèrement rendu hommage là où il le devait. Il a voulu en même temps conserver l'indépendance et la noblesse de sa pensée. Il n'a pas senti le besoin, trop commun chez les gens de lettres, de tout rabaïsser autour de lui afin de se hausser. Il fait bon l'entendre révéler cette noblesse de sentiments dans une lettre pleine d'abandon à Monsieur Jules Baux, un ami de jeunesse que d'heureuses circonstances lui ont fait retrouver à Paris. Les dernières lignes de cette lettre témoignent de l'intime bonheur que Louis Veillot trouvait au sein de sa famille. C'était là son rempart contre les rancunes dont il était poursuivi. Il avait compris qu'entre ouvriers de la même louable cause, il n'y a rien de plus grand que de passer sur les broutilles de la vie pour aller au vrai but qui est de se donner la main sur le terrain du bon combat. Celui-là même qui guerroyait seul dans la mesure de grâce que

(*) Correspondance Tome VI page 270

Dieu lui a départie ne laissera pas de ressentir, en face de l'adversité, la grande consolation du devoir accompli. "Je suis souvent amené à conclure que le seul bonheur de cette vie est d'avoir de nobles peines, de souffrir l'injustice, d'échouer dans de grands desseins, d'être réduit à tenir ferme contre l'orage et de tomber pur loin des parages où la conscience fait des trocs avec le succès. ⁽¹⁾

Avoir de nobles peines, cela suppose toutes les noblesses: noblesse de pensée, noblesse d'intention, noblesse de l'action; et cela même à l'égard d'adversaires qui n'emploient pas les mêmes armes. Les faux-fuyants, les manoeuvres louches ne trouvent pas place dans le domaine de Louis Veillot. Certes, il frappe fort, c'est de bonne guerre mais seulement suivant le code de l'honneur le plus jaloux. Et il respecte toujours sa phrase, qu'il veut aussi noble que sa pensée. Il adore les intentions claires, les routes droites et les tactiques qui se formulent dans le principe du tac au tac! Ennemi de toute duplicité, il combat au grand jour et honore un adversaire loyal et sincère. Peut-il être pour un homme de plume, une plus grande noblesse?

(1) Oeuvres Complètes Tome XX page 264

CHARITE

Pour être éminemment et constamment noble dans les nombreuses imprévus de l'action extérieure, il faut avoir une force d'âme peu commune. Il faut de la pondération et du courage. Il faut de la bonté, de la charité. Le lecteur attentif de la Correspondance ne peut guère éviter de faire une remarque: c'est que si Louis Veillot, dans le corps d'une lettre privée, déchire à belles dents les réputations injustifiées, il finit généralement sur un trait de bonté.

En étudiant Louis Veillot, nous sommes frappés de son grand esprit de charité. Il a travaillé sans relâche dans le plus complet désintéressement. Il a vécu et il est mort comparativement pauvre, après avoir prodigué tout ce qu'il avait: sa santé, ses forces, son temps et la possibilité même de s'enrichir au service de la cause qu'il avait embrassée.

Pendant sa vie, tout comme après sa mort, les accusations les plus diverses furent portées contre Louis Veillot et son oeuvre. Mais il en est une qui n'a jamais pu effleurer son caractère, celle de la cupidité. Veillot était généreux, il ne manquait pas de moyens de l'étaler, et on savait également qu'il pouvait le faire sans scrupules si l'intérêt du journal venait à lui en imposer l'obligation.

Cependant il préférait garder à sa charité l'arôme délicieux de l'anonymat. Sans publicité, il a versé au Denier de Saint-Pierre des sommes considérables. Il a donné son temps, ses labours et ses aumônes à d'humbles religieuses qui, elles-mêmes, se donnaient sans réserve au service des indigents. Il est intervenu directement auprès du Pape pour

faire approuver les Constitutions des Petites-Sœurs des Pauvres. Il a usé de son influence pour secourir bien des misères cachées. Il a constitué Elise la dispensatrice de ses largesses et n'a cessé de lui rappeler l'obligation de la charité.

Parmi les pauvres les plus intéressants, Veuillot range certains curés de campagne qui ne savent comment faire pour se procurer les ornements d'église que leur piété convoite. S'ils s'adressent à l'Univers, Louis Veuillot s'ingénie pour leur aider. Dans les cas assez fréquents, les cadeaux du journal revêtent la forme d'ex-votos offerts en reconnaissance de quelque faveur spirituelle obtenue, ou d'un encouragement reçu d'un prélat influent.

Si Elise Veuillot n'y avait pris garde, le grand frère aurait été trop volontiers prodigue de son argent. Il savait également pardonner sans mesure, et cette forme d'aumône n'est pas la moindre méritoire. Encore qu'il y ait des bourses qui ressemblent aux huîtres, des bourses "Que l'on n'ouvre qu'avec le couteau", l'aumône matérielle est moins pénible à certaines fiertés que le pardon des injures, l'oubli des indécrottables. Incapable lui-même de la moindre rancune, Louis Veuillot sait pardonner à tous ses adversaires, que volontiers il excuse avec quelque dédain. "Le monde, dit-il est plein de sots qu'il faut aimer quand ils ne sont pas mauvais." (') Il est telles circonstances où il se montra véritablement courageux dans sa générosité. Ainsi, les jours les plus pénibles de sa vie furent peut-être ceux qui suivirent la réprimande que Pie IX crut devoir lui adresser, en 1872. Quelques-uns de ses amis considérant que l'accusation de manquer de charité dépassait notablement la réalités des faits, lui, conseillait de discontinuer dans l'Univers la

(')

souscription publique en faveur du Denier de Saint-Pierre. Une telle proposition révolta le journaliste qui s'en ouvrit dans quelques lettres à ses impatients lecteurs en disant qu'il continuait la souscription comme une protestation permanente contre l'apostasie du temps. C'est ainsi qu'il comprenait cette grande vertu et surtout qu'il la mettait en pratique. Cela peut suffire pour attester la charité et la noble générosité d'esprit de Louis Veuillot.

RECONNAISSANCE

La reconnaissance est une fleur qui trouve son épanouissement dans la bonté et la charité du cœur. Dans toute âme bien née, le plus petit service doit faire naître ces mouvements de gratitude, qui souvent se confondent avec un commencement d'affection. Or, nous avons constaté la sensibilité extrême de Louis Veuillot. Tout acte de bienveillance ou de simple courtoisie prévenante éveillait en lui un écho immédiat. De plus, comme il avait la parole facile et la plume discrète, nous rencontrons souvent dans ses lettres les plus intimes, cette note mélodieuse de " la reconnaissance " qui fait l'un des plus grands charmes de la Correspondance.

Cette vertu morale, Louis Veuillot l'a mise au premier rang de ses devoirs de citoyen. Malgré ses nombreuses occupations, il ne put quitter même un ami d'un jour sans se croire obligé de lui envoyer par le courrier du lendemain un grand merci. S'agit-il de ses amis intimes, de ceux qui aiment sa personne et non plus seulement son oeuvre, oh! alors l'écrivain laisse déborder les effusions de tendresse qui remplissent son âme, et non content de les faire passer dans sa correspondance, il en verse le trop plein dans d'éloquents pages que nous trouvons disséminées au hasard de ses livres.

(*)

En lisant Corbin et d'Aubecourt, nous trouvons un émouvant hommage à Théodore de Buisnières, de cette amitié et bien d'autres qui " étaient autant de dons de la foi." C'est dans l'Eglise qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Mais ce n'est qu'après que Dieu les eut pris par la main et les conduisit tous deux à travers les sentiers mêlés et inconnus qu'ils s'éprirent d'affection l'un pour l'autre. Louis Veuillot ne cesse de remercier le Seigneur du bienfait de cette rencontre, il énumère tout ce qui fait son bonheur autour de cet aimable Théodore, l'homme, la demeure, le pays, tout marche de pair, avec une harmonie exquise. La douceur du travail y était facile comme la douceur du repos en sa compagnie. C'est pour immortaliser le souvenir de Reichshoffen et du cher disparu qu'il écrivit son roman Corbin d'Aubecourt et le dédia à Madame de Buisnières. Nous trouvons dans cette préface des passages qui traduisent les véritables sentiments de Veuillot pour ce cher Théodore. " Ainsi, ami, vous m'êtes secourable encore, et moi, je vous suis reconnaissant d'hier et d'aujourd'hui."

Comme tribut de gratitude et marque de cette affection réciproque

(*) Préface page IV - XIII

et immortelle, il déposa sur la tombe de son ami ce petit ouvrage, né de leurs entretiens mutuels, comme jadis, sur le cercueil de sa fille, De Buissière avait effeuillé des pétales de roses de son jardin.

Il souhaite que des pages de ce volume monte vers Dieu le même parfum de charité qui s'éleva des fleurs de son inséparable ami.(')

Qui a savouré le beau portrait du Comte de Guitaut, l'Almeric de Cà et Là a eu l'occasion d'admirer la gentillesse et la sincérité de Louis Veillot dans ses relations amicales.

Veut-on savoir de quelle façon gracieuse et spirituelle il remercie de l'hospitalité reçue? Qu'on relise, parmi tant d'autres, telle de ses lettres à la Comtesse de Limminghe, propriétaire du château de Gesves en Belgique, chez qui Louis Veillot vient de passer quinze jours. La délicatesse de la pensée et du style, fait de cette lettre un type qui revient souvent dans la Correspondance de notre grand écrivain.

Il convient de mentionner dans ce chapitre quelques noms de ceux qui ont eu une large part à l'affection reconnaissante de Louis Veillot et que celui-ci a su remercier chaleureusement de leur appui effectif ou de leurs sympathies. Sans prétendre en aucune façon préjuger des mérites et des uns et des autres, nommons Gustave Olivier, à qui Veillot converti garda une gratitude profonde, le général Lugeaud, dont il ne parla jamais qu'avec une respectueuse reconnaissance, Mgr Parisis, qui sut si généreusement défendre Louis Veillot et son oeuvre, enfin Dom Guéranger, un des meilleurs soutiens de l'Univers."(')

A ces grands noms, il en faudrait ajouter bien d'autres, contentons-

(') Tome XXII p. 244

('') Oeuvres Complètes VII

nous de ceux que nous avons nommés! Leur évocation, toute brève qu'elle soit, suffit à établir cette partie de notre thèse. Veillot comblé d'attentions par des amis de choix, n'eut garde d'oublier ce qu'il leur devait. Il ne fut pas un égoïste encore moins un ingrat.

JOVIALITE

Il suffit de lire La Correspondance de Louis Veillot pour constater le bonheur qu'il goûtait de se sentir aimé. Rien de plus enjoué, par exemple, comme ses lettres à Madame de Pitray, Olga de Ségur, avec laquelle il entretint des relations empreintes d'un caractère de respectueuse jovialité. Avec un laisser aller discret et plein d'esprit, il la met au courant de ses travaux littéraires. Dans un style plein de gaiété et d'originalité il lui annonce la venue prochaine de son beau travail "Parfum de Rome" qu'il lui dédie incognito pour ne pas blesser les autres. "Je vous donnerai un certificat comme quoi c'est vous qui êtes celle que je ne dis pas..... Vous, vous me donnerez un fromage ou deux. Deux serait plus équitable, parce que je les préfère à toutes sortes de choses. Ici vos beaux yeux vont pleurer; là, vous rirez comme Jacques devant une pomme."⁽¹⁾

(1) Oeuvres Complètes XX Page 52

Voilà bien le ton habituel de la Correspondance. Quel contraste avec les Premiers Paris de l'Univers! Autant ceux-ci sont abstraits, rigoureusement objectifs de fond et classique de forme, autant les lettres sont familières, sentimentales et dégagées. Elles parlent de choses les plus communes sans jamais devenir banales. Mais ce qui, par dessus-tout, en fait le charme incomparable, c'est cette jovialité de bon aloi que Veillot met au service de sentiments d'une tendresse très réelle. Nous en avons un exemple entre mille lorsque Veillot s'adresse à la Comtesse d'Esgrigny, châtelaine du Pouliguen, une des meilleures amies de l'homme de lettres à qui elle offrit plusieurs fois une généreuse hospitalité. Ils se paient l'un l'autre de compliments, de mots doux, de traits d'esprit délicatement et joyeusement tournés.

La même jovialité légère et caressante se retrouve dans toutes les lettres de Louis Veillot à sa soeur. C'est ici surtout que l'épistolier laisse couler le trop plein de son coeur et de son esprit. Tantôt il s'abandonne à des effusions tendres qui embrassent toujours et la tante et les deux nièces; tantôt, pour se distraire, il satirise l'homme politique du moment; le plus souvent, il raconte la journée d'hier, car Elise connaît déjà celle d'avant-hier. Dans ces conversations journalières, Veillot prend plaisir au portrait. Il a si bien médité Sévigné et La Bruyère qu'il joint la grâce et l'esprit de l'une à la sagacité et au relief de l'autre. En quelques coups de pinceau hardis il vous brosse un tableau; il ne s'arrête qu'aux grandes lignes, mais il les fixe avec une telle vigueur, une telle précision que d'emblée il obtient un effet remarquable. Ses peintures surgissent de sa plume au gré des circonstances et disparaissent de la scène dans le flot incessant de nouvelles idées.

Bien rares sont les lettres de Louis Veillot qui ne soient pas bâties sur ce ton familier, simple, dégagé et joyeux. Pourquoi d'ailleurs aurait-il versé dans le pessimisme? Ni son tempérament, ni les circonstances de la vie ne l'y poussaient. Loin de contester qu'il ait connu des heures sombres, que nous indiquerons en passant, il laisse entrevoir que ce n'était pas là son état d'âme habituel. Fort de ses croyances religieuses, chef incontesté d'une école influente, entouré de l'affection de sa famille et de ses nombreux amis, Louis Veillot n'avait nulle raison de ne pas s'estimer heureux.

Comblé des dons de la nature, auxquels ceux de la grâce étaient venus s'ajouter, il devait se montrer habituellement joyeux.

LES AFFECTIONS FAMILIALES DE LOUIS VEILLOT

Il convient de consacrer un chapitre entier à l'étude approfondie de la faculté maîtressée du caractère moral de notre héros; la puissance d'aimer. Quoique Louis Veillot ait employé toutes les ressources de sa belle intelligence à démasquer les apôtres de l'erreur, quoiqu'il ait été avant tout et exclusivement pour plusieurs le justicier inflexible de toutes les impiétés, le champion de l'intolérance religieuse, le défenseur bien armé de toutes les revendications catholiques, il serait injuste de nous arrêter dans notre étude qu'à ce côté de sa physionomie morale.

Veillot ne fut pas seulement un lutteur, il fut un homme de devoir, un très grand homme, si l'on en juge par le développement de cette pièce maîtresse de l'être humain; le coeur D'un mot, il s'est défini lui-même: "J'aime à aimer".⁽¹⁾ Gardons-nous bien de supposer que ce ne soit là que le cri d'une jeunesse enthousiaste. Lorsqu'il exprimait ce besoin de son âme, Louis Veillot avait cinquante-six ans; il avait vécu, il avait souffert, son sillon, on peut le dire, avait déjà été creusé. Touchant presque au soir de sa vie active, il avouait qu'il avait conservé intact le plus puissant ressort de sa riche nature. Aux jours irradiés de sa foi nouvelle, il suppliait déjà un ami catholique de lui écrire et de l'aimer. Il terminait pour ainsi dire toutes ses lettres sur un mot du coeur. A mesure qu'il avancera dans la vie, il se rendra compte de la valeur supérieure de l'amour -- l'amour vrai -- désintéressé et fortifiant, parce que chrétien.

A une amie d'enfance qu'il avait espéré un jour épouser, mais dont la destinée fut pour une autre, Louis Veillot, resté fidèle à ses premiers sentiments de bonne camaraderie redisait volontiers: "Aimons-nous,⁽²⁾ la vie n'est bonne que par là".

A Madame Testas et son époux, devenu l'un de ses meilleurs amis, Veillot exhortera à sourire aux difficultés inhérentes à toute existence ici-bas; car disait-il: "Les sourires que nous mettons sur les épreuves, sur les devoirs pénibles, sur les amertumes de toutes sortes qui nous tombent du ciel, sans en avoir l'air, sont des feuilles d'or qui pénètrent ces choses désagréables et les changent en or vrai pour le jour du grand règlement."

(1) Oeuvres Complètes XXIV page 125

(2) Tome XX page 228

D'ailleurs, si nous connaissons suffisamment son oeuvre extérieure, il nous importe aussi d'en étudier l'inspiration. Or, nous trouvons au premier rang des qualités de l'homme privé qui furent la source principale de ses oeuvres littéraires, surtout la Correspondance; ce besoin d'aimer et d'être aimé, c'est le grand soutien de son effort intellectuel, le grand réconfort de son âme, parfois fatiguée de la lutte. L'affection le dédommage de toutes les incompréhensions, de toutes les oppositions, de toutes les injures que lui attire le journal. Quant au choix de ses amis, il se basera sur leurs qualités intellectuelles et morales, sans doute, mais avant tout pour la façon dont ils envisagent à son instar la lutte publique pour l'Eglise. Voilà le terrain d'entente sur lequel Louis Veillot donnera la main à quiconque voudra venir à lui.

Louis Veillot a donc aimé. Mais les siens avant tout. Il a réservé ses plus grandes tendresses pour ceux qui ont partagé sa vie et ses travaux: son frère Eugène, sa soeur Elise, son beau-frère Arthur Murcier. Plus près de lui encore par les liens du sang, il a aimé de toute la puissance de son être ses bien-aimés parents, sa douce Mathilde, son épouse chérie, qui devait embaumer les meilleures années de sa vie, puis ses chères petites filles. Voyons-le dans ses relations avec tous ces êtres chéris. Rien de plus propre à nous faire comprendre l'inépuisable amour dont son coeur débordait.

AMOUR DE LOUIS VEUILLOT POUR SES PARENTS

Ce n'est que dans l'intimité des affections familiales que le cœur de Louis Veillot révèle toutes ses richesses et toute sa beauté. Là, il ne se disperse pas, il se reveille au contraire, se retournant sur lui-même avec une ferveur plus grande. En tout et toujours, il fut un bon fils. Nous savons combien il aima cet humble ménage de Bercy, qui ne connut guère d'autres honneurs que l'éminente dignité du pauvre. Nous savons quelle estime et affection il éprouvait pour son père, ce rude ouvrier tonnelier qui avait traversé presque autant de jours mauvais qu'il en avait vécu.

Louis Veillot, qui avait souffert de n'avoir pas eu de garçon, écrivait en avril 1870 à son frère Eugène qui, plus heureux venait de faire baptiser le sien du nom aimé de François: "Adieu, frère, j'espère que tu comprends bien l'impatience que j'ai d'embrasser François Veillot. Cher frère, qu'il soit le vrai François, qu'il ait ce courage, cette bonté, cette justice de notre père."⁽¹⁾

Tel fut bien ce père aimé, à qui Louis, lorsqu'il dut quitter la maison paternelle pour commencer à gagner sa vie, n'eut pas même la consolation de pouvoir écrire, car Monsieur et Madame Veillot étaient tous les deux illétrés. Mais cela n'empêcha pas un fils si aimant de rester en contact fréquent avec ses chers parents. Dans la Préface des Libres-Penseurs où il a écrit, croyons-nous, ses plus belles pages de satire sociale, Louis Veillot nous laisse percevoir l'influence profonde que son père exerça sur lui. Il s'irrite au souvenir des duretés que son père dut endurer sans mot dire de la part d'un patron insolent. Si cet homme n'avait été de bonne heure chrétien, la vue de son père, ouvrier modèle

(1) Tome XXIV page 279

injustement exploité par un homme méchant et de mauvaises moeurs, ceci aurait été fatal pour la formation de son esprit.

Mais, avant le décès de l'honnête artisan, son fils eut le bonheur de croire en une vie meilleure. Dès lors, il consola la vieillesse de son père; il fut son défenseur et son vengeur devant une société marâtre qui semblait n'avoir pour but que d'éteindre le bonheur du pauvre.

Louis Veillot eut le bonheur de conserver longtemps sa mère. Il semble tout d'abord, que la digne femme, douée d'un caractère quelque peu impérieux, n'ait pas eu sur son fils autant d'influence que le père, plus patient, plus prêt à pardonner. Il est vrai que l'enfant était terriblement espiègle et d'humeur vagabonde. Ses escapades, qui lui valaient souvent de rentrer à la maison les habits déchirés, cadraient mal avec les idées de Madame Veillot sur l'économie domestique. De là des corrections assez viriles qui aigrissaient plutôt qu'elles ne corrigaient le coupable. Mais dès qu'il eut grandi, Louis Veillot comprit mieux l'amour maternel, et dès lors il voua à sa digne mère une affection sans limites. Quand il lui fut possible de lui venir en aide, il ne négligea rien pour lui prouver de cette façon sa tendresse reconnaissante. C'est ainsi qu'au mois de janvier 1840, il rend compte à sa soeur Elise de ses visites du jour de l'an: "Eugène et moi nous sommes allés à Bercy. Nous avons porté à maman une robe de soie noire pour ses étrennes. Elle l'a trouvée très belle. Elle est en soie noire à six francs le mètre. J'avais pensé à la faire faire avant de la porter. Mais cela eut été trop difficile et trop cher". La bourse des deux frères était encore assez mince, mais le coeur valait tout l'or du monde.

(') Tome XV page 90

Aussi, l'injure qui dans sa longue et ardente vie de polémiste frappa le plus cruellement l'éditeur de l'Univers fut une attaque à l'honneur de sa bien aimée mère. Sur son rocher d'exil à Guernesey, Victor Hugo, incapable d'oublier les sifflets qui, dans le grand journal catholique, avaient autrefois accueilli ses efforts dans le genre oratoire, noircit dans la même calomnie immonde et la mère et le fils. A la nouvelle de l'outrage, Louis Veillot bondit d'indignation. Insensible aux attaques personnelles, il ne pouvait supposer qu'un homme intelligent pût se ravalier au point de satisfaire une vengeance littéraire en attaquant l'honneur d'une femme sans reproche comme sans défense. Puis il se ravisa, et la grâce l'emportant bientôt sur la nature, il sut pardonner et souffrir en silence. Attaquer Veillot dans sa mère, c'était le blesser au plus intime de son être.

Hugo ne fut pas le seul à froisser chez Veillot cette fibre si tendre, mais celui-ci ne souffrit jamais qu'on attaquât sa très vénérée mère sur aucun point. Il la savait trop vertueuse et trop honorable, car toute sa vie cette vaillante femme, sut enseigner à ses enfants l'amour de la justice et le courage dans la pauvreté.

Madame Louis Veillot mourut en septembre 1863, après avoir assisté à la plus grande partie de la carrière politique de son fils, de ses enfants, devrions-nous dire, car Eugène et Elise puisaient au même encier que leur aîné. Louis Veillot pleura sa bonne mère qu'il avait eu le bonheur de ramener à Dieu, ainsi qu'il l'avait fait pour son vénérable père.

Nous lisons dans une de ses lettres à son ami, le comte du Val de Beaulieu un passage sublime sur la mort de cette illustre femme. " Je suis plein de tristesse et de joie... j'ai vu les sublinités de la mort

chrétienne.... cette pauvre femme illétrée était vraiment auguste." Après le dernier soupir, un rayonnement de beauté supérieure parut sur ce visage où la vie avait plutôt mis un voile qu'une clarté.

TENDRESSE DE LOUIS VEUILLOT pour son FRERE

Pour Louis Veillot, l'amour fraternel se traduisit toujours non seulement par des professions d'amitié, mais par le sacrifice et le dévouement les plus complets. Dans ses rapports avec son frère Eugène, avec ses soeurs Annette et Elise, la tendresse la plus dévouée se révèle incessamment. Dès la mort de leur père, Louis se fit à la fois tuteur, guide et protecteur de ces trois jeunes âmes, déchargeant ainsi sa mère d'un fardeau, que lui désormais pouvait mieux porter. Dès lors, l'éducation de ses frères et soeurs, leur vie matérielle, non moins que leur vie morale et religieuse, fut l'objet préféré de ses constantes sollicitudes.

Voyons en premier lieu, la tendresse de Louis Veillot dans ses rapports avec Eugène. Il est peu d'exemples d'une amitié fraternelle, plus intense, plus virile, plus constante que celle qui exista entre Louis Veillot et son frère. C'est l'écrivain lui-même qui, en de

magnifiques pages, nous fait connaître l'amour qu'il éprouva tout d'abord pour ce cher petit frère qui ne pouvait encore que sourire au jour: Il avait cinq ans, lorsque le Bon Dieu lui fit cadeau du gentil petit frère, qui fut pour Louis une source de bonheur et de consolations. Que de jours sombres ont été changés en jours d'allégresse dus à l'amour mutuel des deux frères. Ils se rendaient ensemble à l'école, le matin. Louis portait le panier, parce que les provisions le rendaient plus lourd; le soir, c'était au tour d'Eugène. Toujours ils faisaient cause commune, l'aîné se constituait défenseur et le protecteur du cadet dans les querelles d'éccliers. Si l'un était puni, l'autre s'indignait. Si Louis recevait soit des friandises, soit tout autre chose vite de la partager avec Eugène.

Et voilà le début d'une affection sans mélange. Les deux frères vont grandir, et leur affection réciproque grandira avec eux. Vingt ans après les jours d'école, ils ne se souviendront pas d'avoir jamais voulu dans leur enfance méchamment s'affliger. A l'âge où le moindre prétexte, un caprice d'un moment suffit à motiver une espièglerie ou un entêtement, Louis et Eugène vivent dans une entente parfaite. Dinnettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout est partagé, ils sont toujours du même bord.

Et pourtant, l'heure arrivée où il faut se séparer. Louis entre comme petit clerc chez Maître Fortuné Delavigne. Eugène reste à Bercy chez ses parents. Désormais, les deux frères ne se verront plus que le dimanche aux Tuileries ou au jardin des Plantes. Mais alors, quels doux instants ils passeront ensemble.

Et les deux frères grandissent séparés souvent, inséparables toujours.

Devenu chrétien, Louis n'a plus qu'un désir faire partager son bonheur à celui qu'il aime plus que tout au monde. Tendrement, doucement, il attire Eugène dans le camp où lui-même ne vient que d'entrer, tandis que sur la route, il ne cesse de lui fredonner la même chanson délicieuse de l'amitié fraternelle. Combien il est heureux que, dans leur passé mutuel, rien ne s'oppose à l'union définitive de leurs aspirations présentes.

Puis, le rêve de Louis enfin se réalise. Eugène à son tour se tourne vers Dieu, et jure de ne vivre et travailler que pour Lui. Pourquoi, dès lors, continuer à vivre séparés? Unis désormais de pensée et de coeur, les deux frères méditent d'entrer sous la même tente et de se soutenir mutuellement dans un effort commun.

Ils se rendent à Solesmes pour mûrir leur projet et solliciter les lumières de leur ami Dom Guéranger. Après avoir passé quelques jours dans le recueillement et la prière, ils quittent la sainte abbaye résolus plus que jamais à réaliser hors de ses murs un vrai programme religieux. Et embrasés au contact d'une communauté fervente leur âme apostolique s'envole sur les ailes de l'avenir.

Le jour arrive enfin où ils s'associent au même bureau pour travailler à la même cause, y apportant de part et d'autre la même conviction, le même courage, sinon toujours le même talent. Demain ils seront en âge d'hommes, et leur enfance n'aura pas cessé. Ils resteront ces deux frères qui portaient leurs provisions dans le même panier. Désormais, embarqués sur le même navire, afin de défendre le même pavillon, ils vogueront sur la mer orageuse et impie des opinions malsaines et des doctrines athées. Le cap fixé sur la Terre-Promise, ils doubleront tous les écueils, prenant conseil l'un de l'autre, et remerciant Dieu qui les a réunis.

Eugène sera jusqu'au bout le compagnon de Louis. Il ne le quittera qu'au bord de la tombe, après avoir recueilli l'héritage de dévouement et de labeur que restera l'Univers. Il se fera le gardien de la mémoire de son frère, puis plus tard, l'enthousiaste historien de sa vie. Non vraiment, dans les annales de l'amitié fraternelle, on ne saurait trouver de nombreux exemples d'une plus belle affection, d'une harmonie plus complète, d'une union plus totale à la vie à la mort: " Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le coeur Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie. ^(')

Louis Veillot n'a écrit que peu de lettres à son frère, on le conçoit, ils ont presque toujours travaillé ensemble. Lorsqu'un voyage à Rome ou un séjour d'été à la campagne retient l'aîné quelques semaines éloigné de Paris, c'est Eugène qui le remplace à la tête du journal. Les lettres de Louis se font alors très régulières et chacune d'elles contient le petit mot du coeur: " Cher mon frère "; "Son frère plus frère ^(''') de jour en jour".

Aussi souvent que les exigences du travail le permettent, Louis emmène Eugène en vacances avec lui. Quelles bonnes journées les deux frères passent alors ensemble! Ils revivent le passé qui ne leur offre nul regret, sauf celui d'avoir été séparés, ils discutent du présent et étudient ensemble la marche à suivre pour élargir leur champ d'action; ils interrogent l'avenir et tâchent de prévoir les obstacles à surmonter pour faire triompher leur cause, celle de l'Eglise.

Dans ces conversations avec les deux frères, Eugène incline du côté de la prudence. Il connaît l'impétuosité de Louis, et mieux que lui,

(') Libres-Penseurs Oeuvres Complètes Tome V page 304
 (''') " " " " XX " 251

peut-être, il sait que parfois on ne gagne rien à vouloir trop forcer les hommes ou les choses. L'aîné qui, heureusement, a plus de jugement que de patience, volontiers obtempère aux désirs de son cadet.

Louis Veillot lorsqu'il se maria, avait nourri l'espoir d'avoir un fils que, dans son amour pour le Pape, il nommerait Pierre. Cette espérance ne se réalisa point, mais il eut la consolation de voir Eugène plus heureux, car celui-ci eut plusieurs enfants: Pierre, Marguerite, Bernard, François et Jeanne. Or, c'est à Rome surtout, lorsqu'il s'y trouve en pèlerinage que Louis pense à Eugène et à sa famille. Il se sert de son attachement si connu pour la Ville Eternelle pour faire comprendre son affection fraternelle. " Il n'y a pas de Rome qui tienne; j'ai envie démesurément d'embrasser Pierre, Marguerite, Bernard et François." Et encore " Adieu, frère, adieu, soeur, adieu, neveux et nièces! Vous pouvez vous vanter d'être aimés"! (')

Parfois, c'est le rédacteur en chef qui reste à Paris, pendant que son frère et ses enfants vont passer au bord de la mer les plus chaudes semaines de l'été. Impatient d'embrasser les uns et les autres, Louis se résignera à subir deux journées de chemin de fer pour en bénéficier d'une seule avec son frère. Des circonstances malencontreuses lui enlèvent cette très courte entrevue, il en est tout inconsolable.

Lorsque la mort vient frapper à la porte de Louis Veillot et lui enlèvera, coup sur coup, trois de ses chères petites filles, c'est dans l'affection fraternelle que le pauvre père désolé trouvera sa meilleure consolation. Heureux ceux qui à ces heures si pénibles de la vie, peuvent ainsi se reposer sur le coeur d'un frère. Si Louis aime son frère Eugène, il aime également ses neveux et ses nièces. Pierre était son filleul, lorsqu'il fut placé au petit séminaire, son parrain lui écrivit

plusieurs fois l'exhortant au dévouement à la Sainte Eglise, et lui faisant connaître le patrimoine d'honneur et d'union sacrée qui unissait tous les Veillot: " Mon cher Pierre, j'ai reçu ta lettre, où tu me dis que tu m'aimes bien. Moi aussi, je t'aime bien, et pour bien des raisons! Je t'aime parce que tu es le fils de mon frère, qui est l'homme que j'aimerais le plus au monde, quand même, il ne serait pas mon frère!"^(*)

Retenons l'expression " l'homme que j'aimerais le plus au monde, quand même il ne serait pas mon frère". Elle contient tout l'amour et la tendresse de Louis Veillot pour son frère. Voilà qui caractérise parfaitement le charme d'Eugène Veillot et la nature de ses rapports avec lui.

Pénétrons maintenant dans le sanctuaire même du cœur de Louis Veillot et voyons le vibrer dans ses fibres les plus intimes. Comment peindre son affection pour sa douce Mathilde? Comment redire son amour pour ses chères enfants? Sur un point aussi intime, nous ne pouvons mieux faire que de saisir sa pensée exprimée aux heures décisives, aux heures, hélas! trop courtes, d'un bonheur sans mélange, comme aux heures lugubres de la souffrance la plus profonde. A ces heures marquantes dans le vie de tout homme, l'âme chrétienne se sent rapprochée de son Dieu; elle jette vers Lui son bonheur ou sa plainte dans les accents nouveaux pleins de sincérité. Louis Veillot connut ces deux phases sublimes de la vie, qui nous l'ont révélé tout ardeur, tout amour.

C'est en 1845, à trente-deux ans que Louis Veillot contracte cette alliance, qui fut un mariage heureux, s'il en fut jamais. Des lettres de Louis à sa femme, il ne nous en reste que quelques unes, elles sont simples, douces, très intimes. Elles redisent sans cesse le mot qu'on

(*)

ne répète jamais; elles le redisent sans emphase, en cette bonne langue du coeur.

Dans une des belles page d'Histoires et Fantaisies, Louis Veuillot a évoqué le souvenir de sa fiancée, telle qu'il la rencontra chez ses parents à Versailles. Ceux-ci étaient d'honnêtes commerçants de la petite bourgeoisie. Monsieur Murcier avait fait d'assez bonnes affaires et était à même de fournir à sa fille Mathilde une dot convenable. Mais l'argent importait peu. Louis avait sa plume et c'est un coeur qu'il voulait! Il l'eut, sans en connaître, tout d'abord, la valeur.

Louis Veuillot avait craint le mariage et ne s'y était résigné qu'après de longues réflexions et sur les pressantes instances de nombre de ses amis. Il avait reconnu qu'il faudrait à sa femme beaucoup de patience, d'indifférence pour le monde et un dévouement inlassable aux multiples devoirs du foyer conjugal. Mathilde lui apporta tout cela, et, de plus, elle lui donna un coeur vierge et aimant, un coeur qui ne battit jamais que pour lui. Riche d'un si grand trésor, Louis Veuillot au lendemain de son mariage, se trouva fortifié et plus heureux que jamais. Il connut pleinement le don que Dieu lui avait fait, et il se sentit mieux armé pour la lutte. Lui qui avait redouté les lourdes charges de la famille, n'eut plus qu'un désir, voir sa maison s'emplier de joyeux cris d'enfants. Et c'est bien là le but et la grâce du mariage chrétien; unis en Dieu, qui veut que l'homme s'attache à sa femme, Louis et Mathilde vécurent en parfaite harmonie et connurent le bonheur autant que faire se peut dans ce monde incomplet. Sous des termes différents, c'est toujours la même idée qui revient. Puis c'est le long refrain de l'amour conjugal qui, de Paris à Versailles, de Versailles à Annecy, se chante à chaque courrier. Commentons pas trop de peur d'affaiblir de si beaux chants:

"Te proposes-tu de m'écrire seulement une fois tous les huit jours...?"

Tu connais assez mon caractère, tu sais combien l'inquiétude me vient vite au sujet de ceux que je j'aime..... Adieu, ma bonne petite femme..... (')
 Tout à toi, pour toute ma vie et pour toute la tienne et pour l'éternité".

Quand Mathilde est absente, Louis Veillot n'est plus le même. Il se trouve incomplet; il souffre et il attend la réunion prochaine. Louis Veillot crie son bonheur à quiconque veut l'entendre. Les appréhensions d'autrefois ont fait place, non pas au plus beau des rêves, mais bien à la plus consolante des réalités. Pour lui, sa femme est toujours la meilleure créature du monde, modeste, docile et d'une exquise ingénuité et il se plaît à reconnaître la grande libéralité de Dieu en lui donnant un tel trésor. " Je me sens plein de courage et au-dessus de tous les coups de la fortune, pourvu seulement que ma chère Mathilde et nos chers enfants me soient laissés. (")

Ici nous voyons déjà poindre une inquiétude; celle de l'homme heureux qui songe à l'avenir. Le bonheur durable n'est pas le lot de ce monde; Veillot le sait, et redoute les décrets divins. Encore qu'il y soit amoureux, le chrétien sent son cœur gémir et se serrer à la pensée des malheurs qui peuvent survenir. Que d'angoisses déjà apporte la maladie. Mère six fois en huit ans, la vaillante Mathilde meurt victime de son devoir d'épouse. Le coup est terrible, imprévu, rapide comme l'éclair. Oh! c'est alors qu'il faut avoir vu Louis Veillot pour comprendre ce qu'il a été. Brisé par la douleur, son âme fut en proie, pendant les premiers jours à la nuit la plus noire. Puis il se prosterna et il adora Dieu. Mais il est des souffrances trop intimes pour être partagées. Louis Accepta les consolations de son frère, de sa soeur, de ses amis, il pensa à ses enfants qui lui restaient mais la mort de Mathilde l'avait frappé au cœur.

(*) Oeuvres Complètes Tome XVI page 195

(**) Correspondance " XVI " 350

Il était accablé, mais bientôt il se ressaisit. Sa foi, toujours vivace le préservait du découragement. Disons adieu à Mathilde Veillot en évoquant les beaux sentiments que son mari, beaucoup plus tard, laissa échapper de son coeur reconnaissant et toujours affectueux. C'est une évocation troublante, quoique consolée, des plus beaux jours de sa vie de mariage. Un homme qui, dans son coeur, a trouvé de tels accents pour embaumer le souvenir de celle qui n'est plus, cet homme là a aimé, il a souffert, il a vécu. " Si je retournais à Chamonix, je ne reconnaîtrais que la place du chemin et la touffe d'herbe où elle ploya les genoux, et je n'y voudrais retourner que pour voir et baiser cette place. Non, mon Dieu, mon bon et juste Maître, non je ne pleurerai pas et, si je pleurais, mes larmes ne vous accuseraient pas! Je n'ai jamais ignoré vos miséricordes dans tous nos châtements j'ai toujours senti votre amour. Ce que vous m'aviez donné pour le temps, a passé comme le temps. Qu'importe que ces fleurs aient péri, que ces chansons se soient éteintes, qu'à ce soleil brillant ait succédé cette ombre? Ce que vous m'avez donné pour l'éternité, je le possède encore quoique je ne le voie plus. La mort est entrée de votre part dans ma maison pleine de berceaux. Elle a pris la jeune mère, elle a pris les petits enfants et j'ai nié la mort."

AMOUR DE LOUIS VEUILLOT pour ses ENFANTS

Après avoir étudié l'amour de Louis Veillot pour sa femme, nous pouvons nous imaginer son amour pour ses enfants. Après la mort de sa chère Mathilde, il lui restait cinq petites filles. C'était assez pour ne pas mourir de faim, assez même pour être heureux encore. Ceux qui ont nié le coeur de Louis Veillot n'ont certes pas vu le père incliné devant les berceaux de ses enfants. Quand la première naquit, il écrivait à Théodore de Bussières: " Cinquante fois par jour, je vais me pencher sur ce berceau, et je regarde en silence, ému de tendresse et de respect, comme si je contemplais un ange." (') Et cette enfant, il ne la quitte pas des yeux, il la suit comme un amateur de fleurs rares suit la pousse en ses transformations quotidiennes. Et l'heureux père de redire aux élèves de ses amitiés sa tendresse et son espoir. Il souhaite ce bonheur à tous ses amis et ne vit plus que pour ce cher trésor.

Le moment si longtemps attendu du père et de la mère arrive enfin. L'enfant quitte en tremblant les bras qui la soutiennent et fait un premier pas pour essayer ses forces. Pour Veillot ce jour-là sera vraiment celui de la Résurrection car le cher chérubin a marché le jour de Pâques. Puis, ce sont les premières paroles; le papa les admire toutes; il admire tout ce que fait sa fille: " Elle dit papa, maman, merci et plusieurs autres choses; elle dort douze heures par nuit, mange douze heures par jour, fait sa prière, et cesse de pleurer quand quelque chose la tourmente, pour peu qu'on lui montre une croix ou qu'on lui fasse entendre le saint nom de Jésus." (')

(') Correspondance Tome XVI page 177
 (') " " XVI " 272

Voilà bien le tableau de l'amour le plus prévenu, le moins calculé. Et ce sera ainsi à la naissance de chacune des cinq autres enfants. Le regret de n'avoir pas de garçon ne diminuera en rien chez Louis Veillot le bonheur d'avoir des filles. Mais à peine la mort avait-elle fait chez lui une seconde et terrible apparition, qu'elle devait revenir plus gourmande, plus terrible que jamais. Au mois d'août 1855, les amis de Louis Veillot reçurent un faire-part qui annonçait la ruine subite de ce qui lui restait de bonheur. Parties avec leur tante pour quelques semaines de vacances chez Théodore de Buisnières au château de Peischoffen, Marie, Gertrude et Madeleine, subitement atteintes de diphtérie, s'en étaient allées, coup sur coup, rejoindre leur mère au ciel. Louis Veillot n'eut pas le temps d'accourir au chevet de ses filles. En moins de six semaines, son foyer et son coeur, déjà si péniblement atteints étaient de nouveau horriblement saccagés. Ce qu'il souffrit alors ne se peut décrire. Il fut longtemps sans pouvoir pleurer, mais toujours avec beaucoup de résignation il accepta l'épreuve que la main divine lui envoyait.

Dans un espace de quelques semaines Gertrude et Madeleine suivirent leur aînée, Marie dans la tombe. Sous ces coups répétés et vraiment effrayants, l'âme du pauvre père reste un instant atterrée. En dépit de sa résignation à la volonté divine, des mots lui échappent où l'on sent pleurer comme une douleur d'agonie. Après la mort de Marie, Veillot croyait avoir touché le fond de l'abîme amer; il lui semblait qu'il ne lui restait plus rien et il en voulait aux arbres d'être verts et aux oiseaux de chanter encore. Quand il fallut conduire au cimetière Madeleine, la troisième petite, son coeur meurtri, saignant, était à bout de forces. Six jours après, il écrivait à l'abbé Delor, un de ses meilleurs amis: "J'ai fait rouvrir le tombeau de sa mère, et je l'ai déposée à la place que

j'avais réservée pour moi. C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde. Maintenant, je n'ai rien, je ne veux rien acquérir, je mourrai sans posséder un tombeau.^(*)

Inclinons-nous devant cette douleur qui nous révèle à coup sûr le vrai Louis Veillot et n'affaiblissons pas, par des commentaires inutiles, le sublime enseignement de la souffrance chrétienne. Agnès et Luce restaient seules à leur père; le coeur de celui-ci se concentra pour ainsi dire sur ces deux frères existences, le dernier charme de sa vie dépeuplée. Rien de beau comme l'amour paternel qui s'échappe de ses lettres à ses chères enfants lorsqu'elles eurent quelque peu grandi. Il se met à leur niveau, et joue avec elles comme autrefois le bon roi Henri IV avec ses fils, seulement, c'est par la plume qu'il déverse surtout dans leur âme l'affection dont la sienne déborde; il les unit avec leur tante Elise dans la même pensée qu'il décompose ensuite comme pour la multiplier: "Adieu mon une, adieu, mes deux, adieu mes trois, et à chacune de vous, un baiser pour trois." Et il combine des associations de syllabes qui uniront leurs noms avec le sien.^(**) Approchez quatre joues, Lu-Gnès que je t'embrasse toutes les deux, Pa pour Lu, Pa pour Gnès; pour Gnès-Lu! Papa!^(***)

Ces mots doux pourront faire sourire peut-être, mais Louis Veillot a raison; il n'a rien de petit pour un coeur qui aime. Le grand écrivain s'astreignant à inventer des calembours baroques parfois qui leur diront qu'il les aime, ne nous apparaît pas au-dessous de lui-même. Il se grandit, au contraire, en abaissant son coeur vers celles que son devoir est d'élever et d'aimer. Dans cette tâche si noble, Elise lui est du plus grand secours, et son frère l'aime comme sa fille.

S'il est vrai que la bouche parle de l'abondance du coeur, Louis Veillot

(*) Oeuvres Complètes Tome XVIII page 331
 (**) " " " XXV " 354
 (***) " " " XXI " 25

a dû intensément vivre son amour paternel. Bien rares en effet sont les lettres où il ne parle de ses filles, et ne redise son bonheur. Rien ne l'amuse autant que de les accompagner en vacances.

Le jour, hélas! viendra où toutes ces bienfaisantes réalités ne seront plus que des souvenirs. Quand les enfants auront grandi, leur vieux père continuera de fréquentes, mais désormais en convalescent, les belles campagnes et les plages d'autrefois. Seul avec ses pensées, il ne pourra défendre le présent d'être envahi par le passé.

N'anticipons pas cependant. Mais le temps des larmes et des séparations définitives pour Louis Veillot comme pour tout homme, ne viendra que trop tôt. Du moins ne viendra-t-il, cette fois que normalement. Les enfants tant aimées, quittent, tour à tour, la maison paternelle. C'est Luce d'abord qui fait part à son père chéri de sa résolution de se donner à Dieu. Celui-ci est trop grand chrétien pour s'opposer aux désirs de sa fille. Il sent le coup terrible qui s'abat sur sa vieillesse, mais il se soumet héroïquement aux desseins de la Providence, et Luce en plein épanouissement de ses vingt-cinq années entre au couvent de la Visitation.

Désormais, pour Louis Veillot, toute joie terrestre est impossible. Autant que la règle le permet, il s'attachera aux grilles de la Visitation d'où il emportera tous les quinze jours sa petite ration de vie. Louis Veillot souffrait de la séparation et de l'absence des siens, mais en chrétien soumis qui croit et qui attend dans un monde meilleur les bienheureuses réalités.

Coïncidant presque avec l'entrée de Luce en religion, eut lieu le départ d'Agnès de la maison paternelle. Mariée au commandant Pierron, elle devait désormais partager la vie de son mari. Ce n'est que de loin en loin que Louis Veillot, désormais seul avec Elise, put embrasser rapide-

ment sa chère commandante.

Luce n'étant plus que rarement accessible, c'est sur Agnès que notre grand écrivain épanchera ses dernières tendresses. Il semble d'ailleurs que son coeur, loin de faiblir avec l'âge, ait battu de plus en plus fort dans un cercle restreint. Beaucoup d'amis sont morts, d'autres se sont éloignés, et le vieil épistolier est désormais fatigué. Sa plume autrefois si puissante, lui glisse entre les doigts quand il va au journal. Il se résigne enfin à ne plus vivre pour le monde, mais il écrit toujours à sa chère enfant. Il semble bien, en effet, que c'est sa fille Agnès, à qui Louis Veillot ait surtout pensé pendant ses dernières années. Elle seule, pouvait encore aisément correspondre avec son père, la règle de la Visitation ne permettait pas à Luce, les longues communications.

Le contenu de presque toutes les lettres de Louis Veillot, aux siens et à ses amis, tant qu'il lui fut possible de tenir une plume est une preuve évidente, que le dernier besoin de notre illustre écrivain, fut d'aimer.

ELISE VEUILLOT

Elise Veillot a occupé trop de place dans la vie de son frère pour ne pas mériter son chapitre bien à part. D'ailleurs ce ne sera pas celui qui jettera le moins de lumière sur la physionomie morale de notre héros. C'est dans l'intimité quotidienne que se révèle surtout l'âme. Et qui

donc a connu Louis plus intimement et plus longuement qu'Elise? Il lui a beaucoup écrit, il se flattait de le faire habituellement tous les jours lorsque, pour un motif quelconque de service ou de délassement, la distance les séparait. De fait, il lui écrivait si souvent qu'il entraînait en plein dans son sujet, de telle sorte que la lettre d'aujourd'hui ne semblait être que la reprise de la conversation d'hier. Un en-tête clair, vibrant plein d'âme, un vigoureux coup de clairon, fixant de suite l'attention au garde-à-vous, puis, directement l'épanchement fraternel.

Ils sont bien curieux, ces en-tête à l'adresse d'Elise, et ils dénoncent tour-à-tour, les sentiments les plus divers: sentiments de respect, non sans une pointe de malice évidemment: mon "Président", "Princesse", mon "Maître", ma "Chanoinesse".^(*) Sentiments d'affection: ma chère enfant,^(**) mon "Coeur", "Soeur très Soeur", " mon gros trésor " . Sentiments surtout d'abandon cordial, spirituel et taquin. Voilà qui nous donne tout de suite l'ambiance des lettres à Elise. Et quel en sera le contenu? Tout et rien, c'est-à-dire ces mille petits détails dont toute la vie est faite.

Esquissons brièvement le portrait d'Elise. C'est une femme douée d'exquises qualités. Elle est très bonne, très réservée, douée de beaucoup d'esprit et de jugement. Elle sait commander et peut-être à la fois ferme et gentille. Elle est aimable et aimée au possible, d'un caractère enjoué et plaisant. Elle est bien quelque peu autoritaire. Cela est si reconnu que Louis ne se gêne nullement pour en plaisanter avec les amis intimes. Il se garde bien de la contredire, étant soumis de longue date à toutes ses opinions. Mais c'est aux pieds de cette chère soeur, que malicieusement il élève le plus souvent sa plainte respectueuse. Puisqu'Elise est douée d'un caractère si viril, il est assez naturel que, du

(*)
(**)

consentement de Louis, ce soit elle qui règle tout ce qui concerne l'administration du ménage. Après la mort de Mathilde, elle sera à la fois l'intendante de son frère, la présidente des tables et l'éducatrice de ses enfants.

Dans les affaires, comme dans la direction du ménage, Elise est tout d'une pièce. Quand Louis est au journal, elle reçoit les visiteurs. Est-ce quelque nouveau libraire en quête de contrat, elle ne craint pas de lui prêcher ses opinions littéraires, quitte à en informer plus tard le rédacteur en chef. Celui-ci s'en amuse et rarement désapprouve. N'est-elle pas un peu son élève? N'a-t-elle pas épousé la plupart de ses idées?

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'Elise Veillot ne manquait ni d'aptitudes ni de connaissances littéraires. Elle pouvait sous ce rapport soutenir la gloire de son nom. A propos, par exemple, de je ne sais quel livre publié à Rome sans nom d'auteur et dont la rumeur publique lui faisait hommage, Elise, qui avait lu l'ouvrage, remarquait à son frère qu'un livre d'elle "contiendrait moins d'enthousiasme et plus d'amour". Et le grand frère de souscrire à cette critique, en invitant Elise à prendre la plume.

Rien de plus naturel que Louis ait voué à sa soeur une reconnaissance profonde pour les services qu'elle lui rendait, et il savait le lui dire en termes délicats.

La confiance réciproque engendre l'affection. Entre le frère et la soeur, déjà si unis par les liens du sang, devaient se développer, au cours de longues années d'un commun labeur, des sentiments d'amour profond qui ensoleilleraient les derniers jours de l'aîné, dont Elise, restée seule, garderait fidèlement la mémoire. Dans la Correspondance, ces sentiments se traduisent assez souvent par une simple phrase jetée ici ou là, au courant de la plume: phrase pleine de sens de concision, petite flèche

d'amour qui allait droit au but, sans trop en avoir l'air: "Sans toi, ma vie serait décolorée".⁽¹⁾ Il serait facile de citer toute une longue série de textes qui, sous une forme ou sous une autre, redisent toujours au fond le même chant d'amour, mais il faut se restreindre parmi tant de beautés littéraires. Nous voyons qu'Elise fut la principale correspondante de son frère. Ce dernier lui écrivait souvent deux fois dans la même journée, car ce fut toujours pour lui un délassément.

Elise n'a garde d'oublier la lettre journalière, car son frère lui rappelle continuellement que c'est là son viatique quotidien, la condition de sa tranquillité d'esprit, aussi bien que le meilleur réconfort pour son âme. Si sa bien-aimée soeur s'éloigne du foyer, son souvenir le hante sans cesse. Il lui écrit alors "uniquement pour lui dire qu'il l'aime," et il lui arrive de commencer une lettre en déchargeant tout de suite son coeur oppressé par l'absence. A ce cri du coeur lancé, succèdent les petits faits journaliers sous la plume inlassable, et puis de nouveau, c'est le coeur qui chante et notre Louis Veuillot finit par la raison.

Un des caractères familiers, et non le moins intéressant, de la correspondance de Louis Veuillot à sa soeur, c'est la façon spirituelle dont il lui réclame ce qui lui manque pendant ses villégiatures. En dépit de mille prévenances dont il était l'objet dans les châteaux catholiques qui se le disputaient, le journaliste ne se trouvait guère bien que chez lui. En voyage, un rien l'agaçait. Dans ses lettres à Elise, il réclamait la faculté de pouvoir se plaindre en toute liberté et de lui demander avec beaucoup de subtilité d'esprit ce qui lui manquait.

Ah! les rasoirs! C'était sans doute un de ses sujets de plainte les plus familiers. Louis avait la barbe très dure et il en détestait la toilette journalière. Aussi, appréciait-il un bon instrument.

Pour obtenir de bons rasoirs de la sévère intendante, Louis lui fait remarquer qu'il lui écrit tous les jours.

C'est presque toujours sa chère soeur qui, au départ, fait la malle du voyageur. Elle s'y entend, sans doute, incomparablement mieux que lui. En voyage, il ne cesse de lui témoigner sa tendresse et de lui exprimer l'anticipation du retour.

Arrêtons-nous ~~ici~~. Nous avons suffisamment mis en lumière la profonde affection du grand écrivain pour sa soeur. Elle en était digne, certes, car elle lui avait voué sa vie entière. Sans signer aucun livre lorsqu'elle l'aurait pu faire, sans prendre part directement aux travaux de ses frères, elle leur rendait constamment des services signalés. Grâce à elle, notre grand génie, dégagé de tout souci temporel, put donner tout son temps et user toutes ses forces au triomphe de la cause qu'il avait embrassée.

Il n'est donc que trop juste de rappeler, à la fin de ce chapitre quelques lignes de la célèbre page dans laquelle Louis Veuillot a immortalisé le souvenir de sa soeur. " J'esquisserai ton noble et doux visage, embelli à nos regards, comme aux regards des anges, par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi, qui par amour de Dieu, t'es refusée au service de Dieu.... Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Tu sacrifies tes jours, tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère..... Et dans ce travail, et dans cette abnégation, tu cherches et tu trouves pour repos d'autres infirmités encore à secourir, d'autres plaies à guérir..... Oh! sois bénie de Dieu, comme tu l'es de nos coeurs!^(*)

A part ses affections familiales, Louis Veuillot eut des amis. Cette assertion si consolante, nous devons l'avouer, trouve encore des contradicteurs. La légende de l'ogre détesté qui se repaît de chair humaine s'était

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIV page 63

tellement enracinée à la suite des polémiques de l'UNivers, que soixante années de critique impartiale n'ont pas encore totalement réussi à rétablir les faits dans leur objectivité première.

La lecture attentive de la Correspondance ne permet cependant nul doute sur ce point. A toutes les époques de sa carrière mouvementée; avant comme après sa conversion à un catholicisme intégral; pendant la première partie de la vie de l'Univers comme après sa résurrection; pendant les sept années que dura son exil de l'arène politique; à toutes les étapes, en un mot, qui s'échelonnèrent entre l'étude de Maître Fortuné Delavigne et l'humble hôtel de la rue de Varennes témoins de ses derniers triomphes littéraires, Louis Veillot eut des amis choisis, des amis enthousiastes, des amis fidèles.

Il aurait pu en avoir davantage. Sa nature généreuse et expansive attirait. Mais il comprit qu'un homme de lettres, ne peut impunément trop s'extérioriser; qu'un journaliste se doit à la chose publique; qu'un polémiste sérieux et conscient de son rôle ne peut faire oeuvre durable qu'autant qu'il sait garder toute son indépendance et sacrifier au besoin son coeur à ses principes.

Ce fut le cas de Louis Veillot. Des nombreuses amitiés que, tout au début de sa vie littéraire, il avait contractées généreusement, il n'en garde que quelques-unes. Si douloureuses et parfois si angoissantes que pussent être ces séparations, l'écrivain estime que mieux valait pour lui renoncer à ses premières amours, plutôt que de commettre à une politique équivoque la ligne de l'Univers. Dans ce sens, on peut dire qu'il demeura fidèle à tous ceux qu'il eût jamais salués du doux nom d'amis; il ne s'éloigna pas d'eux, ils se séparèrent de lui; et quand les revirements de la politique les ramenèrent frapper à la porte de l'Univers, ils furent

reçus par Louis Veillot les bras ouverts, le coeur en liesse.

Mais il est une autre classe d'amis qu'à travers ses multiples préoccupations, Louis Veillot sut chérir et assidûment cultiver. Amis du coeur, ceux-là, et non plus tant de l'esprit. Ils n'avaient que faire de la politique et n'attendaient avec impatience les visites de l'écrivain que pour bénéficier de ses manières affables de son charmant esprit, de sa parfaite urbanité et surtout des trésors de son inépuisable affection. Suivons-le sommairement en quelques uns des ses "châteaux" préférés, éparpillés en Bretagne, en Provence, en Normandie ou en Bourgogne, et nous serons forcés de conclure que Louis Veillot, dans la vie privée, n'est pas loin d'être un modèle des plus belles qualités sociales.

LOUIS VEUILLOT et les SEGUR

Voici d'abord en tout premier lieu le Comte, la Comtesse de Ségur et leurs enfants, parmi lesquels Veillot semble vouloir revendiquer une petite place. De Paris au château des Nouettes en Normandie, la distance n'est pas très grande; c'est là que ses bons amis lui offrent, à toute époque de l'année, excellent gîte et excellent couvert. Et il n'a garde de refuser une si franche hospitalité. Il se sent aimé aux Nouettes et l'amour engendrant l'amour, il s'éprend peu à peu de chacun de ses hôtes. Dès lors, se forme en lui une affection profonde pour le Comte et la

Comtesse, pour Olga et Gaston, leurs enfants déjà grands. Cette affection réciproque ne fera que se développer au fil des années. Les lettres de Louis Veuillot à Olga de Ségur, vicomtesse de Pitray, forment un écrin admirable dans cette riche collection de la Correspondance. De même, Louis Veuillot restera en excellentes relations d'amitié avec Monseigneur de Ségur, l'auteur bien connu d'ouvrages ascétiques.

La Comtesse de Ségur est pour Louis Veuillot comme une maman tendre et dévouée. Son château est toujours ouvert pour le recevoir. A peine arrivé de son champ de bataille parisien, le soldat encore tout fatigué et mal remis de ses dernières blessures, se voit entouré par elle de la tendresse la plus prévenante. Et c'est avec une douce émotion qu'il accepte les soins de son infirmière bénévole.

Sous l'influence de procédés délicats, répétés à chaque visite aux Nouettes, le coeur de Louis Veuillot peu à peu s'éprend de son aimable hôtesse. Le jour arrive où Madame de Ségur compte réellement dans la vie de l'écrivain qui le lui dit tout en vantant les charmes du séjour aux Nouettes. Les relations sont solidement établies. Mais pour les entretenir, de rares visites ne suffisent pas, Entre Paris et les Nouettes, les lettres commencent à circuler, rares d'abord, fréquentes par la suite, toutes marquées au coin d'une exquise délicatesse, d'une bonhomie franche, d'une humeur spirituelle toujours en éveil et d'une cordialité sans réserve aucune.

Olga Ségur a tenu une grande place dans le coeur de Louis Veuillot. C'est à Rome en 1853, qu'ils s'étaient rencontrés et l'écrivain qui n'avait garde de négliger les saintes choses que Rome lui donnait, s'appliqua à cultiver dans le coeur de sa jeune admiratrice, la tendre fleur de l'amitié.

(*)

Ses soins furent amplement récompensés. Olga de Ségur goûtait l'esprit de Louis Veillot; elle admire bientôt son oeuvre, et il lui fut plus tard facile d'apprendre à aimer l'homme. Les lettres de Louis Veillot à Madame de Pitray, c'est un des purs chefs-d'oeuvre du genre épistolaire, chef-d'oeuvre qui rapproche tellement Veillot de Madame de Sévigné, qu'on ne sait plus à qui décerner la palme.

Dans ses lettres à Madame de Pitray, Louis Veillot n'abandonne jamais le ton enjoué, Olga d'ailleurs, le lui rend bien. Elle le taquine volontiers sur les excursions littéraires que parfois il se permet en dehors de son journal. Elle estime que la bonne intention ne suffit pas à un polémiste de profession pour excuser un tel crime. Et Louis Veillot accepte d'un coeur assez léger les remontrances de son amie.

Mais, s'il sait accepter les libertés que prend Olga, il ne manque pas, à son tour, de dire ouvertement toute sa pensée. Il y met des formes, sans doute, mais il parle assez franchement pour qu'Olga puisse en faire son profit. Parmi les défauts que Louis Veillot reproche à son amie, il en est un qui trouve difficilement grâce à ses yeux, c'est la mauvaise écriture. Encore qu'une bonne calligraphie ne soit pas donnée à tout le monde et que la meilleure volonté ne suffise pas toujours à l'acquérir, Louis Veillot maintient son intransigeance à l'égard de sa correspondante. Nous ne savons si Madame de Pitray, sans cesse tancée par Louis Veillot réussit à acquérir une calligraphie satisfaisante. La dernière lettre connue de notre célèbre épistolier à Madame de Pitray, est datée du 26 avril 1872. Cette correspondance avait duré près de vingt ans. C'est une des belles pages dans la vie de notre héros, une page qui nous le montre tel qu'il fut envers tous ceux qu'il aime, nature noble et délicate, grave parfois, le plus souvent gaie et spirituelle.

LOUIS VEUILLOT et MADEMOISELLE de GRAMMONT

Les lettres de Louis Veillot à Charlotte de Grammont offrent à l'historien un document de première valeur. Ici encore ce ne sont pas des lettres d'amour, mais seulement de tendre et profonde amitié. Nous y trouvons la grâce du sourire abandonné, du badinage sans apprêts, de l'attitude simple dans le décor de l'intimité. Ces lettres marquent jusqu'à l'évidence combien fut bon dans la vie privée, l'irréductible adversaire de toutes les impiétés sociales.

Charlotte appartient à une vieille et illustre famille de France. Elle habite Versailles, la ville du souvenir. Quelques-uns de ses ancêtres ont occupé des sièges d'honneur dans les grandes salles de ce palais, un des nobles témoins de la grandeur de Louis XIV. Pourquoi donc aime-t-elle Louis Veillot, le fils du peuple? Parce qu'éprise des fortes qualités du grand siècle, ennemi du romanesque et de tout l'irréel romantique, elle admire en ce grand homme le catholique intégral qui ne rêve aucune impossible réconciliation entre la vérité et l'erreur, entre l'Eglise du Christ et le royaume de Satan. Elle l'aime, aussi bien, parce qu'il a de l'esprit, parce que sous la cuirasse du soldat, elle a deviné son coeur; parce qu'enfin son âme est aimable en sa beauté. Pour des raisons analogues Louis Veillot aime Charlotte. Dès lors s'établit entre ces deux fortes natures, qui se ressemblent par les idées comme par tous les sentiments, un délicieux dialogue dont la Correspondance nous apporte le fidèle écho. Le doux chant de l'amitié s'engage entre ces deux âmes: ce sentiment est très fort et il va grandissant.

Puis ce sont des traits d'esprit, inspirés par le bonheur d'écrire à un être aimé. Charlotte est généreuse, et son correspondant ne peut se

laisser vaincre en générosité. Si la réponse n'est pas aussi longue que la lettre, il sait s'en excuser avec tact. La générosité de Charlotte se ralentit-elle, Veuillot n'a garde de l'oublier: "Vous n'êtes ingénieuse qu'à trouver des raisons de vous taire. Pourquoi êtes-vous femme alors?" (*)
 Faute de lettres, Louis s'attache à rencontrer le plus souvent son amie:
 " J'ai fait une visite à l'exposition. Vous n'y étiez pas et c'est tout ce que j'ai trouvé de plus saillant." (**)

Quand celle-ci n'écrit pas encore assez souvent au gré de son ami, celui-ci s'en plaint avec humeur. Mais il lui arrive aussi d'avoir à demander pardon pour ses propres oublis. Il enverra alors quand même la lettre qui a traîné sur son bureau, sachant bien que pour l'oeil épris, une fleur même passée a encore ses couleurs. Charlotte aime la verve de Louis Veuillot, elle ne peut donc s'empêcher de le lui dire de temps en temps. Lectrice assidue de l'Univers, elle engoûte la saveur classique et applaudit toujours quand l'éditeur daube sur les modernes.

Quand deux esprits cultivés se rencontrent dans une communauté de vues pour le bien, il leur est facile de sympathiser dans leurs épreuves réciproques. Tout ce qui concerne l'un atteint l'autre par ricochet. De cette blessure commune coulent des consolations mutuelles, qui soutiennent le courage dans l'épreuve et bientôt ravivent l'espérance. C'est le triomphe de l'amitié. Nous sommes en 1872. Louis Veuillot, malgré les ans, a conservé son ardeur guerrière, et il lui arrive encore parfois de forcer le coup. Un orage soudain se déclare, celui-là même que l'écrivain pouvait le plus redouter. Pie IX, impatient des polémiques religieuses de France, inflige un blâme indirect à l'attitude de l'Univers, qu'il accuse de manquer de charité. Voilà la grande épreuve. Louis Veuillot s'en

(*) Oeuvres Complètes Tome XXII page 39
 " XXII " 270

épanche dans le coeur de son amie. Il lui dit sa souffrance et son désir de bien faire. Celle-ci s'empresse de consoler le polémiste déçu; elle l'exhorte à la patience, en attendant que l'avenir prenne soin de le justifier.

Combien Charlotte de Grammont, dans sa solitude de Versailles, devait jouir à recueillir ainsi pour elle toute seule les impressions intimes du soldat qui lui écrivait sous la tente. On conçoit qu'elle ait aimé Louis Veillot. Les lettres qu'il lui adressait parlent la langue la plus riche, tout en révélant une âme simple, un coeur sincère, un ami enfin à la fois tendre, spirituel et fidèle. Nous avons vu Louis Veillot à une heure pénible de sa vie, celle de l'humilité et de l'obéissance chrétiennes. Il s'en tire toujours non seulement en chrétien mais encore en homme d'esprit. Le voici maintenant à l'heure aussi difficile de la souffrance physique et de l'incapacité intellectuelle. Miné par un mal lent qui ne se révèle guère à l'extérieur, il n'a pas même la consolation ultime de susciter la sympathie de tout son entourage immédiat. Elise, sa soeur, très aimée, ne comprend pas encore toute l'étendue du mal. C'est à Charlotte de Grammont que Louis ouvre son âme dans une page où, sous les apparences d'une gaieté légère, on sent pourtant passer un souffle de grande tristesse. C'est dans cette amitié que le vigoureux polémiste est venu souvent puiser force et courage.

LOUIS VEUILLOT et MADAME TESTAS

Les D'ESGRIGNY et MADAME VOLNYS

Voici maintenant une amitié d'un genre un peu différent, une amitié qui se rapproche davantage de la camaraderie, sans exclure, toutefois, l'affection très réelle. Femme d'un marchand drapier, ami de Louis Veillot, madame Testas est-elle-même une de ses vieilles connaissances. C'est à Périgueux que, toute jeune fille encore, elle a pour la première fois rencontré l'écrivain. Ils se sont quelque peu fréquentés alors, mais leurs bonnes relations n'ont pas donné naissance à un sentiment plus tendre. En revanche, ils resteront en rapports de très cordiale amitié de 1833 à 1878. Jusqu'à quel point s'est-il donné pendant cette longue période?

Quelques unes de ses lettres soit à Monsieur, soit à Madame Testas, sont, de fait, très intimes. Presque toutes renferment des mots partis du cœur: "Je vous dirai tout simplement ce que vous savez bien; mais j'aime à vous le dire, parce que vous aimez à l'entendre; c'est que je vous aime toujours, et toujours beaucoup; c'est que votre humble maison est l'un des asiles après lesquels je soupire au milieu des magnificences de Rome, qui me sont bien chères cependant!"^(*)

Louis Veillot aime cette idée d'une amitié toujours jeune. Il y revient plusieurs fois sous une forme ou sous une autre. Il ajoute que c'est chose bien entendue, que lorsque le cœur est si heureux, la plume se trouve alerte. Nombreuses sont les pages à Monsieur et Madame Testas que l'on pourrait citer comme des modèles de style léger, gracieux et spirituel.

(*) Oeuvres Complètes Tome XX page 171

Notons en passant les rapports de Louis Veuillot avec les d'Esgrigny, les très aimables châtelains du Pouliguen où, à différentes reprises, il passa avec toute sa famille des heures si charmantes. Il s'y trouvait comme chez lui et même un peu mieux confortablement installé. En lisant un seul extrait de sa correspondance, soit avec Madame d'Esgrigny ou soit avec Monsieur d'Esgrigny, nous convaincra du degré d'intimité qu'il existait avec cette famille.

Le franc-parler et l'esprit de Louis Veuillot les amusait beaucoup. Par tout ce qui précède, on voit que ceux qui ont cru Veuillot incapable de s'attacher se sont trompés, car il aima profondément et il aima toute sa vie. On pourrait assez plausiblement supposer que les batailles de la presse qu'il menait si grand train, que les tracas inhérents à l'administration d'un journal influent, que les épreuves enfin et les désillusions qui sont le lot habituel de l'âge et de l'expérience dussent émousser en Louis Veuillot le besoin de s'épancher. Il n'en fut rien. Même sous les neiges de la vieillesse, il conserva intacte sa puissance d'affection et l'une des amitiés qui embauma le plus sa rude existence de lutteur fut précisément contractée à l'heure où, depuis longtemps, un cœur moins riche aurait cessé de battre.

Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il entendit pour la première fois Léontine Fay dans un théâtre parisien. C'était alors une jeune et charmante actrice très en vogue, et qui jouissait à juste titre d'un beau renom de vertu. La jeunesse lettrée de 1830 faisait profession de l'admirer tendrement. Louis Veuillot, pour son compte, n'aspirait qu'à écrire quelque vaudeville sentimental où Léontine jouerait le principal rôle. Mais l'actrice, à cette époque, ignora les beaux sentiments qu'elle inspirait, et ce ne fut que quarante-deux ans plus tard qu'elle se rencontra avec Louis Veuillot. Elle avait de bonne heure quitté le théâtre de Paris pour

celui de Saint-Petersbourg, où elle devait charmer et la cour et la ville, tandis que par sa dignité elle s'attirait le respect général. Introduite au Palais par son talent de lectrice, elle avait abandonné le théâtre, épousé Monsieur Volnys et plus tard, devenue veuve, était rentrée en France à Nice, s'occupant en vraie chrétienne de plusieurs œuvres de charité.

Or, pendant l'hiver de 1872, Louis Veillot sur l'ordre des médecins, s'en était allé jouir du beau soleil de la côte d'azur. Ses écrits, sans qu'il s'en doutât, reconfortaient Madame Volnys dans une longue maladie chrétiennement supportée. Le hasard voulut que les deux sexagénaires se rencontrassent. Entre ces deux âmes élevées, rapprochées soudain après un demi-siècle, germa spontanément la tendre fleur de l'amitié, amitié douce et spirituelle qui, pendant plusieurs années, devait embaumer la dernière étape de leur course terrestre.

La Correspondance nous livre quarante-sept lettres de Louis Veillot à Madame Volnys. Elles portent le cachet d'une affection profonde en Dieu, d'une méritoire résignation à sa divine volonté et surtout d'une espérance très forte dans une réunion prochaine par delà les douleurs et les infirmités d'ici-bas.

Madame Volnys mourut en 1876. Louis Veillot ne l'avait revue qu'une seule fois après leur première rencontre, mais son coeur s'était tellement senti attiré vers cette amie de la vieillesse que le souvenir de cette heureuse entrevue le caressait toujours d'une douce émotion.

LOUIS VEUILLOT et le COMTE de GUITAUT

Fait-il conclure que notre héros n'appréciait guère que les amitiés féminines? Ce serait assez mal le connaître. Sans doute, les sentiments les plus tendres qu'il ait exprimés semblent bien s'être éveillés au contact du cœur féminin. Sous ce rapport, cependant, ses affections ne furent pas exclusives. Que de belles pages s'offrent à nous, par exemple, qui redisent son attachement pour Théodore de Buissières, le châtelain de Reischoffen, pour son vieil ami Lafon, le peintre de Mentana, pour Melchior du Lac, surtout, son très inti-collaborateur à l'Univers pendant de trente années. Nous nous arrêterons un instant, pour des raisons particulières à deux autres noms sur lesquels nous voulons clore ce chapitre: le comte de Guitaut et l'abbé Dom Guéranger.

Époisses nous semble celui de ses "châteaux" que Louis Veuillot a le plus aimé; c'est certainement celui qui l'a revu le plus souvent, celui aussi dont il a le plus longuement vanté les charmes à chacune des saisons de l'année, ^(*) et surtout la nuit de Noël, ^(**) 1866.

C'est surtout à Époisses qu'ont été peints ces nombreux tableaux bucoliques qui ont rangé Louis Veuillot parmi les grands écrivains descriptifs. Pourquoi les mentionner ici? Tout simplement pour souligner l'origine des flots de poésie qui remplissait son âme dans une demeure aimée. Il nous semble bien, en effet que les fraîches descriptions de la campagne bourguignonne ont eu leur cause initiale dans le bien-être physique et moral que l'écrivain goûtait dans la compagnie des Guitaut. Pour s'en convaincre il suffisait de lire la célèbre page sur l'aurore, adressée à Elise Veuillot. Il décrit les beautés et les phénomènes naturels de cette région en véritable artiste.

(*) Oeuvres Complètes Tome XX page 242
 (**) " " " XXIII " 152

Toute belle qu'elle soit au printemps, la campagne bourguignonne n'est pas ce qui attirait Louis Veillot à Epoisses, le grand attrait, c'était le châtelain lui-même et sa famille qui bien des fois offrirent à l'écrivain la plus large hospitalité.

La Correspondance contient de très nombreuses lettres à l'adresse du Comte et de Madame de Guitaut. Toutes redisent le même chant d'affectueuse reconnaissance. Louis Veillot a vraiment passé à Epoisses quelques-unes des plus belles journées de sa vie. Quand il avait le bonheur de s'y trouver, il ne pouvait écrire à ses amis sans revenir sur les vertus de ses hôtes.

Mais de peur de nous attarder dans une compagnie si charmante, quittons la Bourgogne pour les rives de la Sarthe!

LOUIS VEUILLOT et DOM GUERANGER

Au mois d'avril 1865, Louis Veillot écrivait à Madame Bacon de Seigneus, autre amie, entre parenthèse, qui aurait mérité place dans la présente galerie. "Le Père Abbé de Solesmes est l'un de mes anciens et plus chers amis..... un de mes flambeaux. Je le croyais dangereusement malade; je l'ai trouvé en état de chanter les grands offices de la Semaine et qui est plus de causer. J'en ai usé et abusé."

C'est qu'en effet le grand Bénédictin fut pour Louis Veillot plus qu'un conseiller prudent, plus même qu'un ami fidèle, ce fut un père

(*)

spirituel qui l'encouragea, qui le fortifia, qui l'aima enfin d'une affection très forte parce que si chrétienne. Nombreux, sans doute, sont les hommes d'église qui ont influencé pour le bien la carrière de Louis Veuillot. Monseigneur Salenis, évêque d'Amiens, et surtout Monseigneur Parisis, évêque de Langres, puis d'Arras, protégèrent constamment l'Univers et, en plusieurs circonstances critiques, firent bénéficier Louis Veuillot de conseils judicieux; mais ce fut Dom Guéranger qui fut son véritable guide dans la doctrine comme dans l'action. Que d'heureuses journées Louis Veuillot a passées dans cette chère abbaye de Solesmes, dont il lui suffisait de franchir le seuil pour retrouver ses joies d'enfant; quiétude de l'âme, oubli du passé et confiance spirituelle quant à l'avenir. Il y assistait aux beaux offices liturgiques, suivait les moines au réfectoire, puis à la récréation, et lorsque ceux-ci avaient repris leurs occupations habituelles, Louis Veuillot s'en allait frapper à la porte du Père Abbé qui toujours s'ouvrait pour lui. Que de plans de batailles pour la défense de l'Eglise, pour le triomphe de la saine doctrine religieuse ont été arrêtés là ! Entre le religieux et l'écrivain, il y avait affinité de vues sur les grandes questions religieuses que débattait la presse catholique. Aussi les colonnes de l'Univers étaient ouvertes toutes grandes à la plume de ce savant Docteur que Louis Veuillot s'honorait de pouvoir compter parmi ses collaborateurs.

Tout en remerciant Dom Guéranger de ses précieux apports à l'Univers, Louis Veuillot aime à revivre la cordiale hospitalité dont il a toujours bénéficié à l'abbaye. Il pense à l'excellent Père Le Bannier qui lui sert de secrétaire, au Père Gardereau, Prieur, qui lui fait les honneurs de la maison en l'absence du Père Abbé, ainsi qu'à tous ces bons religieux qui ne se lassent jamais d'écouter le rédacteur en chef de l'Univers au

moment de la récréation régulière. Veillot aime à causer et il apprécie pleinement la conversation très spirituelle de ces hommes cultivés.

A mesure que les années s'écoulaient, Louis Veillot s'attache de plus en plus à ses chers moines et surtout au Père Abbé. Aussi la mort de Dom Guéranger en 1875, lui cause-t-elle une souffrance très profonde et vivace. A soixante-trois ans on ne forme guère de nouvelles amitiés et la perte une à une de celles qui ont fait le charme de longues étapes communes résonne comme un glas dans l'âme isolée qui survit. C'est dans le cas de Louis Veillot qui écrit à son frère: " La mort de Dom Guéranger me fait une grande impression, sinon physique du moins morale. Je suis frappé! " (')

Ce qu'il écrivait à l'occasion de ce grand deuil, il aurait pu l'écrire chaque fois que la mort avait fauché une partie de sa vie, car pour lui, ce n'était plus vivre que de ne plus pouvoir aimer. L'amour, on peut le dire, avait été le grand ressort de sa vie; amour des siens, amour de la Sainte Eglise, amour de ses amis. C'est par là qu'il avait été heureux et c'est par là aussi que son oeuvre reste féconde.

QUALITES SURNATURELLES

de

LOUIS VEUILLOT

A première vue, il pourrait sembler quelque peu téméraire de feuilleter la Correspondance de Louis Veillot en vue d'en tirer tout un chapitre sur les qualités surnaturelles de l'écrivain. Rares, en effet, sont les chrétiens qui font passer dans l'intimité de leurs lettres privées les convictions religieuses qui les peuvent animer. Mais Louis Veillot est un chrétien de très forte trempe, un croyant qui non seulement vit intégralement sa foi, mais aspire constamment à la communiquer au dehors. Ce grand chrétien n'a jamais séparé la pensée de l'action. Aussi bien, le surnaturel dont son esprit était imprégné se traduit-il comme nécessairement dans les mille petits détails de sa vie extérieure. Il nous sera donc, non seulement possible, mais tout spécialement facile de considérer à loisir le côté divin de cette âme, tel qu'il nous apparaît dans sa vie de relations. Sans doute, ce ne sera là qu'une étude fragmentaire. Pour décrire cet esprit si riche de foi, il faudrait emprunter à chacun des quarante tomes des Oeuvres Complètes et comment choisir parmi tant de beautés ? Un volume suffirait difficilement à subtiliser Rome et Lorette, Le Parfum de Rome, Les Pèlerinages de Suisse, La Vie de Jésus-Christ, et les innombrables articles religieux des Mélanges, tous les travaux qui font l'apologie de la religion et nous révèlent ces "coins de sainteté" que Lemaître déjà, observait en Veillot. De nombreux critiques ont commenté ces ouvrages. Mais ce qui n'a pas encore été analysé, c'est la note spirituelle qui résonne aussi bien dans toute la Correspondance du Maître.

Chez Louis Veillot, comme chez tout chrétien convaincu, ce qui forme

la base de tout l'édifice surnaturel, c'est la foi,- une foi inébranlable, suffisamment raisonné, une foi ardente et surtout une foi agissante. De là découlent, comme de leur source obligée, les vertus intérieures d'espérance, de piété, d'humilité qui règlent les rapports avec Dieu, comme aussi les vertus extérieures de charité et de zèle qui président aux relations avec le prochain.

VERTUS intérieures: FOI

Nous avons vu dans cette étude approfondie de Louis Veuillot que sa vie a été heureuse parce qu'il a toujours aimé. Quelle a été la source première de cette jeunesse de coeur, de ce constant et viril amour? La foi. Lui-même affirme constamment son bonheur de croire: "Plus l'on fait pour Dieu, plus l'on fait pour le vrai bonheur et la vraie gloire, même humaine."^(*) Combien nous sommes plus heureux et quel bel équilibre Dieu établit par le partage des biens de ce monde: En haut la recherche et l'attente vaine des plaisirs; en bas, la réalités des joies!"^(**)

Ce n'est pas dire qu'il n'ait jamais senti les épines de la vie. Tout homme doit souffrir ici-bas; c'est la loi inévitable de l'humaine condition. Au-dessus de cette assise première de l'économie divine dans le monde, nous trouvons le grand principe surnaturel de la sanctification par la souffrance. Le Christ, notre modèle, a souffert. Quiconque voudra participer à son oeuvre rédemptrice, grâce toute-puissante, abandonne le culte des idoles terrestres et donne la plénitude de ses moyens, dans toute l'ardeur de sa virile jeunesse, il se consacre à l'apostolat de la plume,

(*) Oeuvres Complètes Tome XIV page 329
 (**) " " " XXII " 336

rude carrière où de nombreux déboires, l'attendent; mais les années passeront sans abatre son courage, et sa foi, de plus en plus forte lui montrera le ciel, de plus en plus beau.

Quand, sans cesse ballotée sur la mer orageuse des passions politiques, la barque de Pierre approche de l'écueil, Louis Veillot tremble pour le pilote, mais sa foi dans les destinées ultimes de l'Eglise n'en saurait ressentir la plus légère atteinte, Veillot n'a sans doute pas eu les loisirs de lire les ascètes. Et pourtant sa Correspondance est émaillée d'admirables vues de foi, que ne renieraient ni la grande Thérèse ni les autres grands saints. Rien de plus facile que d'y collationner au hasard de toute page un délicieux bouquet spirituel.

"J'aime à me prosterner"^(*) "Les mourants, lorsqu'ils ont les yeux sur le crucifix catholique, voient très loin". "Jetez l'ancre en haut!"^(**)

Il ne faudrait pas croire que ce ne soient là que des traits d'esprit sur des sujets proprement spirituels. Il peut être dur parfois, même pour un vrai chrétien, de se mettre à genoux; le journaliste l'éprouve avec angoisse en 1872. Réprimandé par le Pape qui, dans les intérêts supérieurs de l'Eglise, croit opportun de dissocier le Saint-Siège de la campagne menée par L'Univers contre les Etats spoliateurs du domaine de Saint-Pierre, Veillot sent d'abord bouillonner en lui-même les sourdes révoltes de l'amour déçu et il doit résister à la tentation du découragement. Va-t-il pour cela abandonner le journal? C'est là son impression première, mais qui dit impression dit tempérament, sentiment, émotion, et tout cela relève du domaine de la pure sensibilité. Le libre arbitre, la volonté n'intervient qu'avec réflexion. Celle-ci faite, Veillot se ressaisit; il affirme son obéissance, car sa foi lui montre la soumission comme un efficace moyen de progrès spirituel, et il écrit à un ami cette phrase lapidaire

(*) Oeuvres Complètes Tome XXI page 215

(**) Lettre de L. Veillot à Nadar, incrédule de bonne foi et aéronaute de profession.

si souvent citée depuis lors: "L'art de faire de grandes enjambées est de se mettre à genoux."⁽¹⁾

Nombreuses sont les rencontres où éclate la foi de notre grand catholique. Nous en rappellerons les plus frappants. Nous sommes à Plombières, où, devant les yeux intéressés des baigneurs, se déroule la traditionnelle procession de la Fête-Dieu. Louis Veuillot la décrit dans une lettre à Elise, dans laquelle il lui fait part de ce qui l'a plus attendri, c'était le spectacle d'un caporal des pompiers agés de plus de quatre-vingt ans, un tambour des enfants, agé de moins de six ans. Le caporal tenait son sabre d'une main tremblante, et marquait le pas d'un pied tremblant. Le tambour tambourinait comme un petit enragé. Pour Louis Veuillot ces naïvetés autour du Bon Dieu le portaient à pleurer.

C'est à Plombières encore que Louis Veuillot et Théophile Foisset font ensemble de tranquilles promenades au cours desquelles le célèbre écrivain ne peut s'empêcher d'admirer la foi de son ami, qui ne voulait pas entrer dans l'église parce qu'il avait les pieds poudreux. Ce respect pour le saint lieu avait certainement édifié Louis Veuillot. Hélas! que de belles disciplines on avait autrefois, qui ont disparu. Lorsque, quelques années plus tard, Louis Veuillot sera immobilisé dans sa chambre de malade et qu'un ami consolateur cherchera à le distraire dans ses heures de souffrance, le vieil écrivain, jadis si occupé, s'occupera toujours, mais cette fois, de lui-même: "Sur ma cheminée, il n'y a qu'un Crucifix. C'est mon Temps à moi,⁽²⁾ et le seul avec qui je compte. Il me dit toujours son heure éternelle."

Rien de plus éloquent que la grande voix des tombes! N'est-ce pas Louis Veuillot lui-même qui, brisé par la mort prématurée et soudaine de trois de ses enfants, nous dit que "les tombeaux semés sur notre route sont les

(1) Oeuvres Complètes Tome XXI page 44

(2) " " " XXVI " 69

marches d'un escalier qui finit au ciel." Or, au cimetière Montparnasse où, pèlerin ému, nous nous sommes inclinés devant sa tombe à lui, la pierre chante toujours la foi de l'écrivain: " J'ai cru, je vois. "

Ne nous étonnons donc pas de voir sa foi triompher dans l'immolation de son amour paternel. Loin de se plaindre des terribles décrets de Dieu à son égard, Veillot courbe la tête, s'humilie et se trouve dans l'état où il voudrait être pour mourir. A l'instar de Job, privé de ses enfants, notre héros, proteste à une intime amie que rien ne lui fera renier la foi de son baptême et qu'il accepte tout en bénissant son Dieu. " Aidez-moi à accepter la volonté de Dieu..... c'est-à-dire avec amour Il est vrai que ces coups répétés paraissent durs. Enfin, Dieu sait ce qu'Il fait, et quand même, Il m'ôterait tout, je ne cesserai pas de croire à sa miséricorde. (°)

Admirons l'esprit profondément chrétien avec lequel il accepte la croix et y découvre des lumières que Dieu n'accorde qu'aux cœurs purs; jamais son cœur n'a été environné de tant de sécurité et de lumière. Il n'est aucune joie en ce monde contre laquelle il aurait voulu échanger son immense douleur.

Oui, il était pur et de cœur et d'esprit ce grand croisé des temps nouveaux qui jetait à la face d'un monde jouisseur cette phrase digne des plus beaux jours de la foi: "Il n'est qu'une vraie douleur dont on peut parler, mais sobrement, c'est celle d'avoir offensé Dieu! (°) Il annonçait dans les termes suivants le résultat négatif d'une neuvaine faite pour obtenir la guérison de sa fille qui avait fini le jour qu'elle est morte. "Eh! bien! très sincèrement, il ne me coûtait pas du tout de demander qu'elle mourût plutôt que de passer par le péché, qu'elle arrivât au ciel, pure plutôt que purifiée." (°°) Pour parler ainsi convenons

(°)	Oeuvres Complètes	Tome XVIII	page 326
(°°)	"	" XVIII	" 339
(°°°)	"	" XVIII	" 339

en, il faut non seulement posséder la foi chrétienne, mais la vivre pratiquement et jusqu'à l'héroïsme, car c'est le degré où elle peut et doit parfois s'élever, même dans la vie commune. A diverses époques de son existence et plus spécialement dans ses affections paternelles, Louis Veillot a su atteindre ces sommets. Une par une, il a donné à Dieu chacune de ses enfants, et il est mort sans avoir la consolation de les voir à son chevet. Scandale! crie le monde. Sainteté! répond la foi. Bonheur réel dans le sacrifice et gage d'éternelle béatitude, pourrait ajouter Veillot lui-même, qui après avoir consacré à Jésus " son autre gendre " l'une des deux filles que la mort lui avait laissées, annonçait ainsi à une vieille amie sa douleur et sa joie d'apprendre que sa fille religieuse visitandine était à l'approche de faire ses vœux: "Je vois et j'apprends d'elle des choses qui me ravissent et je désire vivre jusque-là. Mais dans ce moment-là déchiré par la pointe du glaive, des yeux de mon âme, qui verseront du sang, je verrai le ciel!" (*)

Il le vit alors, en passant et d'une manière encore bien imparfaite. Il le voit maintenant dans la vision parfaite et sans fin. Bienheureux ceux qui ont cru!

(*) Oeuvres Complètes Tome XXV page 382

ESPERANCE

Une des récompenses immédiate de la foi de Louis Veuillot fut l'espérance indestructible qu'il reverrait ses chères enfants. Et de fait, il les revit, même ici-bas, par le souvenir de plus en plus doux qu'il en garda au fond du coeur, comme par le sentiment de leur présence qui, de plus en plus, envahit son esprit. Lui, qui avait tant pleuré, pouvait certes prétendre savoir consoler. C'est avec la sincérité la plus absolue qu'il prenait ainsi part au deuil d'une amie, Madame Lavergne qui venait de perdre sa fille en lui disant que sa fille comme ses chères enfants resplendissaient de la véritable vie et qu'elles n'étaient pas mortes.

Louis Veuillot avait compris que le bonheur n'est pas de ce monde, qu'il ne s'en trouve que des étincelles, rares comme les paillettes d'or dans un ruisseau. Les plaisirs fatiguent l'homme sans le rassasier. L'insensé court après les joies passagères, sans vouloir reconnaître leur vanité sans penser au lendemain. Les philosophes ont cherché la Divinité comme le trésor de l'âme, la source unique du repos; mais leur espoir d'atteindre si haut était plus que chancelant. Encore la notion qu'ils avaient de la Divinité n'était-elle rien en comparaison de la vision béatifique enseignée par la foi. Notre grand chrétien éclairé par la foi savait de prime abord qu'il pouvait acquérir ce vrai bonheur. Il marche donc vers Dieu, il ne met sa félicité qu'en Lui. C'est l'espérance qui lui sert d'appui dans toutes les circonstances de sa vie, il compte sur son secours pour obtenir la béatitude éternelle du ciel. Cette vertu fait tendre vers Dieu comme vers un certain bien final, c'est une force surnaturelle qui lui donne le courage d'aspirer à la possession de Dieu lui-même.

Dans toute sa vie, c'est la note de l'espérance qui résonne. Le passage suivant nous en convaincra. "Je suis allé à Royat n'ayant que mal aux yeux. J'en ai rapporté mes yeux malades et une autre maladie plus grave. Pour dire la vérité, au commencement, j'ai cru que c'était la fin..... J'ai vu mon enterrement..... Je m'y suis résigné comme au reste. Je crois pouvoir répondre qu'au moins je ne murmurerai pas contre la justice de Dieu. Je crois pouvoir ajouter que, très bien placé pour craindre, néanmoins j'espère fortement et largement. Dieu manquera de justice plutôt que de miséricorde." (') Lettre à Madame Bacon de Seigneux en août 1871.

HUMILITE

La vertu de foi est en partie basée sur la réalisation de notre propre néant. L'orgueilleux cherche à se suffire à lui-même. Le chrétien humble, au contraire, reconnaît le domaine souverain de Dieu sur toute créature. Après sa conversion, et de plus en plus intensément au cours des années qui suivirent, Louis Veillot se pénétra trop absolument de sa dépendance de Dieu pour ne pas rester humble dans les succès littéraires qui s'attachèrent à ses écrits, comme aussi dans l'emploi de cette influence politique qu'il sut acquérir dans sa carrière de journaliste. Parti de bien bas, il gravit rapidement les divers échelons de l'échelle sociale, et s'il n'entra pas absolument dans les hauts milieux aristocratiques, ce fut sans doute parce qu'il ne le voulut pas, jugeant avec raison

(') Oeuvres Complètes Tome XXIX page 390

que l'indépendance que Dieu lui avait ménagée était éminemment propre au service de la cause qu'il avait embrassée. Plusieurs grandes familles recherchèrent sa société. Il goûta avec de nobles âmes les douces joies de l'amitié, mais jamais il n'oublia ses origines qu'il rappelait volontiers à qui voulait l'entendre. Dans ses lettres à des amis que ne manquaient pas de naissance, Louis Veillot se glorifiait de n'être qu'un humble fils des champs, un enfant du très bas peuple.

Et en dépit de sa remarquable ascension vers les degrés supérieurs de l'échelle sociale, Louis Veillot, dans tous ses ouvrages, ne laisse paraître aucune trace d'orgueil; les ardeurs de la polémique lui arrachait à peine quelques pointes de suffisance ou plutôt de confiance en lui-même. Mais son humilité, et c'est une bonne marque, est faite avant tout d'absolue sincérité.

Quant à son talent littéraire, voici comment il l'appréciait: "Je vous assure que quand je me traite de petit écrivain, c'est dans la sincérité
(^v)
de mon coeur."

Il n'est sans doute guère possible d'être vraiment humble sans être doué d'une certaine mesure de bon sens. De fait, l'humilité est-elle autre chose? Louis Veillot ne se faisait aucune illusion sur ses petits défauts, mais savait sagement en prendre son parti, sans accorder à l'opinion plus qu'elle ne mérite.

Louis Veillot se soumet humblement dans les circonstances pénibles qui lui sont ménagées par la Providence. Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, a essayé de mettre la main sur l'Univers, dont il croit pouvoir utiliser l'influence d'après ses désirs personnels. Louis Veillot résiste et voit le journal frappé d'une censure d'interdiction. Mais il décide d'en appeler au Pape. La Cour Romaine soutient l'indépendance de l'Univers

(^v) Le Roman de Louis Veillot page 56

et, toujours prudente, cherche un moyen terme de conciliation. Aussi s'empresse-t-elle d'accepter une proposition de Monseigneur Sibour. Le prélat, pressentant qu'il n'aurait pas gain de cause dans l'affaire, ne cherche qu'à annuler sa sentence tout en se couvrant. A sa demande, le Pape témoigne le désir que Louis Veillot écrive à son archevêque qui, en considération de cette démarche, rapportera l'ordonnance. Le journaliste ignore encore l'origine de cette proposition. Il craint que Mgr Sibour n'abuse de ses avances; mais il lui suffit d'y voir un désir de Pie IX pour qu'il obtempère avec humilité. Le lendemain mieux informé, il écrit à son frère Eugène:

"Lundi soir, le Pape a témoigné le désir que j'écrivisse à Monseigneur de Paris. J'ai dit que cela ne servirait à rien, mais les observations lui ayant été faites, je n'ai pas résisté. J'ai passé la journée à faire cette lettre dont je t'envoie le brouillon. Peu de journées m'ont paru aussi sombres. Cette besogne achevée, je suis allé me consoler en montant à genoux la Scala Sancta. C'était le moment." (')

Tel est Veillot dans l'adversité. Le succès le laisse tout aussi bien égal à lui-même. En 1856 apparaît le libelle "L'Univers jugé par lui-même" déloyal ramassé de textes controuvés à l'aide desquels Mgr Dupanloup et ses adhérents espèrent pouvoir enfin ruiner le journal. Louis Veillot et ses amis tiennent conseil et décident de déférer à la justice la libelle anonyme; à défaut d'auteur, le libraire Dentre sera poursuivi. C'est alors qu'au grand étonnement et regret de notre grand écrivain, un curé de Paris, l'abbé Cognat, familier de Mgr Sibour et de Mgr Dupanloup, se déclare l'auteur du factum. Il ne saurait échapper à une condamnation, mais soudain l'assassinat de l'archevêque par un prêtre dément jette l'Eglise de France dans la consternation. Veillot immédiatement renonce à poursuivre son

adversaire; il préfère laisser la mauvaise foi triompher plutôt que d'aggraver les soucis d'une heure aussi tragique. Cognat ne lui en saura aucun gré; mais le rédacteur a gain de cause devant l'opinion. Comme suite de cette affaire, son influence s'accroît avec le nombre de ses lecteurs; mais il s'est également attiré de nouveaux adversaires, et il accorde à beaucoup d'entre eux la sincérité qu'il se reconnaît à lui-même.

De même, lorsqu'en mai 1870, Pie IX, dans un Bref très élogieux, félicitera l'Univers de sa campagne en faveur de l'infailibilité pontificale, le rédacteur en chef acceptera avec bonheur le haut témoignage de satisfaction de la part du Pape, mais il évitera tout triomphe bruyant, se souvenant que Dieu sonde les reins et les coeurs et que nul, ici-bas, n'est entièrement pur à ses yeux.

Plus tard lorsqu'un nouveau Bref viendra le récompenser de son bel ouvrage: "La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ" il aura sa façon originale et humble d'apprécier son mérite d'auteur, sans d'ailleurs en cela réussir à donner le change à son admiratrice, Madame Volnys.

On le voit, dans chacune des circonstances exceptionnelles de sa vie, Louis Veuillot est resté humble. L'expérience de la vie, un sens droit des réalités et une psychologie toujours en éveil l'ont constamment préservé des écarts de l'orgueil. Quoi de plus profondément vrai que les réflexions suivantes par lesquelles, arrivé presque au terme de sa carrière littéraire, comblé de louanges et par les hommes et par l'Eglise, le puissant écrivain rentre en lui-même, fait l'inventaire de ses valeurs et en rend hommage à l'Auteur de tous dons: "Je commence par vous rassurer sur mon humilité que vous croyez en péril. Soyez tranquille de ce côté; j'ai mes raisons pour être humble.... et la popularité dont je jouis en ce moment ne m'aveugle pas du tout sur mon petit mérite. J'ai là un ange gardien qui a bonne mémoire, j'ai le confessionnal où je n'ai pas à porter le tableau

de mes vertus; je prends la gloire qui m'arrive, non comme un fruit de mon mérite, mais comme un effet de la sottise des adversaires de la vérité que je défends." (*)

PIETE

Dans l'âme du chrétien, la foi se manifeste par les oeuvres de piété, car qu'est-ce que la foi sans les oeuvres, sinon une foi morte ou mourante? La piété est la manifestation nécessaire de la foi; elle comprend obligatoirement des actes intérieurs et extérieurs, car si l'âme est unie à Dieu par la grâce et le sentiment de la présence divine, cette union doit se traduire au dehors comme au dedans par des actes positifs dont le but secondaire est de contribuer à l'édification commune. Voyons ce qu'a été sous ce double rapport la piété de Louis Veillot. Nous étendrons cette étude aux relations de l'écrivain avec la hiérarchie ecclésiastique, et plus spécialement à son amour pour Rome, la capitale du monde chrétien.

Il nous est agréable de constater d'abord que chez Louis Veillot, la piété revêt un caractère d'admirable simplicité, parfois même, d'enfantine ingénuité. A Rome, il baise avec ferveur, comme le pèlerin le plus dévot, le pied de la statue du Prince des Apôtres. A Solesmes, il suit avec un enthousiasme de novice les grands offices bénédictins. Lui, polémiste ardent et critique éclairé des gens et des choses, il accepte sans questionner même les simples légendes d'une piété populaire, d'ailleurs

respectable. "On cultive à Subiaco dans un coin du rocher les ronces où Saint Benoît se jeta pour échapper aux tentations; Saint-François d'Assise a pleuré sur ces épines, et elles ont donné depuis des roses que l'on recueille avec grand soin. On m'a donné un peu de poudre faite avec ces roses, je vous en envoie. J'y ajoute une feuille du buisson qui porte la marque d'un serpent. C'est une particularité de cet arbuste." (')

Au moment de se marier, Veillot a la sagesse de rechercher avant tout, dans sa future, des garanties d'une piété solide avec l'habitude de la piété. Il n'ose se confier la tâche d'entreprendre l'éducation chrétienne d'une femme. Il veut que celle qu'il aura pour épouse ait renoncé d'avance à ce que l'on appelle le monde, les bals, les spectacles, pour lui l'essentiel ne semblait pas être de se marier mais avant tout de faire son salut.

Une telle préoccupation dans une circonstance où la raison est si souvent aveuglée par la passion du moment ou les appétits matériels, témoigne chez Louis Veillot d'une grande indépendance de volonté et d'une claire vision des contingences de la vie conjugale, mais elle témoigne aussi et jusqu'à l'évidence, d'un amour éclairé des choses de Dieu. Rien de ce qui touche à la piété n'a laissé Louis Veillot indifférent. Dès le début de sa carrière, il s'est proposé le grand dessein de toujours servir l'Eglise, et il a été, dans cette noble voie, non seulement un modèle, mais encore un entraîneur. Il pousse au bon combat Eugène Taconet, principal actionnaire de l'Univers, il l'engage au service actif du Bon Dieu et le pousse à s'offrir à Marie, Mère des Victoires, par voeu de servitude.

Lorsque Guizot se propose d'attacher à son service le jeune polémiste qui déjà s'est mis en vedette, la grande préoccupation du nouveau converti est de pouvoir concilier sa fortune politique naissante avec son nouvel

(') Oeuvres Complètes Tome XXI page 194

amour. Il affirme à son frère que nul avantage terrestre ne pourrait tenir en échec ses désirs d'apostolat. Je ne sais s'il est vrai que M. Guizot se propose de me faire une position; s'il le veut véritablement, je lui en sais gré, mais il faut une position qui me laisse bien libre de servir l'Eglise, car la seule qui me convienne, je te l'ai dit, c'est d'écrire, c'est de prêcher. Toute autre ne me serait pas supportable, et si je faisais la folie de l'accepter, je ne la garderais pas." (')

A son ami l'abbé Morisseau qui suit avec intérêt la marche ascendante de l'Univers, le rédacteur confie ses projets et ses espérances. Il sait que le " vrai but de la vie est de se donner la main sur le terrain du bon combat, " et bientôt il décide d'abandonner la politique de parti, pour se donner entièrement à son métier de défenseur de la liberté religieuse. A cet effet, il se démit à la fois de ses fonctions au cabinet et de son titre de sous-chef pour se consacrer exclusivement à la rédaction de l'Univers, où les ouvriers manquaient.

Pour quiconque a suffisamment étudié Louis Veuillot, il est facile de voir que c'est surtout comme journaliste qu'il a reçu les plus cruelles et les plus nombreuses blessures. Ce rôle qui expose l'homme à tant de meurtrissures, ne serait pas tenable pour le chrétien qui se laisserait prendre par l'aversion, par l'orgueil ou par la rancune. Cependant Louis Veuillot voyant là une place utile et nécessaire à occuper pour la défense générale de l'Eglise, convaincu qu'il y fallait un laïque pour la remplir, il demande à Dieu la grâce de le soutenir et de l'éclairer dans la voie qu'il devra désormais suivre.

Comment aimer l'Eglise sans affectionner d'une manière toute spéciale ses enfants de prédilection, les religieux et les prêtres. Ceux-ci ont toujours occupé dans le coeur de Louis Veuillot une place de choix.

(') Oeuvres Complètes Tome XV page 170

A son ami Foisset que nous avons déjà rencontré, Louis Veillot confie son désir de voir sa dernière fille devenir religieuse. Louis Veillot semble se faire une idée assez exacte des réalités monastiques. Quand un auteur malheureux, pensant sans doute l'attendrir, prétend quitter un monde dont il est méconnu Veillot sait donner le conseil qui s'impose: "Perdez d'avance l'idée de retrouver dans la vie religieuse l'éclat que vous avez manqué dans l'autre. Si c'est là ce que vous cherchez, vous ne serez pas admis, ou ce serait votre plus grand, votre véritable malheur, car vous ne deviendriez pas ce qu'il faut être." (')

Nous savons qu'immédiatement après sa conversion, Louis Veillot avait, pendant quelque temps, entretenu des velléités de vie religieuse. Mais sa vocation l'appelait ailleurs que dans le cloître. C'est ce que comprit fort bien son directeur spirituel, le Père Geoffroy de la Compagnie de Jésus. Plus tard, Louis Veillot sut gré aux Jésuites de n'avoir pas cherché à le retenir parmi eux. en revanche, par la suite, il fréquenta, autant que ses loisirs le lui permirent, non seulement les religieux de tous les ordres, mais encore le clergé séculier. Rien de touchant, de fait, comme cette bonne affection qui unit le rédacteur de l'Univers à ces braves curés de campagne qui, tout le monde le reconnaît, portent dans L'Eglise de Dieu le poids du jour et de la chaleur. Il se tient en bonnes relations avec tous, aussi les curés sont remplis de joie lorsqu'il vient leur rendre visite. Louis Veillot sait d'ailleurs que ces humbles prêtres dans leurs fonctions d'instituteurs de campagne, sont le meilleur soutien de tout l'ordre social. Durant les temps mauvais de la persécution ouverte, ce seront les curés qui fourniront la race des martyrs. Ce sont eux aussi qui ont fait la force de l'Univers.

Louis Veillot a compté de puissants protecteurs dans l'épiscopat, NN.SS. Parisis, Gerbet, Berteaud, de Ségur et bien d'autres ont constam-

ment encouragé l'apostolat laïque par la plume; mais nombre de prélats, et des plus hauts placés dans la hiérarchie de l'Eglise de France, se sont montrés jaloux de leurs droits de pasteurs, et ont revendiqué plus haut qu'il n'était pas sage leurs anciennes libertés gallicanes. C'est le clergé secondaire français, qui a formé l'école ultramontaine dont l'Univers a été l'organe incontesté. Ce sont les curés qui au cours des solennelles assises du Vatican ont soutenu les Fie, les Régnier, les Plantier dans leurs débats avec les inopportunistes mitrés de France, ce sont eux, enfin, qui après le grand Concile, ont continué de soutenir la polémique de L'Univers, leur journal favori, dont ils ont su encourager le rédacteur à toute heure pénible.

Louis Veillot appelle les prêtres, les vrais ouvriers du Bon Dieu, il sait leur rendre justice; il a sympathisé surtout avec ceux dont l'entier dévouement lui était si connu. Quelles bonnes heures de détente, il a passées en leur franche compagnie! En Bourgogne, en Bretagne, en Normandie, en Provence, à la fin d'un banquet organisé à l'annonce de sa visite, dans des agapes fraternelles réunissant des curés de tout un canton.

Puis, rentré à Paris, il remercie de l'hospitalité reçue en envoyant ici et là tel et tel de ses ouvrages dont l'arrivée, dans un pauvre presbytère de campagne, est souvent le prélude d'une correspondance abondante. Ces lettres de curés charment Veillot au dernier point; il écrit à Monsieur de Lansade: "Quel feu, quelle âme, quelle éloquence! Là est notre force, et c'est là que l'on prie. Tant que l'Univers saura mériter de tels suffrages, il ne périra pas."^(*)

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIV page 941

AMOUR DE L'EGLISE

Comment traiter de la piété dans l'âme de Louis Veillot sans s'attarder un instant sur son amour pour Rome? Aimer les religieux, les curés, Rome et le Pape, c'est tout un, c'est aimer l'Eglise. Tout chrétien a deux patries: la sienne et Rome. Loin de s'exclure, ces deux patries se complètent, car elles appartiennent chacune à un ordre différent. Rome est la patrie universelle de tout fidèle enfant de l'Eglise, elle est la mère de la chrétienté, la reine spirituelle du monde. Voyons quelle grande place elle a tenu dans l'esprit et dans le coeur de Louis Veillot. Un cri résume toute son attitude: "Rome! Rome! J'y veux revenir, j'y voudrais mourir!" Rome était donc bien sa patrie, c'est là qu'à Pâques 1838, il était né définitivement à la vie de la grâce. La capitale du Vatican a été pour ainsi dire le critérium de l'amour de Louis Veillot. Il y est allé au moins dix fois, et n'a jamais manqué d'y séjourner le plus longtemps possible. C'est que chaque visite lui apporte un nouveau ravissement. A peine revenu de Rome, il veut y retourner. Aussi, combien il envie le sort de son correspondant romain, Henri de Maguelone, dont le travail le met en relations constantes avec les grands chefs de l'Eglise.

Cette image de Rome est si bien gravée dans son coeur, qu'elle fera l'objet de ses plus douces émotions lorsque la vieillesse et son cortège d'infirmités le retiennent loin de ses chères églises. Il se consolera de cet exil forcé en fréquentant à Paris la chapelle des Prêtres de la Miséricorde, bâtie sur le plan de la grande basilique de Saint-Pierre, où pendant les grands débats de 1870, il a si souvent prié avec sa soeur et ses filles.

Monseigneur Bastide, prélat de la cour pontificale, est un des grands

amis romains de Louis Veuillot, amant passionné de ses chères pierres romaines, c'est le guide idéal dont notre grand chrétien apprécie les services enthousiastes quand il peut s'échapper de Paris pour courir à Rome.

En 1826 parut la première édition, de l'ouvrage préféré de l'écrivain, Parfum de Rome, qui devait d'abord comprendre un résumé de l'Histoire de l'Eglise, à travers les âges. On le conçoit, un tel travail exigeait impérieusement des loisirs. Ce ne fut donc qu'après la suppression de l'Univers, en 1860, que Louis Veuillot commença à ordonner les matériaux qu'il avait déjà amassés en vue de cet ouvrage, qui nous semble en tous points digne du chef-d'oeuvre de Joseph de Maistre, Du Pape; ces deux ouvrages forment le plus bel éloge de la papauté qui jusqu'ici soit sorti d'une plume humaine.

En 1860, nous l'avons dit, l'Univers mourait en martyr et Pie IX ne tardait pas à reconnaître l'holocauste de ce fidèle serviteur de l'Eglise. Privé de sa meilleure arme qu'allait maintenant faire le grand défenseur de l'Eglise? Certes, il ne pouvait changer de drapeau; il ne pouvait même se résigner à abandonner la lutte pour la défense du Saint-Siège! Après avoir inutilement cherché à faire revivre son journal à l'étranger, il rêva d'une guerre de guérilla - de brochures. Enfin, après mille hésitations et mille retouches, elle paraît sous le titre: Le Pape et la Diplomatie.

L'évolution libérale qui marquera les dernières années du Second Empire remettra aux mains de l'écrivain son arme de choix. Le Pape et la Diplomatie rappelle aux bons catholiques de France que Louis Veuillot vit toujours. Des milliers d'exemplaires circulent en quelques jours et lui apportent la certitude que sa prose combative est toujours goûtée.

En attendant des libertés plus grandes, il décide d'écrire une biographie de Pie IX qui fera ressortir la perpétuité de l'Eglise au milieu des mille obstacles que rencontre sa mission.

En 1867, Louis Veuillot va de nouveau reprendre son épée de journaliste. Après quelques démarches, il est autorisé à reprendre l'UNIVERS. Sa première préoccupation est d'aller à Rome solliciter les bénédictions de l'Eglise sur son oeuvre renaissante. A peine arrivé dans la capitale du monde chrétien, il va baiser les portes de Saint-Pierre, et ne tarde pas à être admis en audience par le Pape qui l'encourage grandement dans sa nouvelle croisade.

Notre illustre héros a écrit: "Le bonheur, le repos, la gloire de la vie, c'est de servir l'Eglise."^(*) Rien de plus vrai, du moins, en ce qui concerne sa vie à lui. Aussi, ses relations, avec le Pape, particulièrement pendant le Concile du Vatican, sont empreintes de la plus grande déférence et d'une soumission toute filiale, tandis que le Pontife vénérable témoigne au journaliste une grande confiance et une paternelle cordialité.

Louis Veuillot assistera impuissant à la spoliation sacrilège des Etats pontificaux, et en voudra à la France de n'avoir pas su prévoir la catastrophe. Il a écrit de belles et fortes pages sur les zouaves pontificaux, dont l'admirable dévouement essaya en vain d'arrêter le flot de la révolution italienne. A Paris, il a le bonheur un jour, de voir une troupe de ces vaillants croisés marcher derrière leur drapeau. Cette vue l'émeut jusqu'au fond de l'âme. Il aurait voulu prendre une part active dans ce mouvement, mais il ne peut raisonnablement quitter ses enfants pour courir en Italie, et en plus, à cinquante-huit ans! D'ailleurs, ne bataillè-t-il pas très efficacement dans l'Univers? Sa place est là et non dans les bivouacs d'une ardente jeunesse. Du moins fera-t-il son possible pour aider les combattants; il quêtera sans relâche pour le dîner de St-Pierre et refusera d'ouvrir toute nouvelle souscription dans

(*) Lettre à sa soeur Elise XXIV page 336

le journal tant qu'il n'aura pas donné son million à l'armée pontificale. Cela fait, il continue à stimuler la générosité des catholiques en vue de participer aux frais du Concile. Là encore, l'Univers fait grande figure. Il est assez difficile d'évaluer avec précision le montant des sommes que Veillot a fait parvenir à Rome, mais nous croyons rester bien en deça du chiffre en les évaluant à trois millions au moins, ce qui pour cette époque représente une très belle aumône.

Quant à lui personnellement, il reste comparativement pauvre. Il travaille beaucoup, vit modestement et ne se permet aucune dépense superflue. Tout au plus accepte-t-il sur l'ordre des médecins, de prendre les eaux de temps en temps à Plombières et à Rajat.

Concluons que Louis Veillot était l'ami de tous les gens de l'Eglise et cela provenait de sa piété foncière. Rien de ce qui, de près ou de loin, se rapportait aux choses de Dieu ne le laissait indifférent. Nous venons de le constater en ce qui touche les vertus intérieures. Il nous reste à l'étudier dans les rapports de l'écrivain avec le monde du dehors.

VERTUS EXTERIEURESLe Zèle

Le fruit naturel de la piété qui se traduit dans les relations avec autrui, c'est le zèle, c'est-à-dire le souci de la gloire de Dieu considéré comme le maître de tous les coeurs. D'un zèle ardent, désintéressé naissent les mille pieuses industries d'un prosélytisme toujours en éveil mais éclairé et prudent, très éloigné de tout respect humain, mais qui n'en sait pas moins attendre l'heure de Dieu dans les âmes. Que fut, sous ces différents rapports, le zèle de Louis Veillot?

Durant toute sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie Louis Veillot travaillera à sa besogne ingrate de journaliste. Privé de son journal par l'ostracisme napoléonien, il subira pendant sept ans les tourments de "l'article rentré." Au moment où son frère Eugène va se marier, Louis prépare sa future belle-soeur à contempler la mer orageuse sur laquelle elle va s'engager en épousant un homme de lettres. Vers la même époque, Veillot témoigne de son zèle en envoyant au Père Newmann une somme de soixante-dix mille francs pour l'aider à payer les frais d'un procès sus-
(*)
cité par la mauvaise foi protestante.

Quant, au soir de sa carrière littéraire, il consentira à laisser fixer sur la toile ses traits accusés d'ardent polémiste, il exigera de l'artiste, son ami Emile Lafon, une oeuvre à double inspiration; pour sa famille, comme pour la postérité, Veillot veut être l'homme qui adore et qui en même temps défend la vérité.

Cette pose symbolique, Veillot la justifiera dans tous les incidents de sa vie de relations. En villégiature au Château d'Épouisses, il lui arrive de découvrir dans la bibliothèque du Comte de Guitaut toute

(*) Oeuvres Complètes Tome XXIII page 14

une série d'ouvrages prohibés. Il n'a rien de plus pressé, avec l'agrément du maître de maison, que de tout jeter au feu.

Le zèle de la maison de Dieu l'incite même à s'élever avec force contre les scandales de prêtres qui parfois, hélas! déshonorent le sanctuaire. Dans ces circonstances douloureuses, il déplore que " les oreilles du peuple se soient trouvées plus saintes que " la langue des prêtres",⁽¹⁾ et il ne craint pas de rappeler vertement à l'ordre les curés médisants.

Nous avons déjà parlé des relations de Louis Veillot avec les curés, qui de son propre aveu faisaient la force de l'Univers, pour saisir tout le mérite de sa conduite à leur égard lorsqu'il leur arrivait de prévariquer à ses yeux. Et il en fut toujours ainsi. N'obéissant qu'à sa conscience, le journaliste sut sacrifier même ses amitiés les plus légitimes au triomphe de la chose divine. Louis Veillot sacrifia toujours ses sympathies à son devoir. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de ses pénibles dissensions avec le Comte de Montalembert. C'est par là encore qu'il faut expliquer son insistance auprès de son frère Eugène pour que celui-ci se convertisse et les expressions de joie exubérante qui viennent comme naturellement sous sa plume à l'annonce de l'heureux événement.

"Ah! Nous voilà tous les quatre chrétiens ne faisant véritablement plus qu'un devant Dieu, qu'un cœur pour l'aimer, qu'une voix pour Le bénir. Va, sois sans inquiétude, puisque tu pries, tu as la foi; tu la sentiras grandir, se développer, et entouré de tentations tu les domineras toujours. C'est maintenant, frère, que nous allons nous aimer, que nous allons être l'un pour l'autre d'un grand secours."⁽²⁾

Louis ne se trompait pas, réunis désormais dans le même bivouac,

(1) Oeuvres Complètes Tome XXIII page 14

(2) Lettre à son frère Eugène Tome XV page 159

Eugène et lui devaient jusqu'à la mort guerroyer pour la même cause. Avec la même ardeur, sinon le même talent, ils se dépenseraient sans compter pour l'Eglise. En suivant un peu l'aîné dans cette tâche si noble, nous le reconnaissons comme le véritable fondateur de l'Action catholique, ce mouvement qui dans notre siècle joue un si grand rôle et est si hautement recommandé pour étendre le règne du Christ dans le monde.

PROSELYTISME

Rien de plus entraînant que l'attitude militante que revêtit toujours le zèle de Louis Veuillot. Rien de plus naturel, que cette même attitude au lendemain de sa conversion: Lassé et dégoûté des luttes qu'il eût à soutenir, en vivant sa religion, il croyait être exempt de tout combat extérieur. Mais à travers les lumières de la foi catholique, il vit l'impiété régner autour de lui si bien qu'il décrocha son épée de journaliste et se remit à la lutte contre d'autres ennemis. C'est en gémissant qu'il le fit, comme il l'avoue lui-même: "Mais je regarde notre sainte bannière, je regarde mon épée dont la poignée est taillée en croix et je me jette dans la mêlée en criant: " Dieu le veut! Le bruit est autour de moi, mais la paix est dans mon coeur. Qu'importe donc, puisqu'il faut combattre, que je combatte ici ou là." (')

Dévoré de zèle, Veuillot ne fut jamais un de ces sophistes qui fuit le public après lui avoir lancé des proclamations dans la rue, il aime et recherche l'attaque ouverte. Remarquant qu'une bonne moitié de la science et du succès des coquins consiste dans l'art audacieux avec lequel ils

(') Oeuvres Complètes Tome XV page 103

forcent les honnêtes gens à prendre des détours, il résolut de parler carrément et de revendiquer tous ses droits en même temps que ceux de la vérité. Comment l'en blâmer? Comment même ne pas lui accorder des circonstances atténuantes lorsque son ardeur l'emporte un peu trop loin!

"Je trouve un peu exorbitant que vous soyez obligé de me défendre, et je ne m'explique pas de quoi nos amis ont peur. S'ils aiment les jours doux, qu'ils s'abonnent à l'Ami de la Religion!" Pourquoi me fait-on des reproches? J'ai la guerre, ai-je jamais déguisé que je la voulais? Ces gens-là calomnient l'Eglise!"
(*)

Remarquons que Louis Veillot, non content de stimuler le zèle des pasteurs paroissiaux, a exercé son action jusque sur les évêques. Le démentir serait renier les meilleurs efforts de sa riche nature. D'autres l'ont dit avant nous, il ne s'est arrêté que devant le Pape. Et il a eu raison. Dans l'épiscopat français, encore quelque peu imprégné du vieux venin gallican, Louis Veillot sut infuser un nouvel amour des vraies traditions romaines. Il résista aux tendances libérales de certains grands chefs d'églises et se réjouit beaucoup de voir Napoléon III choisir parfois, sans le bien savoir peut-être, des candidats épiscopaux nettement favorables aux idées ultramontaines.

Comment expliquer cette prétention d'un simple journaliste à régenter même des princes de l'Eglise? Avons-le franchement, Louis Veillot y était poussé en partie par le sentiment de sa force littéraire, qui ne demandait qu'à s'exercer davantage, par son zèle pour la religion et aussi par une ardeur de tempérament combatif dont il ne sut ou ne voulut jamais supprimer entièrement les saillies guerrières. Admirablement équipé pour la lutte, il voulait la guerre et ne songeait même pas à s'en cacher. Comme Saint Ignace de Loyola priant sur son lit de mort pour que

(*) Oeuvres Complètes Tome XV page 379

sa Compagnie fût toujours éprouvée, Veillot estimait que les périodes de persécutions sont les plus fécondes pour l'Eglise. Rien ne lui répugnait comme le manteau de fleurs sous lequel parfois on essayait de l'étouffer! "J'aimerais mieux une de ces époques où l'on croit que l'Eglise va disparaître dans les flots de sang..... Des abaissement, j'en veux pour moi, Dieu merci; mais je n'en veux pas pour Jésus, et c'est Lui qu'on abaisse!" (')

Quant aux chrétiens pusillanimes qui l'accusaient auprès de Montalembert, par exemple, de troubler cette paix oisive dont eux s'accommodaient volontiers, Veillot, dans son énergique langage dénonçait leur manque de virilité.

Ceux qui reprochent à Veillot d'avoir été dur pour l'Université, c'est qu'ils en ignoraient les faits et les vraies causes. D'aucun, lui reprochèrent d'outrer ses dénonciations de l'enseignement officiel. Parmi eux se trouvait le Comte de Falloux. Souple et insinuant, il devait bientôt, comme ministre du Prince-Président, donner son nom à la loi qui consacrait la liberté de l'enseignement secondaire, loi que Louis Veillot trouverait d'ailleurs insuffisante. En prenant possession du ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, Falloux avait réuni les dirigeants du parti catholique dans des agapes fraternelles.

C'est surtout dans ses confidences au Baron de Dumast que Louis Veillot donne libre cours à la sainte colère qui l'anime contre l'impiété et l'impudicité de la revue et du roman. Devant un feuilleton de Janin, par exemple, il se reprend à formuler "un coupable" ancien souhait de jeunesse, qu'une fée lui accordât de pouvoir allonger le pied partout où il voudrait." (') En face de toute prévarication sociale, il lève avec indignation l'étendard de la nouvelle croisade. Et joignant aux paroles les

(') Oeuvres Complètes Tome XX page 398

('') " " " XVII " 9 Note

actes, il frappe de sa belle épée de journaliste. Il préférerait mourir plutôt que de ne pas dire sa pensée sur "l'ignoble"! A ceux qui lui conseillent la modération, il remarque malicieusement qu'en ordonnant à Pierre de remettre son épée au fourreau, Jésus ne lui a pas commandé de la livrer à Malchus. Quant à lui, il continuera de croiser le fer, tant que le commandement du Maître ne sera pas intervenu.

C'est surtout, comme on le sait par l'article que Louis Veuillot a bataillé. Il a porté la polémique à un rare degré d'excellence littéraire. Il en a fait son arme de choix et l'a mise au service de sa grande passion. C'était au XXIème siècle quelque chose de nouveau de voir les dogmes catholiques défendus par une telle plume. Veuillot observait de grand principe militaire que la meilleure défensive c'est l'attaquer. Or, dans l'arsenal littéraire, l'arme offensive par excellence c'est l'article; il n'eut garde de l'oublier.

"J'aurais beau faire des livres, je crois que Dieu me demanderait pourquoi je n'ai pas fait d'articles. J'aime mieux rendre compte d'un zèle imprudent que d'un manque de zèle; j'aime mieux aller dans le purgatoire pour ma chaleur que dans l'enfer pour ma tiédeur."⁽¹⁾

Quiconque a suffisamment étudié Louis Veuillot souscrira pleinement à ces paroles: Il ne vécut que pour défendre l'Eglise. Aussi, le plus grand chagrin de sa vie fut l'inactivité relative à laquelle le condamna la suppression de l'Univers de 1860 à 1867.

Cette suppression, il l'avait pour ainsi dire voulue, car il estimait que les circonstances ne lui permettaient plus de remplir son rôle; il ne songeait désormais qu'à sacrifier en rendant un dernier hommage à Pie IX, Pontife-Roi.

Le rédacteur en chef, toujours fidèle à son programme s'était imaginé
 (*) Oeuvres Complètes Tome XV page 420

que mourir martyr ne pouvait lui laisser aucun regret. Il se trompait. Quelques mois à peine après le décret impérial du 29 janvier, Louis Veillot écrivait à son correspondant romain, désormais sans travail: " Ah! qu'il est triste d'être mort..... je crève de santé, de colère, d'ennui. Je lis les journaux, j'enrage et je fais d'inutiles projets. " ^(*)

Réduit pour la première fois à ne considérer que de loin le champ de bataille où tous ses vœux l'appelaient, il s'essayait alors à prendre son mal en patience; lutte toute nouvelle pour lui et pour laquelle, croyons-nous, il n'était guère préparé, en dépit de ses vertueuses recommandations.

La perte de l'Univers avait si profondément frappé Louis Veillot qu'il ne négligea rien pour faire rapporter le décret de suppression. Déjà répondant aux lettres de condoléances qu'il avait reçues à la mort du journal, il remarquait que c'était "quelque chose d'affreux d'être obligé de s'enterrer soi-même." Aussi multiplia-t-il les démarches pour que l'Univers lui fût rendu, et l'attitude intransigeante du duc de Persigny, le nouveau ministre de l'Intérieur, lui valut de grandes lassitudes.

Désormais, à part deux nouvelles mais très courtes suspensions, l'Univers reprendra sa marche endiablée, et la plume alerte du journaliste vétérân continuera de toujours lacérer la face de l'impie comme aux meilleurs jours des Propos divers ou des Libres-Penseurs. Ni les humiliations nationales de la guerre franco-allemande, ni les indicibles tristesses de la Commune, n'abattront l'énergie du champion de toutes les causes pures.

Après tous ces commentaires, on serait tenté de conclure que Veillot n'a bien aimé que la bataille; cependant, ce ne serait lui rendre qu'une justice très imparfaite. Disons-le hautement, car on l'a trop souvent denié, Veillot n'a jamais aimé la lutte pour elle-même. Il combattait par

(*) Oeuvres Complètes Tome XX page 261

devoir, comme il le disait lui-même à ses intimes.

Tel a donc été Veillot le prosélyte; écoeuré des bassesses de la cupidité, outragé dans sa délicatesse par l'ordure des feuilles impudiques, révolté enfin par l'abaissement des esprits et des coeurs, il ne sut jamais taire les droits supérieurs de Dieu et de la conscience chrétienne. De là, en face de toute prévarication, sa volonté d'intransigeance absolue. Devant les dispensateurs des honneurs mondains, comme devant les maîtres de l'impiété et de la débauche, il confessa toujours sa foi inébranlable et sa résolution de défendre son drapeau.

Sans peur et sans reproche, il alla droit son chemin inaccessible à la tentation, tout comme au respect humain. Et voilà pourquoi il a mérité d'être proposé comme modèle à la jeunesse militante d'aujourd'hui; et concluons ce chapitre en fixant pour l'histoire un des traits les plus caractéristiques de Louis Veillot; ce fut un lutteur, ce fut un apôtre!

L'ECRIVAIN

Tel qu'il apparaît devant la postérité Louis Veuillot "qui ne cesse de grandir" peut se définir en deux expressions: maître écrivain, ferme catholique.

Ecrivain, Jules Lemaître n'hésite pas à le mettre au rang des très grands prosateurs de son siècle. Paul Bourget ayant renversé les préventions dont s'embrumait aux yeux des contemporains, le génie littéraire de l'ardent polémiste, avait reconnu devant son cercueil cet éloge: "Il égale nos grands classiques."⁽¹⁾

À la même époque, un journal étranger aux convictions de Louis Veuillot, le Constitutionnel, lui rendait cet auguste témoignage: " Il est le dernier des Pères de l'Eglise littéraire de la France." Longhaye, considère Veuillot comme l'un des plus grands écrivains de son époque, les auteurs contemporains l'estiment comme l'un des plus nobles génies de la littérature française.

En Louis Veuillot, l'écrivain est de tout premier ordre. Ce don naturel, il l'a développé, perfectionné, par un travail acharné et méthodique. Il est devenu maître dans cette vocation par la lecture assidue et l'étude approfondie des classiques du Grand Siècle. Il goûta les oeuvres de Madame de Sévigné de la Bruyère, et surtout de Bossuet, Pascal, Bourdaloue, Joseph de Maistre, de Bonald. Il appréciait aussi les auteurs du XVIIe siècle, tels que: Amyot, Rabelais et Montaigne. Cependant il lut beaucoup moins les Romantiques du XVIIIe siècle qui dans sa jeunesse avaient eu ses vives prédilections. La lecture de Gil Blas produisit chez notre écrivain une véritable conversion, et à partir de ce moment il perdit le goût du léger, du bruyant de ce courant littéraire, pour se donner tout entier à d'autres oeuvres de moralité plus saine et de valeur bien

(1) Les Contemporains Série VI page 69

plus élevée. Hugo, Michelet, Georges Sand pâlirent devant les véritables grands classiques. Par devoir professionnel il lisait tous les ouvrages importants de son époque, des livres de toute sorte, anciens et nouveaux, de littérature, d'histoire, de philosophie, de théologie. (')

Ecrivain de race et d'instinct plus ou moins confus au début, le jeune homme abandonne cette voie et commença de l'être avec réflexion et lumière, il commença d'être le vrai Louis Veuillot.

Arrêtons-nous à l'essentiel pour décrire sa manière de procéder et de se former dans l'art littéraire. Veuillot n'est point philosophe de profession, la discipline scolastique lui fait défaut, tout comme les humanités régulières. Mais il a le souci de la forme littéraire; affaire, chez lui de goût naturel, de disposition artistique. Il a de nature, ce qu'on appellerait bien la même logique du style, l'amour, le courage de la précision, de la cohésion des idées. Ce n'est pas lui qui se contentera du demi-jour, de l'expression approchante, qui s'accordera la molle facilité de l'à peu près. Il sait admirablement lire; et en voici la preuve.

Comme, à ses débuts au moins, le latin ne lui est pas encore familier, pour fixer le sens des termes français et en démêler les nuances, il n'a pas la plus commode ressource et la plus prompte; l'étymologie; seule est que l'usage de nos bons auteurs. Avec quelle sagacité les a-t-il donc lus, s'il devient, et presque d'emblée, un impeccable modèle en fait de justesse!

C'est encore à la même école qu'il a puisé des expressions heureuses, des tours riches et excellents, de pure veine française, vifs, libres, hardis, où se retrouvent la netteté, l'agilité, la gaillardise de notre vieux et franc génie national. Maître de ses mots qu'il entend au vrai, qu'il range et distribue au mieux, maître de sa phrase, qu'il sait, tantôt dérouler en ondes magnifiques, tantôt couper, serrer, lancer comme la flèche, il

(') Satires Livre II

s'est fait une langue très classique par son fond et tout ensemble colorés à la moderne.

La vocation de l'écrivain, pour Veillot est sublime: utiliser les dons reçus du ciel au service de Dieu et pour le bien de ses frères. Il réalisera la perfection de son oeuvre en étudiant sans cesse, en luttant contre l'inconstance de l'esprit, l'imprécision de la pensée. Il y a là une question de probité, car nous sommes les dépositaires du vrai, ce serait une faute de l'altérer par une composition imparfaite, par une langue inceparable d'en traduire tous les aspects, toute la force, toute la splendeur.

Notre célèbre écrivain ajoute qu'après l'instruction et la foi rien ne nous est plus nécessaire que de soigner sa composition et de travailler son style. L'étude des manuscrits qui nous reste de l'écrivain et des éditions successives de ses oeuvres nous révèle autant de conscience professionnelle que de sens artistique. Sous la question d'euphonie, il est sans pitié pour les autres, étant sans reproche pour lui-même. En tout, il exige et de plein droit, parce qu'il les pratique, le soin, le labeur, le courage d'achever et de parfaire. Dès sa jeunesse, en 1842, quelqu'un lui demandait une littérature plus hâtive, moins soignée; lucrative! "Non, répondait-il, je ne consentirai jamais, pour des mines d'or, à ne pas écrire le mieux que je puis." Et pourquoi? "Je me soucie fort peu de la gloire de l'écrivain, mais je ne fais point si bon marché de sa dignité."^(*)

Pour Veillot "le style est l'art qui bâtit des palais impérissables à la pensée humaine" et cet art ne livre que lentement ses mystères. C'est la noble condition de l'artiste de chercher toujours, d'en poursuivre sans cesse les secrets, de prolonger les fatigues et les délices d'un combat si beau.

Mais la véritable beauté littéraire est dans l'expression complète et

(*) Correspondance Tome I page 149

vivante d'une pensée juste, et non dans la mesquine recherche de l'effet. Pour mieux connaître ce génie, il faut étudier les facultés de son âme et les formes caractéristiques de leurs moyens d'expression.

Louis Veillot avait l'intelligence rapide et pénétrante et nous avons indiqué déjà comment il avait su trouver dans sa foi la règle de sa pensée; un élargissement de l'horizon. Sa sensibilité était vive, ce grand lutteur était un tendre, aux affections profondes, et si ses indignations contre le mal étaient véhémentes, le beau et le bien soulevaient en lui des enthousiasmes ardents. Son imagination vite exaltée lui mettait sous les yeux, l'objet à décrire en lui fournissant en un "jaillissement puissant, des images tour à tour grandioses, gracieuses, ou d'un comique irrésistible."

Le style de Louis Veillot trahit son âme toute entière, et quelle âme! Combien riche, souple et pour ainsi dire étendue! Vous la sentez enjouée ou grave selon le besoin, calme ou vibrante, affectueuse ou énergique, enthousiaste ou indignée. Que dire encore? L'âme est fine, spirituelle, avec un fond de paix et de joie chrétiennes, et cet autre fond, bien français de bon sens allègre, de belle humeur.

Veillot avait une âme où rien de l'écrivain ne manque; âme de croyant complet et conséquent avec lui-même, où la foi toujours présente et agissante, maintient la sérénité jusque dans la véhémence; surveille et gouverne de haut cette vive et ardente mobilité. Grâce à cette richesse de dons naturels, Veillot est à la fois un lyrique, un réaliste, un homme d'esprit, et tout cela s'équilibre et s'harmonise en lui grâce à un bon sens extraordinaire.

Pour mieux comprendre son talent d'écrivain, il faudrait le suivre dans tous les genres où son infinie souplesse lui a permis de toucher et presque toujours en maître. Mais comme ce travail dépasserait les limites de cette thèse, contentons-nous de glaner d'une manière générale dans ses œuvres littéraires les divers éléments de son génie et les principaux traits caractéristiques de ce célèbre écrivain.

LA CORRESPONDANCE

" Louis Veillot épistolier "

La Correspondance de Louis Veillot est sans contredit le plus beau monument épistolaire des deux derniers siècles. Douze volumes ont déjà paru, et que les Oeuvres Complètes classent en y ajoutant beaucoup de lettres dans l'ordre chronologique; la correspondance est au moins égale et sur bien des points supérieurs à celle de Mme de Sévigné, de Joseph de Maistre et de Voltaire.

Les lettres de l'épistolier, comme celles de la célèbre marquise qu'il admirait, et comme celles du publiciste catholique, révèlent chez le terrible lutteur, non seulement une grande force de jugement, mais encore une vive gaieté, une admirable résignation dans l'épreuve. Par la variété des questions traitées, par la qualité des correspondants: prélats et hommes politiques, gentilshommes et grandes dames, amis de choix, parents et enfants, la Correspondance de Louis Veillot mise en parallèle avec celle de Voltaire, signale une fois de plus l'antithèse des deux écrivains dont le talent analogue sur plusieurs points, a exercé, quoique dans un sens diamétralement opposé, une influence considérable; mais la passion de la vérité chez le fier croyant est d'une toute autre grandeur que la rage du mensonge chez l'impie audacieux.

Buffon a dit: "Le style, c'est l'homme" - c'est évidemment le cas des vrais épistoliers français en particulier de Louis Veillot. Si l'on veut retrouver Louis Veillot tout entier, tout lui-même, on doit le chercher dans sa Correspondance. Certes, on le retrouve assez facilement dans chacun de ses ouvrages, surtout dans ses Mélanges, dans Ça et Là, dans le Parfum de Rome, dans les Historiettes et Fantaisies. Avec cette franchise de caractère et de parole qui le met hors de pair, Veillot se traduit dans chacun de ses livres; il marque son empreinte sur toutes les pages qu'il

signe. Mais toutes ces pages il les a retouchées rapidement; il en a corrigé les premières épreuves avec un soin d'artiste, avec une attention qui lui fatiguait les yeux et quelque fois l'âme; car il avait cela de commun avec tous les écrivains de race, qu'à force de se relire, il se dégoûtait lui-même de son oeuvre, ne l'estimant jamais arrivée au point de la perfection rêvée et voulue.

En aucun de ses écrits, même quand ils s'adressent au public, Louis Veillot ne déguise sa pensée; par la simple raison qu'il n'a pas à en rougir; mais en parlant au public, soit dans le journal, soit dans la brochure, il ne dit pas tout. Dans ses lettres il parle, il raconte, il s'égayé, il pleure tout à l'aise. Lui-même il déclarait que pour connaître tout son travail, il faudrait connaître à fond sa Correspondance; et c'est aussi la remarque des deux annotateurs de cette correspondance, M. Eugène Veillot et M. Auguste A. Roussel, celui que Louis Veillot appelait familièrement son "Fides."⁽¹⁾ C'est dans ses lettres qu'il s'est exprimé le plus complètement avec le plus de vérité, de variété, de charme; on l'écoute, on le voit, c'est lui; c'est son accent, sa verve, sa prose ailée, bondissante, fleurie ou superbe, jamais banale, ses bons mots, son bon coeur, son bon rire, ses larges pensées; son style enfin qu'il crée en se jouant, qu'il fait jaillir sous sa plume et qui est à lui.

Ses lettres témoignent d'un commerce familier avec les maîtres, auxquels il revenait et d'où il ne rapportait qu'un goût assez modéré pour les contemporains, témoins ce bout de phrase: "Je lis les lettres du Père Lacordaire; c'est commun et honnête."⁽²⁾ Il avait lu surtout Mme de Sevigné et Joseph de Maistre. C'est à lui que nous devons la publication des deux excellents volumes de J. de Maistre, parus en 1851, Les Lettres et Opuscules. Celui qui signait gaiement ses épîtres à sa soeur, "l'enfant du peuple,"

(1) Voir les Avant-propos des tomes III, IV, IX, XII

(2) Tome II 5 janvier 1863

était fait pour comprendre cet ancêtre intellectuel, ce frère aîné dans la foi et dans toutes les hautes pensées, ce "philosophe à demi prophète", qui avait vu si clair et si avant dans les événements troublés de notre histoire. (*)

Louis Veuillot s'était fait d'abord l'élève de la grande épistolière du XVIIe siècle; il avait étudié sa manière inimitable, et à l'encontre des critiques superficielles de l'Université et de l'Académie, il voyait d'abord, en Mme de Sévigné, la chrétienne. Sur quoi, il conjurait Monsieur Edmond Leclerc, son ami peu dévot de lire, à l'exemple de la marquise, les sermons de Bourdaloue, et même Niccle, bien que Nicole soit "sec comme une vieille peau." (**)

Durant ses villégiatures, à Epoisses, dans la Côte d'Or, une de ses meilleures joies était de relire les lettres de Mme de Sévigné, autographes ou imprimées, à deux pas de la chambre qu'avait occupée jadis la marquise: "Epoisses est l'aiguillon qui me fait courir..... C'est là qu'on se chauffe au coeur de chêne," je vois des arbres verts et des pelouses, et je savoure les lettres d'auteurs favoris. (***)

A y regarder de près, on devine ça et là, dans sa Correspondance, certaines reminiscences de ses lectures: ainsi la jolie épître à l'évêque de Poitiers, où Louis Veuillot annonce discrètement à Mgr Pie la nomination de Mgr Morlot au siège archiépiscopal de Paris, et rappelle aussi dans une lettre à P. Dugas la visite du Commandant Pierron, son gendre. (****)

Mme de Sévigné, sans songer le moins du monde aux honneurs de l'impression, n'ignorait point le succès de ses bribes littéraires. Louis Veuillot savait également combien ses plus minces billets avaient le don de toucher

(*) Ste Beuve - Lundis - Tome IV page 118
 (**) " I Septembre 1841
 (***) " XII 21 oct. 1863 à M. le Comte de Guitaut
 (****) " XI 26 mars 1873

ou d'égayer ses correspondants. A deux ou trois reprises, on lui demanda de laisser imprimer quelques-unes de ses lettres; il s'y refusa. Il ne croyait point qu'il convînt de publier les lettres d'un vivant; car enfin pour les livrer, comme il dit à "cette grosse bête de tout le monde", il en faudrait biffer presque tout ce qui en fait le charme! L'agrément des lettres intimes consiste dans les choses intimes. Oter cela, c'est ôter tout. Ces lettres, raclées comme il serait nécessaire, vous paraîtraient à vous-même très fades pour le moins. Et il terminait gaiement par cette observation funèbre: "Plus tard, avec une notice nécrologique, ce sera très intéressant." Du reste, pour adoucir son refus, il promettait de reculer un peu l'époque où l'on ferait cette notice nécrologique; ne fût-ce que pour grossir le recueil épistolaire.

Grâce à Dieu, Louis Veuillot a tenu cette promesse, et depuis, il a écrit encore pendant au moins dix ou douze ans; ce qui, suivant ses propres calculs, devait valoir pour ses correspondants quelque cinq et six mille lettres de plus. Chaque jour, il lui tombait, des quatre vents du ciel, "des pluies de papier."⁽¹⁾ Il ne se plaisait pas autrement de ces averse; répondre aux lettres, c'était une de ses chères besognes. Quelquefois il y réservait le dimanche, parce que c'était un travail plus reposant, mieux approprié au jour du Seigneur. Ses villégiatures, ses vacances commençaient par une liquidation épistolaire colossale. Après une forte séance consacrée à ce travail aimé, il comptait avec satisfaction les réponses amoncelées sur sa table, un peu comme le moissonneur compte ses gerbes.

"Ouf! je viens de compter mes lettres. J'en ai écrit une soixantaine, et peut-être plus. Quand j'aurai passé ici une quinzaine de jours,

(1)

J'aurai expédié cent lettres environ. C'est beaucoup pour un homme qui s'amuse". Même quand il ne s'amuse pas, la correspondance va son train; dès 1852, il chiffrait en moyenne à six ou sept cents par an. J'écris chaque semaine cent lettres au moins et pourtant dit-il, "je ne réponds qu'à ceux qui parlent de m'élever des statues". (')

Quand il s'agit de sa soeur, ou de son frère, ou de ses plus intimes amis, il ne compte point; la plume court et ne s'arrête plus. Il écrit pour se donner la jouissance d'user un timbre-poste: "l'histoire de vous embrasser et de dépenser quatre sous". Il écrit pour se délasser après avoir travaillé comme un brave," c'est sa manière de reprendre haleine, de se rafraîchir entre deux rudes corvées;" comme un pauvre homme qui casse des cailloux au soleil, s'écarte pour aller boire un peu d'eau fraîche à la source qui coule dans le gazon, sous l'ombre des beaux arbres." (')

Enfin, par une attention ingénieuse, qui est chez lui un besoin du coeur, il écrit à sa soeur et à ses enfants, pour leur annoncer qu'il arrive en même temps que sa lettre, et que le "pauvre papa", les attend, les bras ouverts, au haut de l'escalier: "Montez bien vite en riant bien fort. Venez m'embrasser, venez rire sur mon coeur". (''')

Les artistes, même les plus habiles et les mieux exercés, ne font point oeuvre d'art sans un instrument de choix. Ces obstacles de rien, qui gênent le travail de la pensée et le jeu de la fantaisie littéraire, Louis Veillot les a expérimentés; il les a signalés trop souvent, avec trop d'insistance pour n'en tenir pas compte. Sans doute il exagère parfois à plaisir, en vue d'égayer ses correspondants, sa soeur, sa femme; mais à côté de l'exagération voulue, il y a la réalité certaine et un cas de psychologie, très peu compliqué d'ailleurs, qu'il nous semble curieux de

(') Tome II, 24 août 1856
 (') Tome III, juin 1856
 (''') Tome II 15 mai 1868

constater; tous les lecteurs de sa Correspondance savent combien lui-même paraît y attacher d'importance.

Il me faut disait Louis Veuillot à sa soeur, le 2 juillet 1873, "une table à écrire, une chaise à écrire, un esprit à écrire." La table solide et large, la "bonne grosse table en bon gros bois--est chose bien désirable: l'horreur d'écrire sur cette petite table branlante, dit-il une autre fois, me fait perdre jusqu'à mon talent et ma facilité d'épistolier." (')

Mais ce qui est beaucoup plus indispensable que la table immobile, c'est la plume qui marche à souhait, et pour Louis Veuillot il n'y en a que d'une sorte: "la plume d'oie, si nécessaire à l'expression des sentiments humains". (') En voyage, l'une de ses grandes préoccupations, c'est de trouver des plumes d'oie, il va même jusqu'à en faire arracher au dos des inconscients volatiles qui s'ébattent sous ses fenêtres.

Il ne peut ni ne veut écrire à ses amis avec engin de fer; cela paralyse les sentiments. A Nice, on lui offre une plume d'or, ce métal, qui échauffe tant l'imagination, refroidit la sienne.

Je ne sais si aucun auteur épistolaire a jamais su, comme Louis Veuillot marquer ses moindres billets d'une date et d'une couleur locale. Lisez dix lignes de n'importe quelle lettre, sans regarder les indications de l'en tête, et vous aurez reconnu, ici, le champ de bataille de Paris, là, les champs de bataille autour d'Alger; vous aurez senti l'atmosphère sainte et vivifiante de Rome, ou lapaix monastique de Solesme. Telles pages reflètent la magnificence fleurie du château d'Epoisses; telles autres, la grâce et la fraîcheur des manoirs normands des Nouettes ou de Livet, du manoir berrichon de Berrie, du manoir breton de Porte-d'Ohain; les épîtres écrites dans les villes d'eau, Royot au Plombières, ont un caractère spécial comme celles qui arrivent des grèves du Pouliguen, ou de la solitude active et priante de la Tour, chez les Petites Soeurs des Pauvres. Presque

(')

Tome IX 18 dec. 1866

(')

Tome III 24 dec. 1872

toutes ses plus belles lettres portent en tête un de ces douze noms que nous venons de rappeler. Les plus fleuris sont datées d'Epoisses; immense château situé dans un immense bouquet de tilleuls, de roses, d'orangers, de lis, placé lui-même dans un incomparable champ de blé. (') Il semble à l'heureux auteur que son papier prend comme un parfum de terroir et que ses phrases s'épanouissent au contact de cette riche nature; il écrit d'Epoisses à Mgr de Salinis: "Sentez-vous l'odeur des tilleuls, des lis, des buis et des foins. On entend avec lui chanter les oiseaux et les moines; on habite avec lui "un tableau gothique" dont le cadre est tantôt un cloître, tantôt une église, tantôt un jardin. ('')

Parmi ses lettres les plus profondément empreintes de couleur locale, il faut mettre en premier lieu celles d'Algérie, fort nombreuses et toutes fort intéressantes. En 1841, Louis Veuillot alors sous-chef au ministère de l'Intérieur eut la bonne fortune d'accompagner, le général Bugeaud et de pouvoir étudier de très près notre nouvelle conquête d'Afrique. De là, il écrivit à son frère des relations volumineuses qui, après retouches, sont devenues le beau livre des Français en Algérie, mais d'autres lettres de cette même époque figurent çà et là dans la Correspondance. Les teintes orientales y sont vives et éclatantes, et les imitations du style arabe, fort gaies; surtout quand elles s'adressent à M. Edmond Leclerc, secrétaire de M. Duchâtel, ministre de l'Intérieur. Toutes celles que reproduit le tome VII sont à ce point de vue, d'un pittoresque achevé. Mais si chaque pays, et pour ainsi dire chaque paysage, prête une nuance variée, spéciale aux différentes catégories des lettres de Louis Veuillot ce qui en fait la variété la plus merveilleuse, c'est le nombre et la diversité des correspondants.

Les douze volumes portent comme titre général: Lettres à son frère,

(°)
(°°)

Tome VII- 11 juillet 1860
" VI- 26 septembre 1843

lettres à sa soeur; mais tous excepté le second, qui est uniquement composé de 221 lettres à Mlle Elise Veillot, renferment un contingent respectable d'épîtres ou de billets adressés à une foule de personnages.

Nous pouvons ranger les correspondants en cinq classes: 1° La famille, femme, frère, soeur, enfants, neveux et nièces, on a publié qu'une seule lettre de Louis Veillot à son père et à sa mère.

2° Le monde ecclésiastique: d'abord les grands évêques Mgr Pie, Mgr Parisis Mgr Gerbert, Mgr de Salinis, Mgr Berteaud, Mgr Freppel; puis Dom Guéranger, l'abbé Delor, l'abbé Morisseau; 3° Les Compagnons d'armée, rédacteurs ordinaires de l'Univers, comme M. du Lac, Léon Aubineau, Barrier, l'abbé Bernier.

4° Les hôtes et les autres amis internes: M. le comte de la Tour, le comte de Guitaut, Th. Foisset, le comte d'Esgrigny de St Bonnet, de B. Raffin, de Colvimont, Edmond Leclerc, Emile Lafon, Adolphe Segrétain, Mme la comtesse de Ségur, la vicomtesse de Pitray, la comtesse de Montsaunier, Félicie Testas.

5° La légion des correspondants de circonstance, parmi lesquels se rencontrent les noms les plus disparates: des curés et des gens de lettres; M. le comte de Chambord et le photographe Nador des Bénédictins, des Jésuites, M. de Villemessant, M. le comte de Mun et M. Rival, instituteur primaire d'une commune de Vendée, avec lequel Louis Veillot était en relations suivies. Dans cette variété de destinataires, quelle variété de ton et d'allure! Tout en restant lui, l'épistolaire change avec chacun de ses amis. Ses amis, rien qu'à l'écouter, on les devine et on les aime, on soupçonne, ou mieux on entrevoit leurs caractères, leurs goûts, leurs vues, leur façon d'agir et de dire. Avec les évêques, Louis Veillot est respectueusement filial, mais là même, les nuances s'accroissent; à l'évêque de Poitiers, il parle comme au docteur; à Mgr Parisis, comme au père, au conseiller de

toutes les heures, au compagnon de toutes les luttes, avec l'aimable Mgr de Salinis, le respect ne gêne point la plus cordiale familiarité. Ainsi en est-il, toutes distances gardées, à l'endroit des prêtres qui, d'un bout à l'autre de la France, l'appuient de leurs encouragements et de leur vaillance dans la foi. (')

Toute la correspondance qui s'adresse aux prêtres, aux religieux, est bien l'écho de ses sentiments; avec eux, il se sent à l'aise; il est cet homme d'église, de sacristain, comme l'appelaient ses adversaires, qui croyaient évidemment le chagriner ou l'humilier sous le poids d'une épithète si écrasante. Ils ignoraient quel plaisir vrai et senti ils lui procuraient, et de quel bon rire, il acceptait ces qualifications; tout comme lorsqu'il écrivait à Royat que de braves servantes, "sachant qu'il revient souvent de Rome, le croient cardinal."

Un garçon disait un jour parlant du grand journaliste: "Il paraît que c'est un monsieur crânement comme il faut, celui-là! On dit qu'il est l'ami du maître des curés!" Louis Veillot n'eut rien de plus pressé que de communiquer à sa soeur cette appréciation pittoresque.

Quand il s'agit de ses proches, de ses collaborateurs, de ses intimes, on peut à coup sûr répéter de Louis Veillot le mot de Mme de Sevigné: Pour ceux-là "mes pensées, mon encre tout vole!" (') Mais, comme toujours, cette conversation écrite prend, si j'ose dire, le diapason des âmes, ici, plus grave, là, plus tendre; ailleurs plus simples, parfois toute familière, éblouissante dans les lettres à Mme de Pitray, étourdissante de saillies et d'enjouement par exemple avec M. L. Lafon et avec M. Segrétain, qui avait "plus d'esprit dans son petit doigt, que le Sénat dans toutes ses têtes," intarissable d'affection avec sa femme, de confiance, de reconnaissance, de verve, avec sa soeur Elise et avec son frère; doucement et profondément ému avec ses filles, montant quand

(')
(')

il convient, au ton de l'éloquence, puis descendant à la portée des plus petits lecteurs ou lectrices.

Qu'il suffise de rappeler ici, d'un mot, les lettres pieusement sublimes de ce père très aimant, très généreux, mais très affligé, à sa fille, devenue Soeur Marie Luce, qu'il appelle "mon ancien petit Lulu mignon toujours chéri, ma noble fiancée de Jésus, très respectée, et bientôt mon illustre et vénérée Dame de la Visitation Sainte Marie; lettres admirables, comme celles qu'il écrivit auprès du lit de mort de sa femme et de ses chères petites filles, et qui toutes ne peuvent se lire qu'à travers les larmes. Il nous semble qu'un recueil, composé uniquement de ces lettres incomparables, pourrait servir de livre de consolation aux chrétiens qui souffrent et qui pleurent frappés de ces mêmes grâces terribles. Qu'il serait doux à lire en face d'un crucifix! Louis Veuillot s'entretenait du mystère de la douleur avec son amie Mme de Montsaunin, lui disait: "Les yeux qui n'ont pas pleuré ne voient rien." (') Sur combien d'amis la lecture que nous indiquons verserait des flots de lumière, en montrant à leurs regards troublés le ciel qui ne passe point et Dieu qui ne meurt pas.

Si Veuillot nous fait connaître ses correspondants, par la seule façon de leur écrire en accommodant son style à leur caractère, à leur humeur, c'est lui surtout qui se laisse voir dans ces volumes entassés, au courant de la plume, ou plutôt dans ces milliers de pages conversées, sans aucune préoccupation de la postérité.

En feuilletant les douze volumes de la Correspondance, nous concluons que Veuillot se moquait de la postérité non moins que de la gloire qui lui attirait des curieux et des importuns pendant ses voyages. Il n'avait d'autre prétention que d'intéresser, de distraire, de consoler, de divertir ceux qu'il aimait, de leur conter ce qui se passait autour de lui ou en lui. Si

(')

Louis Veillot parle de lui, il ne lasse jamais, il a le style gai, il nous entretient de ses habitudes, goûts, caprices, travaux, souffrances et joies, aventures de la vie quotidienne, anecdotes de voyage ou de vacances; même quand il se plaint, la bonne humeur se fait jour ou même éclate entre les lignes. Lorsqu'il "Grognasse" premier ou M. "Maltoujours" de "Malpartout", il sourit encore et déride ses lecteurs, néanmoins il avoue ainsi un de ses côtés faibles; il aimait à se plaindre, en famille, aux personnes qu'il chérissait comme lui-même, à sa soeur, à ses filles. Ses plaintes ne sont pas bien amères et se terminent toujours par une effusion de tendresse.

Les deux récréations favorites du polémiste étaient un jeu de cartes, peu compliqué, puis le jeu de boules, la grande passion du terrible rédacteur de l'Univers et de ses collègues. Mais, avouons-le avec lui, la chance n'était pas souvent du côté du rédacteur en chef; ou, s'il triomphait, c'était presque toujours sans gloire.

Heureusement, Louis Veillot battu par ses amis, s'en allait ensuite prendre sa revanche, avec une nouvelle vigueur, contre ses véritables adversaires, libres penseurs, universitaires, ennemis de Dieu, de l'Eglise et du bon sens.

On a aussi vite fait de découvrir les autres passions du redoutable polémiste dans ses premières années surtout, il bouquinait presque avec fureur. C'est du reste, pour un promeneur intelligent qui flâne sur les quais une tentation bien naturelle souvent fructueuse que de feuilleter les livres hétéroclites.

Quant à ses goûts culinaires, Louis Veillot ne s'en cache point dans sa Correspondance, certains raffinés posant pour les gens du bel air, lui ont même reproché d'avoir affiché ces goûts avec un peu de complaisance.

Notons que notre correspondant ne s'entretient de ces minces détails qu'avec ses plus intimes; et quel avalanche d'esprit il fait passer sur les menus, de quelle bonne humeur il assaisonne le service, et relève même les huitres!

Les lettres de Louis Veuillot nous montrent surtout en lui l'homme de foi, le chrétien magnanime comme un chevalier des vieux âges, simple et dévot comme un enfant. La foi pénètre toute sa vie, elle éclate dans toutes ses actions; il mêle sans effort des pensées du ciel aux préoccupations, aux oeuvres, aux joies, aux peines de chaque jour; le récit de ses confessions, de ses communions, de ses pèlerinages, entre tout naturellement dans le récit de ses labeurs ou de ses vacances.

La Correspondance de l'épistolier est émaillée de traits charmants, et nous révèle qu'il fut chrétien courageux; un lutteur, un batailleur, un preux. Ce fut un des très rares hommes de caractère de notre temps; il resta debout et droit, quand presque tous, même les beaux diseurs et les bretteurs, courbaient si aisément la tête et l'échine; quand il fallut combattre, il combattit. "Je ne veux pas, disait-il à M. du Lac, un de ses véritables frères d'armes, je ne veux pas jouer le rôle de ces braves gens qui ferment leur fenêtre quand ils voient qu'on égorge quelqu'un dans la rue."⁽¹⁾

Les lecteurs des oeuvres polémiques de Louis Veuillot qui ont admiré dans l'Univers ou dans le Mélanges, ces coups de massue, d'épée ou d'épingle, si généreusement distribués aux ennemis de l'Eglise, mais qui n'auraient pas feuilleté la Correspondance, ne connaîtraient que l'envers de cette âme forte et aimante; ils ne sauraient pas combien ce loyal soldat du droit et de la vérité souffrait d'avoir toujours à ferrailer, à blesser.

Et cependant, Louis Veuillot faisait l'aveu à son ami, M. de la Tour,

(1)

bien capable de l'entendre: "Au fond je n'aime être mal avec personne, et cette vie de guerre que je mène est beaucoup plus un effort de ma foi que de mon coeur!" (') Souffrir, accepter pour Dieu les angoisses qui broient le coeur et soumettent la foi aux plus poignantes épreuves, c'est tout l'héroïsme chrétien. Louis Veuillot eut cet héroïsme, il souffrit cruellement, et il bénit Dieu dans les étreintes de la douleur: "La mort nous tue; mais Dieu l'a vaincue; et elle aussi mourra, et nous vivrons." (') Quand la mort frappait autour de lui, à coups redoublés, il se faisait, disait-il, de ces tombes entassées sur le chemin comme des échelons pour monter plus haut vers la lumière et la vie: "Nous croyons, nous aimons, nous espérons; à travers nos larmes, nous voyons que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde." (') Il écrivait ces lignes auprès du lit de mort de ses enfants; comme époux et comme père, il fut éprouvé presque au-delà des forces humaines; jamais en lui le chrétien ne se montra plus grand.

Ses lettres écrites près du cercueil de sa bien-aimée Mathilde et de ses filles Marie, Gertrude, Madeleine, sont des hymnes de confiance, de reconnaissance, d'amour pour le vrai Père qui est aux cieux: "Je pleure, mais j'aime; je souffre, mais je crois, je ne suis pas écrasé, je suis à genoux." (') Il chérissait avec passion, mais pour Dieu, ceux que le Seigneur lui avait donnés; il pleurait de joie lorsqu'il voyait sa fille aînée, à peine âgée de dix-sept mois, saluer la croix en bégayant le nom de Jésus. Quand la mort lui reprit sa chère femme, il pleura, en se frappant la poitrine: "Dieu a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne, et puni un pécheur puis dans un élan de foi triomphante il s'écrie: "Tournons-nous vers le ciel, puisque c'est là que vont tous nos trésors." Pour consoler ses amis, en soulageant son propre coeur, il raconte ces départs vers le ciel,

(')

Tome IV 1853
 Tome VIII page 14 1865
 Tome VII -- 1855
 Tome V -- 18 juillet 1855

dans tous les détails que sa foi a saisis.

Le premier mérite de la Correspondance du grand écrivain est de ne ressembler presque jamais à aucun autre. Néanmoins, nous pouvons signaler certains points de contact avec ses plus fameux rivaux épistolaires. Il est historien comme Mme de Sévigné, critique comme Voltaire, penseur et philosophe comme J. de Maistre. Il est tout cela à sa manière; il pose son cachet très personnel sur les récits et anecdotes historiques, sur les jugements littéraires, sur les principes, qui tombent de sa plume sans secousse ni recherche et, pour me servir d'un mot de J. de Maistre, selon les simples lois de la pesanteur.

D'un mot, d'un trait de plume, Louis Veuillot juge presque tous ses contemporains et ses jugements seront presque toujours ceux de la postérité. Avec ce sens, ce flair merveilleux de la foi qui ne le quittait pas, il saisissait au vif le vrai des hommes et des choses. En parlant de M. Guizot, il écrit à l'abbé Combalot, le 1er décembre 1857: "M. Guizot....c'est une moitié d'honnête homme au service d'une moitié de sectaire. Je souhaite qu'il en soit moins coupable, mais il en est plus dangereux." (') A-t-on jamais vu et dit plus juste?

Souvent la critique est plus rapide encore, il définit les gens en trois ou quatre mots. "Le pauvre petit Thiers" ou en moins d'une demi-phrase, comme lorsqu'il parlait du ministre Fortout avec le pape Pie IX. Le Pape lui demanda: "Ce Fortout ne vaut rien? Rien du tout, Très Saint-Père. Même avant que le déplorable Hyacinthe Loyson jetât le froc aux orties, Louis Veuillot écrivait à sa soeur: "Il y a longtemps que nous doutons que ce Carme a envie de manger du libot et des pois au lard." (") Par contre, il s'aperçut sans peine dès le premier jour, que Mgr Freppel, quoi-

(')

(")

Tome XI Juin 1973
Tome VII 3 août 1969

que "ancien professeur de Sorbonne" serait un des plus admirables évêques de France. Il avait aussi deviné la grande âme et le grand rôle de Pie IX, pour lequel, il eut la gloire de guerroyer. Par haine de la révolution, qui triomphait avec la seconde République, Louis Veillot avait un peu trop bien auguré de Napoléon III, son espoir dura peu, ses Lettres le prouvent. A partir de 1856, il n'avait plus guère d'illusions sur ce "Charlemagne raté et dès lors il lui sembla que le fiasco de L. P. était déjà demandé pour Louis Napoléon. Il ne se trompait que de quelques années. Louis Veillot ne se laissa jamais séduire par la révolution cachée sous le masque de la République ou de l'Empire.

Dans les portraits rapides, esquisses par Louis Veillot, épistolier, les littérateurs ont leur place à côté des politiciens, des évêques, d'une foule de contemporains fameux ou obscurs. Presque tous sont nommés, avec un mot juste de blâme ou de louange; presque toutes les oeuvres sont appréciées, depuis les Mémoires d'un âne par Mme de Segur, jusqu'aux gros volumes de M. Triers, jusqu'aux romans légers de Mme Sand.

Parmi tant d'autres illustres, jugés à huis clos dans la Correspondance, nommons encore Jules Janin, Sainte-Beuve et Octave Feuillet. Jules Janin est photographié dans le joli postiche que Louis Veillot fait de sa manière et de ses feuillets décousus à propos de Racine, Sainte-Beuve mérite davantage et il est traité, suivant son mérite.

Dans sa Correspondance, notre célèbre écrivain ne vise pas à être ni à paraître auteur; il est épistolier; ce qui est tout à fait différent. Mais partout il est homme de goût, écrivain original, et il y aurait profit à cueillir les conseils littéraires qu'il éparpille à travers ses pages les plus rapides. S'il encourageait le talent--ce qui est un devoir, il ne poussait jamais la jeunesse intelligente au métier littéraire.

avec ses amis qui jouaient à la littérature, il manifestait une très grande franchise, que tant d'auteurs réclament, et dont presque pas un se soucie.

Pour la formation littéraire, il revenait toujours au dix-septième siècle, à Bossuet qu'il est heureux d'avoir consulté, à Bourdaloue, qui est le "maître sûr" à Mme de Sévigné, à Racine; voire aux messieurs de Port-Royal.

Ce qu'il recommande pardessus-tout, comme la vraie marque du génie français de tous les siècles, c'est le naturel. Un brave jeune homme lui confie ses rêves d'avenir littéraire; mais soupoudre ses Confidences de périphrases fades et usées. Ne dites donc pas, lui réplique Louis Veuillot "que vous avez bu au breuvage des douleurs. Oter une négligence par-ci par là, serait souvent ôter une fleur. Dans les jardins bien arrangés, les fleurs doivent garder l'alignement. Sous sa plume qui trotte, les fleurs poussent, éclosent, s'épanouissent avec une fraîcheur, un coloris, à rendre jaloux peintres et poètes.

Poète Veuillot l'a prouvé plus d'une fois, par plus d'un livre. Ses lettres nous apprennent que souvent les rimes sonnaient à ses oreilles, que les hémistiches dansaient dans sa mémoire quand il fermait ses paupières malades, que les rimes l'assiégeaient pendant ses villégiatures; par exemple, aux Nouettes en Normandie, dans le parc de Mme de Ségur, "parc charmant et solitaire, plein d'allées tournantes sous les chênes et les sapins."^(*)

Quand les hémistiches et les rimes le taquinaient trop assidûment, et menaçaient de lui faire un peu négliger la prose, sa soeur avait mission de le rappeler à lui-même; elle s'en acquittait avec autant de délicatesse que de dévouement et de succès; la Correspondance est égayée des plaintes joyeuses du frère, pris en flagrant délit de poésie. Il s'en amuse lui-même et va jusqu'à écrire, à la file, come de la prose, les lignes rimées, pour cacher son jeu, ou mieux s'amuser plus à son aise.

(*)

Mais dans sa Correspondance même, il était poète en prose, il sème sans compter des images neuves et charmantes. Un jour d'avril, aux environs de Solesmes, il découvre un petit chemin d'herbe et de ronces, étalant d'un côté "les ajoncs tout d'or; de l'autre, les prunelliers, tout d'argent;" avec les buissons blancs d'aubépines et des touffes de violettes, que la nature colore ou parfume à pleines mains.

Inutile de citer la lettre de l'aurore, aurore célèbre, plus jeune que celle de La Fontaine, si justement fameuse, et qui, si gracieusement, "d'un vase de vermeil épanchait des roses."

On connaît l'expression banale: océan de verdure; voici comment notre poète la rafraîchit: On est ici en pleine mer, une mer verte, la "crête et l'écume des flots sont faits de cloches, de maisons, de champs de blé jaunissant mêlés dans l'abondance des vignes." (') Ailleurs, il s'agit du givre, dentelle des bois en décembre. Tout est bordé de perles blanches; les sapins sont transformés en cadélabres.

Voilà les "légers croquis" que L. Veillot prodigue avec beaucoup de facilité et en même temps avec la sobriété d'un homme d'esprit. Nommons la lettre du Blé et de la Vigne, les lettres d'Epoisses, des Nouettes, de Livet, de Touraine, de Nice, et même l'ingénieuse épître du Vésuve portant "un toupet rougeâtre" sur son front chauve -- épître pour laquelle l'auteur fut provoqué en duel par un Napolitain fougueux. Dans toutes les lettres de Louis Veillot même dans les moindres billets il y aurait à cueillir. Toutes sont à lire et presque toutes à relire. Quand on a fini les lettres à la soeur, on lit les lettres à Mme de Pitray; et quand on est au bout des 12 volumes on recommence les précédents.

Dans ces lectures on s'instruit, on se délasse, on s'attendrit, on s'encourage; et par ailleurs on possède quelques aptitudes littéraires,

on se perfectionne.

Certains critiques se sont demandés s'il n'aurait pas mieux valu élaguer de ci, de là, retrancher ceci, biffer cela, enlever tel billet qui dit peu ou telle anecdote qui dit trop. Ceux qui posent cette question n'ont peut-être pas songé que la Correspondance n'est pas un recueil de Lettres choisies. Nous devons remercier et féliciter l'éditeur de la Correspondance, qui nous a généreusement ouvert ses tiroirs et les portefeuilles de ses amis; nous le supplions de continuer à nous les ouvrir et de nous donner tout: la postérité y a droit.

Pour célébrer la Correspondance du merveilleux écrivain, l'aimable et spirituel P. V. Laporte, semble avoir épuisé les épithètes élogieuses du vocabulaire; il appelle les lettres de Louis Veuillot "piquantes, attendries, gaies, émouvantes, éloquentes, familières, sérieuses et encore, délicieuses, ravissantes." Dès l'apparition des deux premiers tomes, M. de Pontmartin croyait que, si l'on parvenait à réunir un bon nombre de ces lettres, on composerait "un monument impérissable" et que cette publication serait aisément "la contre-partie de la Correspondance de Voltaire. Le monument impérissable, existe nous l'avons, il grandira et s'embellira nous l'espérons, et nous sommes convaincus que l'avantage ne reste certainement au malin singe de Ferney.

Il est à l'homme de foi, de coeur et d'esprit, qui sut combattre les vilains héritiers de Voltaire, qui sut prier, aimer, espérer et pleurer. Autant d'avantages qu'il se donne sur Voltaire, même sur l'écrivain de lettres.

Celles de Louis Veuillot respirent l'amour de la famille, l'amour de l'Eglise, l'amour de la patrie: Voltaire n'a connu aucun de ces amours; ce "dernier" des hommes par "le coeur" e-t-il jamais aimé autre chose que

lui-même? Il n'a jamais senti la douceur des larmes. Mme de Sevigné elle-même, qui a tant pleuré, n'a pleuré que sur sa fille absente; elle ne chérissait guère que sa fille, son idole; elle l'adorait, avec une passion aimablement égoïste. La Correspondance de Louis Veillot nous montre un coeur non moins sensible, mais peut-être plus large.

Donc par le coeur, par le courage, par l'enthousiasme de la vérité et des plus nobles causes, Louis Veillot épistolier domine ses devanciers et rivaux; il les dépasse de toute la hauteur de sa foi chrétienne. Y en a-t-il un seul qui laisse voir une imagination aussi riche, ou plus fraîche? une bonne humeur aussi franche, ou plus communicative?

Pour l'esprit, il les égale, ce qui n'est déjà pas une mince gloire. Si Louis Veillot n'a pas plus d'esprit que Sevigné et que Voltaire, il a plus de sortes d'esprit; car il les a toutes, sans avoir, comme Voltaire, cette sorte de mauvais esprit qui contracte l'âme et qui fait grimacer même le sourire.

Quand au style, il ne le cède à personne. Dire qu'il écrit admirablement", ce serait, suivant M. de Pontmartin" copier M. de la Palisse," dire que son style prend toutes les allures, tous les tons, toutes les couleurs, toute force et toute grâce, ce serait nous répéter, sans rien apprendre aux lecteurs du grand écrivain. Nous préférons lui emprunter, pour les lui appliquer, trois ou quatre des phrases qu'il a consacrées, dans Çe et Là, "à l'heureux livre" de Mme de Sevigné; livre tout plein de pages charmantes et pures", écrit, à bride abattue, par une femme de grand sens et de grand esprit, tour à tour, "vive, fine, joyeuse ou attendrie." Ce charme et cette grâce et ce coeur si simple, comment ne pas les chérir? Comment, après avoir lu la Correspondance de Louis Veillot ne pas le chérir lui aussi? Dans ses autres oeuvres, il se fait surtout

admirer; dans ses Lettres, il se fait aimer en se faisant mieux connaître.

J. de Maistre dit que, s'il avait eu la joie de vivre au même temps que Mme de Sévigné et Mme de Grignon, il aurait épousé la fille, et s'en serait allé bien loin afin d'avoir le bonheur de recevoir les lettres de la mère. Le rêve est ingénieux; mais pour les amis et les plus intimes correspondants de Louis Veillot la réalité valait mieux encore. Tous ou presque tous reçurent un grand nombre de lettres, et ils eurent le bonheur de le posséder sous leur toit ou de vivre près de lui.

Comment ne pas porter envie à ceux qui ont occupé une si belle place dans un cœur que Dieu avait fait si grand!

L'oeuvre de Louis Veillot est surtout une oeuvre de journaliste, c'est-à-dire d'improvisateur. Le journalisme est une profession terrible. Inspiré ou non, il faut écrire, s'arracher les idées. Le talent de notre polémiste fut toujours à la hauteur de cet effort, qui eût tari la verve des mieux doués. Ses articles ne sentent jamais la hâte, la langue est toujours solide et le ton se soutient jusqu'au bout. Son aimable secrétaire, M. Tavernier, nous disait qu'il écrivait presque d'un trait quand le sujet l'inspirait. D'autres fois la verve n'arrivait pas, et il peinait horriblement.

Louis Veillot fut le premier journaliste de son temps et demeure le modèle du nôtre. Il faut, pour lui trouver des égaux, remonter jusqu'aux Mémoires de Beaumarchais et aux lettres de la Montagne de Rousseau. Les Odeurs de Paris, les Libres Penseurs, Paris pendant les Deux Sièges, peuvent être considérés comme des chefs d'oeuvre. Il déployait tant de véhémence dans sa polémique, que certains critiques se demandaient si un catholique pouvait être journaliste impartial. Très certainement l'intransigeance de sa foi aurait pu exalter son talent et la contradiction accentuer sa colère. Agressif déjà quand il débuta, le futur polémiste trouva dans le catholicisme sa vraie vocation, et s'y donna tout entier et tout de suite.

Il avait à peine dix-huit ans lorsqu'il essayait sa plume dans L'Echo de la Seine-Inférieure le 30 septembre 1831, et il la tint presque jusqu'à sa mort, même quand lorsque de douloureuses infirmités avaient diminué ses forces physiques; et ses articles réédités par M. François Veillot remplissent treize volumes compacts de six cents pages chacun.

Ce qui fait l'admirable unité de son journalisme, c'est son invincible fidélité à son Dieu, à son Eglise et au Chef suprême de l'Eglise, le Souverain Pontife. Il a été le soldat d'une cause, la plus noble de toutes et non l'homme du gouvernement, d'un parti ou d'un autre homme, et il s'est montré

ainsi depuis le jour où jeune journaliste de vingt-cinq ans, il se convertit et se consacra à la vérité chrétienne jusqu'à sa dernière heure. Il comprit son grand rôle, ce talent le mit à cette hauteur et la foi l'y fit persister.

Durant les dernières années de la monarchie de juillet 1848, il s'acharna à défendre la liberté de l'Eglise. Comme Montalembert, de la tribune de Luxembourg, Veillot, de son cabinet de rédaction, avait l'oeil partout, et pas plus à l'étranger qu'en France, la persécution ne demeurait impunie. En 1845, le tsar Nicolas Ier en sut quelque chose à propos des Basiliennes de Minsk. Il avait été dénoncé à la France par les écrivains catholiques y compris notre grand chrétien. Un journal étroitement légitimiste s'avisa de rappeler Veillot au respect des têtes couronnées. "Mais quoi! flétrir les rois persécuteurs, était-ce le fait d'un ennemi ou d'un ami des couronnes, d'un révolutionnaire ou d'un chrétien?" (')

En France, à cette époque, le grand combat se livrait autour de la liberté d'enseignement. En 1843, il publiait sa lettre à M. Villemain, ministre de l'enseignement universitaire, un chef d'oeuvre de force indignée qui lui valut un mois d'été "sous les ombrages du lieu champêtre qu'on appelle Ste-Pélagie." ('')

En étudiant Montalembert, nous voyons la question d'enseignement se compliquer d'une violente diversion contre les Jésuites. Nouveau champ de bataille où le journaliste fit face de toutes parts. Eugène Sue, l'auteur du Juif errant, fut traité selon ses mérites, et avec lui, les historiens, les hommes d'Etat ou de robe, que le calomniateur à gages nommait comme ayant signés sa plume. Veillot s'indigna contre la coalition de haines, vraies ou feintes, dont Thiers se faisait l'orateur officiel dans sa fameuse interpellation du 2 mai 1845. Dans toute cette campagne, il eut des accents superbes à l'honneur des méconnus, des calomniés, et aujourd'hui leurs héritiers et continuateurs seraient trop ingrats d'oublier cette sympathie raisonnée, ce dévouement intrépidés.

En deux ans, à force de talent et d'ardeur, il avait fait une puissance de l'Univers. Mais cet ascendant que prenaient sur l'opinion religieuse un journal et son rédacteur laïque, inquiétait les timides et commençait de leur paraître compromettante. Plusieurs hommes d'Eglise, et non des moindres en dignité, Montalembert, l'abbé Dupanloup, alors grand vicaire de Paris, les Pères de Ravignan et Lacordaire, croyaient y voir une atteinte à la hiérarchie. On voulut brider le journaliste, le soumettre à un comité directeur, il ne ferait plus que leur prêter son style et garderait devant le public toute la responsabilité. Louis Veillot refusa cette proposition et descendit de bonne grâce au second rang, il devint rédacteur en chef-adjoint pour trois ans; le premier de l'Univers fut M. de Coux, le complice de Montalembert dans l'affaire de l'Ecole libre. Voilà le résultat des négociations confuses, parfois irritantes et finalement regrettables, premier symptôme des dissensions et des rancunes à venir.

Mais la révolution de février change tout. "Toute la force de la société politique tombe en une heure. Ces fétus qu'un souffle emporte, c'est le roi, c'est le parlement, c'est la magistrature, c'est l'armée." ^(') La France est en république, sans l'avoir prévu, ni voulu. Montalembert se rapproche, M. de Coux se retire, Veillot redevient maître du journal; ici, commencent pour lui la période la plus active et de la plus haute influence. ^(''') Il subira le pouvoir de fait; élevé par sa foi audessus des partis, parmi les déchirements des majorités conservatrices, il ne cessera de chercher avec une indépendance généreuse les moyens de fixer la France et de l'affermir.

Avec l'expédition de Rome, qu'il appuie naturellement de tout son pouvoir, les deux premiers objets qui se présentent, c'est le socialisme à combattre, c'est la bourgeoisie qu'il faut avertir, la mère de ce monstre qui a enlevé la religion au peuple. Dans les Libres Penseurs, le polémique peint

(') L. Veillot "Libres Penseurs Introduction
(''') Nouveaux Lündis Tome I page 65

cette société bourgeoise qui, pour être sans foi, en vient vite à être sans dignité, sans moeurs, sans conscience: "Lettrés vaniteux, envieux, obscènes; (c) journalistes menteurs, députés vendus à qui les flatte, les menace ou les paie." Oui, voilà bien le monde plus ou moins libre penseur, non pas la totalité, mais accusée du plus grand des crimes social; de suicide de la religion catholique. Même lutte pour la défense religieuse dans l'Esclave Vindex, petit écrit de cinquante pages, frappant de vérité, d'énergie, qu'il faudrait aujourd'hui rééditer, répandre au bénéfice de qui n'est pas encore incroyablement aveugle ou sectaire.

Il continua sous l'Empire à combattre les mêmes ennemis que dans le gouvernement précédent. D'accord avec Montalembert et la majorité des catholiques, Veillot l'accepte pour continuer de servir l'Eglise et la France, deux intérêts supérieurs à toute cause ou forme politique, étroitement liés d'ailleurs. Dans l'histoire de ses dix-huit ans (1852-1870), quatre points font saillie; attitude envers le pouvoir impérial, lutte pour l'indépendance temporelle du Saint-Siège, guerre à l'irrégion, autres querelles plus épineuses, querelles de famille, à l'encontre du gallicanisme, du libéralisme catholique.

De ces quatre points, les deux premiers se tiennent jusqu'à se confondre. Jamais courtisan, jamais stipendié du second Empire, Veillot le soutient tant que l'Empire, fidèle à ses débuts, honore et soutient l'Eglise. Quand le gouvernement se détourne de ses premières voies; quand enlacé dans sa triste politique italienne, il devient par complicité, révolutionnaire et spoliateur, Louis Veillot s'en sépare.

Pour avoir été jusqu'au bout, le héraut de l'Eglise et par vengeance impériale l'Univers fut supprimé de 1860-1867. Ainsi durant sept ans, notre journaliste se voyait presque désarmé, mais il ne demeura jamais inactif, combattant encore, mais avec quel désavantage! Réduit au livre et à la brochure, privé de suivre au jour le jour la révolution italienne grandissante, L'Empereur se laissant de plus en plus trainer à la remorque, dupe, complice et jouet

tout à la fois. L'ancien rédacteur en chef de l'Univers était au silence, au secret, lors de Castelfidardo, et même de la convention de 4 septembre 1866. Libre d'écrire, eût-il empêché quelque chose? Du moins quels beaux accents nous y avons perdus! quel soulagement pour la conscience catholique ou simplement humaine!

Etranges retours! Au beau temps de l'Empire, il invoquait le bras séculier contre la presse impie, et voici que, dans sa propre personne, le bras séculier accablait injustement la presse religieuse. Par contre, après l'attentat d'Orsini, le 19 février 1858, il avait supplié l'Empereur de ne pas entrer dans les voies du Libéralisme politique, de garder, pour le bien, tout son pouvoir. En 1867, Napoléon III crut devoir prendre le contre-pied de ce conseil; il abdiqua partiellement: après l'Empire autoritaire, on eut un essai d'Empire libéral. Or, un des résultats fut la liberté rendue au grand journaliste, la Résurrection de l'Univers. Que les hommes légers ou prévenus sourient à ce jeu ironique des circonstances: on ne voit pas que Louis Veillot y perde quelque chose. Légitimes étaient ses appels contre la licence de la presse, illégitime l'acte qui les retournait contre lui-même. Aucun Etat, s'il veut vivre, ne peut tout permettre aux journaux; reste à savoir ce qu'il tolère ou défend. L'Etat doit tenir l'épée, mais il peut l'employer à la justice ou à l'injustice, et ce n'est pas l'épée qui en répond, c'est la main. Pareillement, si L. Veillot profita du libéralisme impérial de 1867... il ne s'ensuit pas qu'il ait eu tort de s'y opposer en 1858. L'homme qui a cru devoir combattre une loi d'amnistie, ne peut-il pas, sans se démentir, en bénéficier pour son compte après qu'elle a passé malgré lui.

Durant les trois dernières années de l'Empire, le journaliste rendu à la liberté souffrit une terrible agonie de part et d'autre. A son gré, le but du gouvernement impérial, sa mission devant le peuple et devant Dieu, s'était d'enchaîner la révolution. Napoléon III ne l'avait pas fait jusqu'ici, alors

plus de confiance, plus de sympathie, mais ni vengeance, ni attaque, ni même
 (°)
 refus de concours.

Ses adversaires l'appelèrent hypocrite, lui qui fut la sincérité même; on le traite de lâche, on le diffama de toutes façons. On l'accabla d'articles et de libelles. Le bouillant écrivain n'en ressentit ni plus de colère ni moins de courage. Rien ne put désarmer son dédain, tarir sa verve et lutter sans relâche comme sans faiblesse contre le ennemis de l'Eglise. L. Veillot continua à combattre avec plus de violence encore, la bourgeoisie Voltairienne, le philosophisme Renan, Rousseau, Thiers, Taine, Le Blanc et une foule d'autres. Ces radicaux excessifs qui ont produit les révolutions: Le Socialisme, le Soviétisme et qui ont déchaîné sur notre société les pires catastrophes.

Pour le polémiste, la Révolution était à ses yeux le principe de toutes les erreurs, de toutes les folies sociales et nationales, de la dépression et du fléchissement des consciences, elle est satanique, elle est donc antichrétienne; ses principes sont menteurs et intéressés. Les libres-penseurs sont, à leur manière, des révolutionnaires d'une espèce particulièrement redoutable. Ils sont tous, au fond, négateurs de l'ordre éternel, en révolte plus ou moins déguisée contre la religion et contre Dieu, esclaves, au surplus de leur sens individuel et de leurs fantaisies qu'ils prennent pour des principes assurés. Avec une âpre éloquence, L. Veillot pendant une quarantaine d'années cribla de ses attaques, dans l'Univers, les livres, les journaux, les systèmes politiques, philosophiques et sociaux qui attaquaient l'Eglise ou dénaturaient son action et sa doctrine. Grands maîtres de l'Université, Officiers ou Chevaliers de toutes les Légions, écrivains à la mode, orateurs applaudis, sur commande, députés, Pairs de France, l'impitoyable polémiste n'en épargne aucun, mesurant ses coups à leur prestige et à l'étendue de leur influence.

Il combattit également le Libéralisme, tout comme la Révolution, ce faux

(°) Mélanges série III page 517

principe récuse l'autorité de l'Eglise dans le gouvernement des Etats et des sociétés. Dans ce mouvement il trouvait des catholiques et des plus notoires: le Comte de Falloux, le duc de Broglie, Charles de Montalembert, des Prêtres, des Evêques. Leur sincérité religieuse, la droiture de leurs intentions, ne sauraient être mises en doute; mais l'erreur était périlleuse; les catholiques libéraux cherchaient à établir des compromis entre la Religion et la Révolution; sciemment ou par inadvertance ils pactisaient avec l'athéisme officiel et l'anarchie. Contre eux, L. Veuillot a écrit, dans l'Univers la série d'articles publiés sous le titre de l'Illusion libérale. (*)

Au point de vue politique, on lui a reproché vivement d'avoir soutenu tour à tour différentes formes de gouvernement. Son attitude, pourtant, a toujours été la même; sa politique n'est qu'une forme de sa religion. Il accepte les gouvernements favorables à l'Eglise, il combat les autres, il accepte et combat tour à tour l'Empire selon que celui-ci soutient ou trahit la papauté. Aimant d'un vif amour sa religion et son pays, il savait bien qu'en défendant l'une il travaillait au bien de l'autre.

Au point de vue social, il connaît par expérience les souffrances du peuple; il déteste l'héritage de la Révolution, l'excessive centralisation, la domination d'une bourgeoisie cupide, et surtout la guerre à la religion, qui tue dans les âmes populaires, avec la foi, la dignité et l'espérance.

Son idéal, pourtant, n'est pas d'imposer par force la croyance et il ne pouvait pas "rallumer les bûchers de l'Inquisition". Si le libéralisme qui prétend soustraire les sociétés à leurs devoirs envers Dieu n'était pour lui qu'une dangereuse illusion, il savait faire la part de ce que demandent les circonstances. Il a tracé un jour, pendant le siège de Paris, une sorte de projet idéal de Constitution, où la religion à la place qui lui convient et que pourtant un incroyant, J. Lemaitre, déclare parfaitement "respectueux de la dignité humaine, favorable au développement de l'initiative individuelle

(*) Mélanges Série III Tome IV

et de la vie, en commun et bien fait pour préparer la solution pacifique et graduelle de la question sociale. (')

Pour juger avec équité la polémique religieuse de L. Veillot, il faut se rappeler ce qu'était l'esprit public quand il entra à l'Univers. A la chute de l'Empire, la presse anticléricale, héritière des philosophes du XVIIIe siècle et des révolutionnaires, avait pris sa revanche de la contrainte imposée par la censure sous Napoléon. Voltaire et Rousseau avaient semé leurs idées impies et fausses partout la lutte contre l'Eglise, la Congrégation, les Jésuites et les "empiètements du clergé." Sous Louis-Philippe, les plus grands journaux parisiens, le Journal des Débats, le Constitutionnel, s'arrachaient les écrits d'Eugène Sue. Les hommes les plus en vue, les plus cultivés soulevaient l'enthousiasme de la jeunesse contre le catholicisme. Les mieux disposés pour la religion dans le monde officiel reconnaissaient qu'elle avait du bon mais posaient en principe qu'elle n'avait pas à se défendre et que les écrivains qui osaient prendre son parti, étaient d'imprudents provocateurs responsables de toutes les violences dont leurs paroles pouvaient être l'occasion.

Dans ces conditions, on ne peut être surpris que L. Veillot ait donné à ses polémiques la vigueur à laquelle l'invitaient à la fois, et son tempérament fougueux et l'ardeur de ses convictions et la nécessité de parler assez haut pour tenir tête à ses adversaires. Il a des ripostes sanglantes, des indignations enflammées, des exécutions vengeresses.

Et maintenant, qu'il n'ait pas, en donnant carrière à sa terrible verve, froissé des adversaires de bonne foi, qu'une discussion plus courtoise eût peut-être mieux éclairée; que dans ses luttes avec les catholiques en particulier, "on ne soit pas tenté parfois de le trouver un peu rude pour un Ozanam, un Gratry, un Dupanloup," on ne pourrait le prétendre sans contredire ses plus chauds partisans et ses propres aveux. (') La vérité était si lumineuse à ses yeux qu'il croyait quelquefois trop vite à la mauvaise foi de ceux qui disaient

(') Les Contemporains Série VI

(') J. Lemaître

la voir.

Mais il faut se rappeler que les torts qu'il a pu avoir ne sont rien auprès de ceux qu'ont eus envers lui non seulement les incroyants, mais même ses adversaires catholiques; que ses paroles les plus dures ne furent que des réponses; qu'il n'attaque que les idées sans aucune haine contre les personnes et toujours, avec la plus scrupuleuse loyauté, ne se servant contre ses victimes que de leurs propres paroles et de leurs actes publics; que jamais il n'a combattu que pour le triomphe du bien et que "ses colères sont celles de la charité."^(*)

Veillot eût pu certainement signer d'excellents ouvrages littéraires. Mais son tempérament l'emportait et, même quand il se contente d'être peintre de voyages, comme dans les Pèlerinages Suisses, il ne peut s'empêcher de "brandir le fouet vengeur et de châtier l'ennemi."^(**) En réalité, il possède le don de la prose sous toutes ses formes. Critique, apologiste ou historien, il développe sa phrase avec une ampleur qui rappelle souvent les surélévations de J. de Maistre. Mais où il est vraiment inimitable c'est dans son style de combat. Sur ce terrain aucun ne l'égale. Il a renouvelé toutes les ressources de la polémique, intarissable ironie, raillerie incisive, répliques inattendues, solidité de démonstration, création de mots, et pardessus tout, cette intraduisible gauloiserie qui est proprement sa marque; il flagelle, roule et piétine ses adversaires. Non seulement il prouve qu'ils n'ont pas raison, mais il les rend ridicules d'avoir tort.

Le service que L. Veillot a rendu à la religion n'est pas de ceux qui ne pèsent matériellement ni qu'on puisse toucher du doigt. Il est tout intérieur. Le directeur de l'Univers a renouvelé l'énergie, le courage, la vitalité du parti catholique. Il n'a pas changé l'esprit de son siècle, mais ne l'épurant au feu des disputes, notre illustre polémiste a laissé le catholicisme peut-être plus persécuté, à coup sûr beaucoup plus fort.

(*) Mélanges Série III et IV page 636

(**) Introduction Pèlerinages Suisses

Ajoutons que la vocation de journaliste était aussi marquée sur le front de L. Veillot que la passion d'aimer était inscrite dans son coeur. Et ce fut le grand tourment de sa vie, d'être condamné à toujours rechercher par quels moyens il pourrait satisfaire à la fois à ses affections intimes et à ses devoirs d'homme public. Dans cette lutte entre les aspirations de la sensibilité et les ordres de la conscience, L. Veillot fut heureux de trouver dans sa foi catholique un guide et un secours. Peu porté à discuter les différentes philosophies religieuses, il acceptait d'emblée tout le dogme catholique et toutes ses conséquences politiques, et sociales. N'a-t-il pas écrit qu'un des avantages de sa croyance était qu'elle le dispensait totalement du soin de gouverner son Eglise? Le principe protestant du libre examen ne se recommandait nullement à son intellect. Cette simplicité dans la foi lui valut une grande quiétude d'esprit ainsi qu'il l'affirme: "J'ai peu souffert et j'ai été franchement heureux parce que la Sainte Eglise m'a compté au nombre de ses enfants."

Et si le journalisme, tel qu'il l'a pratiqué, a parfois pesé sur ses épaules meurtries, s'il a pu dire, au seuil de la vieillesse, qu'il se croyait être l'homme de sa connaissance qui avait le moins vécu suivant ses goûts, il convient de noter également qu'à ses heures les plus vraies, il a remarqué que c'est tout de même un beau métier que celui de galérien de Dieu. Bien avant les années de l'âge mûr, mais plus spécialement pendant celles qui le suivirent, Veillot, absolument désabusé de tout, se rendit compte et proclama que Dieu seul n'est pas une illusion. Aussi, il consentit de bonne grâce à vieillir, ajoutant que, "quels que soient la commodité du navire, la douceur de la mer et les agréments de la compagnie, on débarque avec plaisir."

Heureux ceux dont le passé sauvegarde ainsi l'avenir, ceux qui ne se souviennent de ce qu'ils ont été que pour puiser dans ce souvenir de consolants motifs d'espérance dans la vie future. L. Veillot fut un de ces vaillants qui se dépensent pour Dieu et pour les âmes, noble figure dont les plus beaux traits

ne devaient se préciser que dans le recul de l'histoire. Après cinquante ans d'ostracisme calculé, l'heure de justice a enfin sonné pour lui. Ce n'était pas un égoïste, un ambitieux, un indiscipliné. C'était un des types les plus attirants et les plus complets qui aient jamais illustré la polémique religieuse; chevalier sans peur comme sans reproche sur tout champ de bataille, chrétien dont la foi robuste rappelle les vertus des meilleurs âges de l'Eglise, coeur d'or qui vibra puissamment à toutes les saintes émotions et se donna sans compter à la plus belle des causes, en toute indépendance et désintéressement. Louis Veillot fut réellement un grand écrivain et un grand journaliste. Etudiée et bien comprise, définitivement éclatante depuis qu'elle ne blesse plus personne, son oeuvre s'explique et se justifie. On peut aujourd'hui mesurer à sa taille ce fier catholique. Il a dépassé ses contemporains et il nous dépasse encore de toute la grandeur d'un héroïsme violent dont le dernier mot nous échappe. Il mit au service du Christ et de l'Eglise les ressources d'un talent de premier ordre et la fidélité d'une longue vie irréprochable. Je ne récuse pas la sincérité de ses adversaires; je n'ai pas qualité pour décider entre les croyances. Mais, quand on connaît bien l'idéal de Veillot et comment il l'a réalisé, on est forcé de convenir que toutes les opinions ne font pas si haute figure dans le monde. Il y a des doctrines plus faciles à porter et qui exigent de moindres sacrifices. Le scepticisme qui n'engendre que l'incertitude morale, sera toujours une théorie infiniment plus commode. Croire à Dieu, pratiquer la religion, faire accorder sa conduite avec sa foi, tout soumettre à l'unique direction d'une pensée surnaturelle, c'est certainement avoir de la vie une conception plus élevée et plus pure. Pour ma part, je ne connais rien de plus grand ni qui soit plus digne de respect et d'admiration. Quelles que soient les erreurs qu'il a pu commettre, les intentions du grand journaliste étaient droites et pures, et il demeure le modèle de tous ceux qui veulent mettre leur plume au service des plus nobles causes, en toute indépendance et désintéressement.

OBSERVATIONS GENERALES sur les oeuvres de LOUIS VEUILLOT

au cours d'une vie de luttés incessantes, Veillot trouve encore le temps d'écrire toute une série d'oeuvres dont quelques-unes sont des chefs-d'oeuvre. Nous sommes étonnés d'un travail aussi considérable élaboré en moins de quarante ans. Et l'admiration pour son oeuvre grandit quand on voit la variété des connaissances dont elle fait preuve et les aspects si divers des qualités de son auteur, maniant tour à tour avec le même succès, l'éloquence, l'esprit, l'ironie, la logique, en une langue incomparable de richesse, de vie, de couleur et d'éclat.

Un tel ensemble est le produit d'une riche nature aux dons les plus variés mise sans cesse en valeur par le don total de soi-même, car quelles que soient les qualités naturelles de l'écrivain et la manière dont il manie sa plume, c'est dans ses convictions et dans ses sentiments qu'il faut chercher la source sans cesse jaillissante de ses écrits. Ses oeuvres ne sont que l'expression de sa vie et de ses croyances, et c'est parce qu'elles débordaient de son âme qu'elles sont si naturelles et ont gardé, à travers plusieurs générations, leur vie et leur actualité.

Comme il est impossible dans un travail comme celui-ci, de faire une étude approfondie de ses ouvrages, vu le nombre et la diversité, bornons-nous à un simple aperçu en nous arrêtant aux principaux seulement.

Il est incontestable que la Correspondance de L. Veillot occupe le premier rang dans son oeuvre littéraire. Elle comprend treize volumes de lettres intimes, amicales et familiales disposées dans un ordre chronologique. Ces écrits de choix servent à mettre en lumière les talents de l'épistolier et permettent également une appréciation juste et authentique de l'écrivain, de l'homme du père, du frère, et du chrétien.

Au second rang se classent les oeuvres du journaliste. Sous ce titre L. Veillot a réuni ses principaux articles et la plupart de ses brochures.

Les vingt-deux volumes de *Mélanges* contiennent l'histoire des luttes catholiques de 1843 à 1878. On y remarque les *Libres Penseurs* qui nous offrent un musée de la bourgeoisie soi-disant conservatrice, la lettre à Villemain sur le monopole universitaire. *L'Esclave Vindex*, *Le Lendemain de la victoire* est au fond, la suite du précédent ouvrage. Dans *Vindex* nous entendons un socialiste révolutionnaire développer logiquement les doctrines de ses maîtres au triomphe du socialisme. (') Le Fond de Giboyer contre la pièce d'Emile Augier qui calomnait le journaliste désarmé de pénétrantes études sur Victor Hugo, Rome pendant les deux sièges, Waterloo, l'illusion libérale, la querelle des Classiques chrétiens et une foule d'autres oeuvres qui font partie de sa polémique.

Ayant déjà consacré deux chapitres respectifs sur la Correspondance et le Journalisme du grand écrivain, nous nous contenterons dans cette dernière partie de nous arrêter qu'à la nomenclature des ouvrages qui entrent dans ce champ littéraire. Parmi les autres oeuvres du fécond polygraphe, nous distinguons d'abord ceux dont le cadre est un récit de voyage, forme appropriée, où l'auteur fait entrer, dans un pêle-mêle agréable, une foule de digressions historiques et morales, artistiques et littéraires, politiques et religieuses. Tels sont: *Les Pèlerinages de Suisse* (1839) et *Rome et Lorette* (1841), *Cà et Là* (1859) *Le Parfum de Rome* (1860). Toute l'oeuvre que produira Louis Veuillot est indiquée dans son premier ouvrage.

LES PELERINAGES de SUISSE

Ce livre est comme le sommaire anticipé des travaux qui rempliront sa vie, des doctrines qu'il défendra et contribuera si puissamment à faire triompher. En même temps que l'homme de principe, on y voit un écrivain qui peut aborder tous les sujets, rendre tous les sentiments, faire vibrer toutes les notes, passer sans effort et sans heurt, du grave au doux, du plaisant au sévère.

(') *Mélanges* Série III Tome B

L'introduction, à la fois modeste et fière, tendre et militante, mêlant l'accent de la lutte à celui de la prière, retrace à grands traits l'histoire de la Suisse au point de vue religieux. Par la vigueur et l'élévation des pensées, par la fermeté du style, c'est l'oeuvre d'un esprit mûr, qui a beaucoup appris; mais à chaque page, pour ainsi dire des élans de jeunesse animent les descriptions, accentuant la prière, appelant le combat, montrant que l'auteur vient de se convertir, brûle de faire des conversions, joint à la gaiété l'effusion et jouit avec bonheur de sa foi.

Le premier chapitre: Adieux à Rome, est un chant d'amour et de reconnaissance: "Non, je ne te quitterai pas sans te saluer de la voix et du coeur, ville immortelle où mon âme a tant vécu!" Le deuxième: "Un saint Genevois, est une satire virulente contre la Genève protestante, sa bourgeoisie calviniste et son Jean-Jacques Rousseau, l'un, de ses saints: "Pauvres gens de Genève! c'était bien la peine de briser les saintes images, d'abolir la messe et le culte des saints, pour enseigner à votre peuple, à vos femmes..., le culte de cette mémoire fangeuse!"^(*)

Puis nous avons de l'histoire, des paysages, des études de moeurs, de la critique littéraire de la philosophie, de la politique. Dans ce livre si varié et en même temps très bien ordonné, L. Veuilleux n'expose pas seulement ses doctrines, ses espérances de chrétien, il met à découvert ses sentiments intimes. Parents et amis sont avec lui dans tous les endroits où il se plaît, dans tous les sanctuaires où il prie. Le voici au pèlerinage d'Einsiedeln: "O Vierge de la terre de France, je viens en ces lieux lointains vous supplier pour ma patrie. N'oubliez pas qu'un roi pieux l'a mise aux siècles passés sous votre égide."^(**) Nous ne voulons pas occuper trop d'espace avec cet ouvrage, mais ce livre mérite plus d'attention que d'autres. Il montre à la fois, quel fut tout de suite le chrétien, sentiments et principes, et combien déjà l'écrivain était puissant. Le voici au centre de la Suisse allemande, il s'arrête sur les

(*) Pèlerinages de Suisse Page 1 à 20

(**) Introduction - Pèlerinages de Suisse

bords d'un petit lac perdu dans les montagnes, le lac Noir. Le paysage est beau, il l'admire et le décrit: "Voici le lac Noir! Il est "bleu comme le ciel et vert comme les prés." Que faire au bord d'un lac quand la nuit est venue à moins que l'on y songe? Louis songe aux merveilles de la nature, à la puissance divine, à ses amis, encore sous l'empire du doute et écrit à l'un deux: "Quand la Bible appelle les montagnes des côtes d'éternité," vous devinez dans la nature des beautés que vous n'y pouvez voir. C'est que l'amour de Dieu donne seul l'intelligence des choses de la création, sans laquelle nous ne déchiffrons qu'à peine, çà et là, des mots épars au grand livre de l'univers.

Dans un autre chapitre, traitant des supplices infligés aux hérétiques, il déclare que le Prince, c'est-à-dire l'Etat chrétien, a le droit de punir le crime contre l'unité et la vérité religieuse, plus grand que tout autre, et il flétrit les "lâches souverains", qui pouvant étouffer l'incendie de la Réforme à sa naissance, ne l'ont pas fait.

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage des pèlerinages pour établir que dès son premier livre, Louis Veillot entra dans une voie dont il n'a pas dévié. Il fera des progrès sans doute, mais au moment présent il annonce le grand polémiste qui, pendant près d'un demi-siècle, tiendra tête avec succès à tout ennemi de l'Eglise, l'homme de principe qui refusera toujours de diminuer ou seulement de voiler la vérité.

ROME et LORETTE

Rome et Lorette parut vers (1841) livre que l'auteur d'abord n'avait pas signé et dans lequel L. Veillot continue à parler très longuement de sa conversion. Dans ce volume nous y trouvons un émouvant exposé des luttes d'une âme aspirant au bien, voyant où il est, mais empêchée d'y atteindre par des liens qui lui font horreur et que cependant elle hésite à briser. L'écrivain dans ce travail ne s'est point proposé de nous donner une autobiographie

rigoureusement exacte. En montrant les angoisses et les joies d'un jeune homme qui se convertit, il a voulu provoquer des conversions. de là divers arrangements où l'écrivain a mis sa marque. Si tout est vrai, quant aux sentiments et à l'ensemble des faits, la fiction a sa part dans les souvenirs du passé et les discours que l'auteur prête soit à ses amis, soit à lui-même. Par exemple, certaines lettres attendues de Paris ont un rôle qui ne répond pas précisément à la réalité. Pour bien juger cette phase décisive de la vie de L. Veillot il faut s'en tenir à sa correspondance.

Cet ouvrage fut dédié à Sainte-Marie Majeure de Rome, la chaire basilique où il fit à 25 ans cette communion qu'il lui était doux d'appeler sa première communion. "Sainte Vierge, je n'ai point la richesse ni la piété des illustres souverains qui ont embelli votre sanctuaire, je ne suis qu'un ouvrier indigent et plus indigente encore est mon âme. Bénissez l'oeuvre, bénissez surtout
(['])
l'artisan.

Les critiques sont unanimes à conclure que le succès de Rome et Lorette fut au moins égal à celui des Pèlerinages de Suisse. Il fit définitivement reconnaître en son auteur le premier écrivain de la nouvelle génération catholique. Durant les guerres d'Italie, L. Veillot journaliste fut accusé de peu de zèle pour la France. Alors inquiet de la tournure que prenaient les choses politiques, il tourne son esprit vers la campagne, vers la mer et évoqua la brise champêtre, les fleurs, les oiseaux, les vagues pour entendre la voix
moins
acerbe des journaux. Telle fut l'occasion de Ça et Là publié en 1859.

Ça et Là publié en 1859

C'est un recueil en deux volumes, formé de pièces écrites en divers temps et sur différents sujets, qui ressemble à un paysage infiniment varié de points de vue, mais tous pénétrés de la même lumière. Souvenirs intimes et portraits d'amis, c'est en ces pages, comme entre les feuilles d'un herbier spirituel,

([']) Louis Veillot Tome I par L. Veillot page 138

que l'auteur a inséré le plus de lui-même. Qui veut connaître à fond Veillot, non seulement l'écrivain, mais l'homme, qu'il lise ce roman autobiographique d'un charme chrétien très délicat.

De rapides croquis retrouvés sur de vieux carnets de voyage, en ont fourni la matière. Le tout se présente avec peu d'ordre, et souvent dans une forme peu usitée. Pour l'ordre, il n'est pas absolument nécessaire, puisqu'il s'agit de courses à travers les champs. Pour la forme, elle est sans art, comme la pensée du livre, elle s'inspire de l'occasion et la distraction. Notre grand maître n'aime point l'art pour l'art, il se tient au réel et y cherche toujours quelque moralité, à son point de vue c'est le devoir suprême de l'écrivain. "Vie chrétienne, vie heureuse;" telle est la morale de ces deux aimables volumes où une prose poétique s'entremêle parfois de beaux vers, ainsi la touchante élégie le Cyprès et l'Épître dédicatoire adressée à Olga de Pitray, la piquante fille de la délicieuse Marquise de Ségur.

Cà et Là contient plusieurs morceaux cadencés. Il renferme aussi des vers. C'est alors que le puissant prosateur ose s'avouer poète. Il en avait sans nul doute la sensibilité, les élans, les émotions chantantes; sa prose du reste, est souvent poétique. Il possédait également l'art et le goût des rimes, et c'est même en rimant qu'il s'éveilla aux lettres. "Un jour, dit-il, en évoquant les souvenirs de son adolescence, me promenant dans un grand pré au bord de l'eau, je me surpris à faire des vers; ils me venaient tout seuls, à ma grande surprise." En tremblant, il montra ses poésies à Casimir De Lavigne qui l'accabla d'éloges et d'encouragements. Dès lors, avoue-t-il, "je me crus poète." Et le journaliste de Rouen, puis de Périgueux ne cessa de jeter des rimes à travers ses polémiques et ses feuilletons.

Voici quelques vers de ce noble et chrétien testament qui clôt le Cà et Là.

" Dans ma lutte laborieuse
 La foi soutint mon cœur charmé;
 Ce fut donc une vie heureuse,
 Puisqu'enfin, j'ai toujours aimé!

(L. Veillot par F. Veillot)

PARFUM DE ROME

L'oeuvre capitale, l'oeuvre très aimée de L. Veillot qui parut en décembre 1861, fut le Parfum de Rome. Notre écrivain y avait travaillé toute l'année, mais dans des conditions exceptionnelles. Lui, qui professait avec raison que l'homme de lettres n'est complètement lui-même que dans son atelier, là où sont ses papiers, sa bibliothèque, sa table, il écrivit le Parfum de Rome en tournées de visites, avec des arrêts plus ou moins prolongés, dans des milieux différents; l'abbaye de Solesmes, le château de Craon, l'évêché de Moulins, au Pouliguen qu'il appelait Esgrigny-sur-Mer, parce qu'il s'y rendait souvent avec ses filles et sa soeur chez le Comte d'Esgrigny; il écrivait à Mme d'Esgrigny le 12 juillet: "Le Parfum de Rome sera un fruit du Pouliguen. Je n'ai pu que l'ébaucher à Solesmes. ^(*) Le Parfum de Rome avait progressé au Pouliguen, mais il s'en faut de beaucoup qu'il fût fini. Louis l'emporta avec la résolution de l'achever au château de Craon, chez Mme la Marquise de Champagne. C'était là, je crois, le plus vaste, et certainement l'un des plus aimés de ses "hôtes."

Les douze livres de cet ouvrage ont le caractère de l'épopée, et l'on y sent en maints endroits l'inspiration dantesque. C'est le poème de la Papauté, le tableau de ses luttes et de ses triomphes, dans ce cadre de la Ville Eternelle dont mille aspects nous sont présentés comme au hasard des visites du pèlerin. Deux principaux personnages de fantaisie l'y accompagnent: Fra Gaudenzie, un moine enthousiaste, et Coquelet, le type du libre-penseur. Leurs conversations avec l'auteur ajoutent à l'ouvrage un intérêt dramatique. Ecrit au moment où se posait la question romaine le poème se fait satirique et en même temps qu'apologétique, et l'exaltation du chantre de Rome s'y répand en versets lyriques tantôt débordants de foi et d'amour, tantôt prophétiques et vengeurs.

Le Parfum de Rome dispute la première place à la vie de Notre-Seigneur

(*) Correspondance Tome IX

de tous les livres, c'est celui que l'auteur refit avec le plus de tendresse et de sévérité. "Ce parfum me plaît tant, confesse-t-il à son frère," et je l'ai toujours trouvé si bon qu'il m'a toujours paru digne d'être refait. Je l'ai refait deux fois, la première à demi, la seconde à fond, et s'il faut le réimprimer encore, je le referai encore. (*)

A son ami Maguelonne, il en parlait d'abord comme un "petit livre" qui ne serait pas de l'histoire ni de la politique, ni de l'art; mais qui aurait quelque chose de tout cela, et ce quelque chose ferait comprendre et ressentir "pourquoi nous aimons tant Rome!"

Du sujet rêvé pour ce "petit livre" Louis Veuillot baigné dans l'atmosphère de la Ville Pontificale et dans l'histoire de l'Eglise, évoquant tout à tout la légende dorée des Vierges martyres et les grandes heures de la Papauté, unissent enfin les élévations du coeur aux militantes apologies de la religion, il put remplir aisément deux volumes.

Ce Parfum, dont le succès fut grand et prompt et dont le rayonnement fut aussitôt considérable est, en somme, une épopée composée dans une sorte de prose rythmée aux larges stances qui parfois ressemblent au verset claudélien. Certains critiques amis lui reprochent cette forme nouvelle, il leur répondait que son livre lui était apparu "dans cet habit et dans cette allure."

Cette oeuvre, au total, même dans ses colères, est un chant, quelquefois un cri, de foi vigoureuse et de vibrant amour. Les critiques, les injures et mêmes les fureurs que cet ouvrage souleva contre l'auteur, peuvent s'expliquer aujourd'hui que par les passions et les partis pris de ses adversaires.

Le grand Schérer s'emporta dans le "Temps" jusqu'à la frénésie; c'est la piété à l'état de démence, exclama-t-il, la dévotion tournant à l'obscénité, le plus monstrueux cynisme de la plume; la civilisation, n'a jamais rien produit de plus affreux que Veuillot! Sur quoi, l'écrivain de répondre, en souriant: " C'est ainsi que MéSchärer donne des leçons d'urbanité. J'ai senti

(*) Correspondance Tome X Lettre à Eugène - 18 mars 1864

plus d'une fois la nécessité de me défendre, je ne pense pas que ce soit ici le cas!" ^(*) Et il refit son ouvrage en y ajoutant de nouvelles "démences."

Le Parfum de Rome occupe une place d'honneur parmi les oeuvres littéraires des deux derniers siècles, il est le type éminent par la grandeur exceptionnelle du lieu et du sujet. A la lecture de ces volumes, l'âme croyante s'y élève et s'y exalte en admirant l'antiquité du catholicisme, sa perpétuité, sa divinité rendues sensibles à la foi. Tous les contrastes s'y assemblent: paix sereine de la foi qui sait la Papauté immortelle, angoisse de l'amour qui la voit dépouillée, trahie, menacée de perdre son dernier rempart humain; fierté du catholique esquissant le miraculeux passé de cette royauté paternelle; effroi de voir la Révolution oser tout et l'universelle lâcheté laisser tout faire; confiance inaccessible au découragement, inclinant à l'optimisme, heureuse d'espérer qu'à la gloire de conquérir le monde, Jésus-Christ ajoutera celle de le reconquérir; qu'après le triomphe imminent du protestantisme, le Concile de Trente sera le début d'une ère nouvelle de gloire de la Papauté. ^(**)

A vingt ans de Distance, dans des conditions nouvelles et sous une forme moins virulente en 1865, les ODEURS de PARIS continuaient les Libres-Penseurs, sans en avoir le caractère général.

C'est surtout à ce livre, qui fût l'admiration des uns et le scandale des autres, que se peuvent appliquer les jugements de Jules Lemaître et du Père Janvier sur les violences de Louis Veuillot: "Ses colères, dit le critique, sont celles de la charité!" Et le prêtre: "Il n'y a rien d'aussi terrible que l'amour blessé, que l'amour indigné, que l'amour irrité!" ^(***)

Quelques mois plus tard, l'écrivain rééditant les Libres-Penseurs avait jugé cette oeuvre de jeunesse dans laquelle il a abordé bien des sujets, il a essayé bien des formes, mais toujours n'ayant qu'une idée, qu'un amour et qu'une colère. Il a aimé l'Eglise, qui est la suprême justice, et il a haï l'impiété,

(*) L. Veuillot par F. Veuillot

(**) Le Parfum de Rome Livre III Chapitre VIII

(***) L. Veuillot par F. Veuillot Tome III page 537

qui est la suprême iniquité, l'iniquité sociale. Quant aux haines personnelles, il les a toujours ignorées. Si l'on veut comprendre les Odeurs de Paris, il faut y entrer avec les mêmes sentiments qu'avait l'auteur lorsqu'il débuta cet ouvrage.

Dans ce livre Veillot se confesse toutefois d'éprouver un autre sentiment qu'il déplore, mais ne peut étouffer: "La haine n'est point entrée dans mon coeur, mais le mépris n'en peut sortir." Ce mépris, c'est encore une irradiation de "l'amour blessé." Ceci désolait mon âme, en lui montrant, comme un effet de la perversité humaine, cette universelle conjuration contre le Christ, où l'ignorance a plus de part peut-être que la perversité.

Quoique par leur nature, les Odeurs de Paris font suite aux Libres-Penseurs, Bourgeoisie de Louis Philippe, bourgeoisie de Napoléon III; deux aspects du même monde officiel et superficiel. Aussi bien cette promenade à travers le Paris de 1866 ne ressemble en rien aux voyages, ou pèlerinages qui nous ont valu de si piquants et religieux souvenirs.

Mais impossible de séparer les Odeurs de Paris du Parfum de Rome. C'est en écrivant, le Parfum de Rome que Louis Veillot résolut d'écrire les Odeurs de Paris. Le second livre est né du premier, les deux titres se répondent, les deux objets se complètent en s'opposant.

Pendant que le Parfum de Rome s'exhalait de son âme embrasée d'admiration, de reconnaissance et d'amour, les Odeurs de Paris le poursuivaient, le persécutaient. Il voyait l'impudence de l'orgueil ignorant et triomphant; il entendait le ricanement de la sottise, l'emportement plus stupide des blasphèmes, les odieux balbutiements de l'hypocrisie. Alors il résolut de mettre en présence "la ville de l'esprit qui va périr, et la ville de la chair, qui la tue." (*)

Cette ville charnelle, c'est le Paris de la politique étroite et basse, des intérêts, des affaires du plaisir. Il y en a un autre: l'auteur le connaît, mais il n'a pas à nous le dépeindre, il s'agit du Paris mondain, incrédule,

(*) Ça et Là Livre XII

apostat, qui ne demande qu'à livrer la Rome catholique, pour avancer d'autant la civilisation telle qu'il la conçoit.

Dans les Odeurs de Paris, l'écrivain est revenu au genre satirique quoi-
qu'en y gardant toute sa puissance, sa lyre aux tons si variés, dans cette âme
qu'on a vue si belle; les cordes généreuses, tendres, délicates, vont-elles
rester insensibles?

Certainement non, mais si la corde d'airain sonne plus haut et plus sou-
vent que les autres ce n'est la faute de l'auteur, ce n'est pas son goût.
C'est que sa conscience l'y oblige, mais par ailleurs, elle souffre et s'in-
quiète.

Le programme que s'était tracé dans cette oeuvre Veillot, fut suivi à la
lettre. Les justiciables qu'il visait et le public, leur juge comme le sien,
lui donnèrent raison et les Odeurs de Paris connurent un succès prodigieux.....
si bruyant et si étendu, que l'écrivain en fut importuné, mécontent, presque
furieux; contrairement à ses habitudes, il ne voulut point le "refaire" ni peut-
être même le relire. "Je suis agacé, confiait-il à son frère, des éloges qu'il
m'attire. On prétend que c'est mon chef-d'oeuvre. Non certes! J'ai fait beau-
coup mieux. Qu'on loue Ça et Là, le Parfum de Rome, la Vie de Notre-Seigneur!
Voilà des livres! On ne lui en parla plus, mais on les réimprima. (*)

Ainsi parce qu'elle était la plus chargée d'irritation, d'amertume et de
mépris, cette oeuvre qui, pour certain public est encore tout, L. Veillot
celui-ci, la rejetait presque au dernier rang. D'autre part, le retentissant
succès des Odeurs de Paris donnant en ce moment au journaliste une plus grande
action sur le public mondain, amenèrent à l'Univers des lecteurs qu'il n'avait
pas eus autrefois. Du tombeau où il était resté sept ans, l'Univers sortait
avec plus de vie, plus d'autorité et de jeunesse que jamais. Cette situation
agrandie et dominante, il la devait en partie à la publication des Odeurs de
Paris et aux éminentes qualités de son rédacteur en chef.

(*) Correspondance Tome IX

Veillot s'est demandé plus d'une fois si le chrétien peut faire des romans? Il se montre sévère dans sa réponse et plus d'un critique condamne les théories qu'il émet dans la Préface de Pierre Saintive. La coutume et l'opinion contraignent presque le roman d'être une histoire d'amour, et pareil sujet ne va guère sans péril. En outre, dût la passion rester parfaitement discrète et chaste dans les personnages que l'auteur veut rendre sympathique à ses lecteurs, la vraisemblance obligera d'introduire d'autres éléments moins moraux. "Vous condamnerez le vice, mais vous le peindrez, et la peinture sera plus puissante que la condamnation." (*) Enfin, selon le romancier, la vie des chrétiens n'est pas romanesque. Ceci est une vérité de tous les temps, cependant, en la développant, il semble s'exagérer quelque peu l'impossibilité chrétienne.

Bref, il est évident, que le roman chrétien n'ait qu'une médiocre chance auprès du grand public d'aujourd'hui, qu'on ne puisse même le multiplier, l'offrir en aliment quasi habituel, sous peine d'altérer plus ou moins, le sens vrai, pratique, vigoureux, chrétien, de la famille et de la vie, qu'il soit d'ailleurs assez difficile de le garder absolument pur et inoffensif. Mais après tout, le difficile n'est pas l'impossible, et pour sa part, Veillot l'a hautement démontré dans sa carrière littéraire.

En étudiant ce célèbre écrivain, nous observons que les romans ne sont pas nombreux dans son oeuvre. En comptant bien et sans oublier le Sub-Tuum, autrement Agnès de Lauwens, on arrive au total de quatre. Pierre Saintive est de 1840, l'Honnête Femme de 1844, Corbin d'Aubecourt de 1869. A la rigueur, il serait possible d'allonger la liste en cueillant parmi les Historiettes et Fantaisies, les nouvelles les plus longues et qu'il suffirait de développer un peu pour en faire de véritables romans.

Après avoir lu et analysé les romans de Veillot nous concluons qu'ils ne sont pas tous d'un mérite égal: Corbin d'Aubecourt n'est qu'une délicieuse blquette, Pierre Saintive a les défauts d'une jeunesse encore inexpérimentée dans

(*) Pierre Saintive No. X

l'art de conduire une intrigue et de finir un drame, l'Honnête Femme n'est pas loin d'être un chef-d'oeuvre. Ces ouvrages réunis et comparés forment un tableau important de la littérature catholique de ce temps et ont droit d'occuper une place dans l'histoire du roman au XIXe siècle.

Voyons d'abord dans quelles dispositions, L. Veillot aborde le roman. Il s'en fait une idée toute différente de celles qui circulent dans les oeuvres sensationnelles et populaires de Victor Hugo, de Dumas et de G. Sand. Ces écrivains qui font si bon marché de la morale chrétienne, qui outragent la religion et comptent pour rien les consciences qu'ils troublent et déshonorent. Veillot appartient à une toute autre école; il répudie tout contact avec les malfaiteurs romanesques, voués au démon et inspirés par lui. Le cas de G. Sand surtout l'inquiète. Il admire son grand talent littéraire, cette femme lui semble parfois "le premier écrivain de son temps" et tout le prestige qu'elle exerce sur son esprit ne l'empêche nullement de dresser contre elle le plus impitoyable des réquisitoires, au nom de la morale et de la foi. Il en est un surtout écrit Sourzac dans Pierre Saintive, plus dépravé que les autres, chez qui la rage de l'impiété est portée au comble; il sait l'arrogance d'un réprouvé. C'est l'auteur déplorable de ces livres où la femme révoltée prêche le mépris des saintes lois du mariage.

Hâtons-nous de dire que L. Veillot n'appartient pas à cette catégorie de romanciers. Le jour où il écrit le titre de son premier roman, il apporte à son travail des principes et des scrupules, qui sont plutôt rares dans l'esprit d'un écrivain. C'est le vrai roman chrétien qu'il veut inaugurer. Nous verrons dans la suite, par une brève appréciation de ses romans, qu'il ne s'est jamais éloigné de son idéal. Le premier roman que Veillot donna au public est Pierre Saintive. Dans une lettre préface adressée à l'abbé Aulanier, il en exposait le but: "J'ai voulu faire un roman chrétien; un livre où il fut ques-

(*) L. Veillot par E. Veillot Tome I

tion de passions humaines, où se peignit un coin de la vie actuelle.....et
 qui pût être lu sans danger par une honnête femme." (1)

Cet ouvrage est un roman à thèse et psychologique. Les personnages disertent plus qu'il n'agissent. Il y a une intrigue mais bien plus compliquée. Le jeune marquis de St-Yves, qui, pour une raison suffisamment vraisemblable et très honorable a donné à son nom une forme rurale, habite un chef-lieu de province, comme secrétaire du préfet, son cousin. Sa vie est tracée; il sera sous-préfet et épousera une fille bien dotée. En attendant, il courtise Mlle Sylvie d'Adrone, qui pourra devenir Mme la Préfète, mais en même temps, il cache un penchant plus tendre, plus respectueux pour Thérèse Lacroix, une vraie chrétienne. Dès ce moment nous voyons le champ que cette opposition offre à l'étude des caractères et des mœurs. Saintive a un ami, de son âge, 25 ans, loyal garçon, un peu léger, auquel il confie par lettres toutes ses impressions, toutes ses aspirations, ayant soin de les approfondir, de les analyser, afin d'arriver à se bien connaître lui-même. Il craint d'être atteint de la maladie des âmes et veut réagir pour n'être pas ridicule ou méchant. Au fond, il est en proie, selon le mot de Bossuet, à "cet inexorable ennui qui fait le fond de l'âme humaine" et dont elle souffre surtout quand elle a des sentiments élevés et ne connaît pas Dieu. Saintive a besoin d'un guide, il le trouve, c'est Sourzac, homme du monde quoiqu'il s'en défend, vivant habituellement à la campagne, catholique, dévoué, instruit, actif, très au courant de toutes les choses du temps. Saintive, par ses lettres et son journal, nous fait connaître ses conversations avec son nouvel ami. Tous deux sont grands remueurs d'idées et ont de la verve. Sylvie et Thérèse ne sont pas muettes et ne restent pas inactives; elles parlent et elles écrivent. D'autres personnages interviennent, et l'intérêt, sans tenir le lecteur haletant, est assez vif et l'auteur marche d'un pas sûr à son but et l'atteint.

(1) L. Veillot par François Veillot page 32

C'est une véritable étude sociale, peuplée de gens qui vivent et pensent. Comme elles sont réelles, Sylvie et Mme d'Adronne sa mère! Il n'y a guère de salons où l'on ne les voit. Thérèse Lacroix est aussi réelle, mais dans la vie on la rencontre moins souvent. Quant aux deux personnages, Saintive et Sourzac, il faut y reconnaître le même homme: Saintive, c'est Louis Veillot avant sa conversion. Sourzac, c'est Louis Veillot converti et par la pratique religieuse, affermi dans la foi.

Saintive, après des péripéties émouvantes qui ont fait couler bien des larmes, recouvre sa fortune, reprend son nom, son titre, et n'épouse ni Sylvie, ni Thérèse. Il ne veut pas de celle-là, parce qu'elle est trop loin de Dieu, et celle-ci ne veut pas de lui, parce que Dieu est l'époux qu'elle s'est choisi. Le marquis de Saint-Yves souffre, mais il est chrétien et s'incline.

Ces indications sommaires suffisent à donner une idée de Pierre Saintive, comme roman. Mais que de pages il faudrait citer pour indiquer tout ce que cette oeuvre renferme de piété élevée et suave, de vues originales, d'esprit militant. Toutes les questions politiques et sociales, qui devaient être si vivement agitées durant la seconde partie du dix-neuvième siècle y sont touchées. Déjà Sourzac voyait venir les crises où la bourgeoisie était fière; déjà il indiquait le moyen d'empêcher qu'il y eût lutte violente entre la classe ouvrière et les classes plus ou moins dirigeantes. C'était un "catholique social" avant qu'il y en eût.

Le succès de Pierre Saintive, bien que prompt, brillant et soutenu, ne fut pas égal à celui des Pèlerinages de Suisse. Pour beaucoup de lecteurs, trop large part y était faite aux dissertations politiques, sociales et religieuses. Les chrétiens et surtout les chrétiennes auxquels il faut des romans, y veulent, des aventures plutôt que des idées. Le mérite du style et l'étude approfondie des caractères les touchent moins que des scènes mélodramatiques ou d'une vulgaire sentimentalité. Les élans vers Dieu, si beaux et si touchants qu'ils soient, les fatiguent et les irritent, car ils retardent

l'action. D'autres avaient un grief différent: telles critiques de moeurs, tels retours du héros sur le passé, tels jugements sur l'état social leur paraissaient ne pas convenir à tous les lecteurs. Cette dernière observation est acceptable. Nous croyons, en effet, que pour bien goûter Pierre Saintive, pour en bien profiter, il faut déjà connaître un peu la vie. N'en est-il ainsi pour tout roman où des peintures vraies et puissantes montrent aux prises le bien et le mal.

Il y a du vrai, mais aussi beaucoup d'exagérations en toutes ces remarques. L. Veillot et ceux de son école ne sauraient comprendre en quoi les conflits de la passion et de la foi en une âme vraiment chrétienne seraient moins intéressants que la lutte de la passion et de l'honneur dans la conscience d'un héros. Il faut reconnaître d'ailleurs que le roman chrétien exige une délicatesse, une sûreté de main qui ne sont pas des dons courants. L. Veillot s'en apercevra souvent au milieu de la tâche. A l'heure des crises morales, au moment où son crayon dessine les visages en révoltes et le trouble des consciences, il se sent parfois pris de scrupules. Il interrompt le chapitre commencé; il tombe à genoux, et il intercale entre deux lettres de Saintive une "prière de l'auteur". "Oui, c'est bien ainsi que parlent ces malheureux enfants! Ils bravent dans l'ignorance de leur esprit et le délire de leurs passions, la redoutable éternité de votre justice." Dans ses inquiétudes morales, L. Veillot se demande si sa foi, qui brave et méprise les sophismes, saura cependant en inspirer aux autres le même dédain." "Hélas! si j'allais souiller de quelques pensées mauvaises une âme pure, fournir un prétexte misérable à une âme corrompue, paralyser d'un seul doute une âme assurée!"

Il termine par une prière au Seigneur lui demandant de l'éclairer dans les moments d'incertitude, de l'instruire afin qu'il puisse à son tour dissiper l'ignorance et répandre la lumière dans les âmes qui n'en ont pas.

(*) L. Veillot par F. Veillot

Après Pierre Saintive, L. Veillot écrivit le "Sub Tuum", celui des livres qui fit le moins de bruit et lui donna le plus de peine. Cet ouvrage, qui parut sous ce titre: Agnès de Lauvens ou Mémoires de Soeur Saint-Louis, avait été commencé avant le voyage en Algérie et concurremment avec Rome et Lorette. Outre que le sujet, par moments lui plaisait, il était poussé à ce travail par le désir d'être agréable à l'abbé Aulanier et aux religieuses du couvent des Oiseaux. En voici l'idée principale.

C'est la peinture fidèle et naïve d'une maison d'éducation religieuse. Une pensionnaire de beaucoup d'esprit, de culture, d'énergie quelque peu virile, et cependant pleine de coeur et de grâce, emploie ses loisirs à mettre par écrit le détail des choses qui la touchent le plus durant la dernière année qu'elle passe au couvent; lorsqu'elle en est sortie, elle se complait à rappeler les souvenirs qu'elle a gardés de cet asile; les jugements qu'elle porte sur le monde parachèvent le tableau de l'éducation qu'elle a reçue.

Après un premier élan d'enthousiasme, L. Veillot, ardent polémiste, s'aperçut qu'un sujet de ce genre n'allait pas à sa muse et c'est avec beaucoup d'efforts et après un travail ardu et persévérant que parut ce livre, le seul que Louis ait écrit sans être constamment heureux de le faire. Il l'annonçait ainsi à l'abbé Morisseau: "C'est un ouvrage sans conséquence. Néanmoins, je vous le garantis pur et orthodoxe. Il n'y a pas un livre de moi dont je désire surtout la réussite, car j'en ai réservé le prix pour la dot de mes soeurs." (*)

Pour compléter l'étude sommaire de ce roman deux ou trois remarques sont nécessaires. Dans ce livre, il s'agit d'éducation et non pas d'instruction. Louis Veillot estimait que l'instruction, pour les femmes surtout, était la chose secondaire. Bien que celle des couvents soit et doive être supérieure, ce ne sont pas précisément des savantes, mais des chrétiennes que l'on veut y faire et que l'on y fait. Aussi l'auteur d'Agnès de Lauvens a-t-il laissé à peu près de côté tout ce qui concerne l'instruction proprement dite. On voit

(*) L. Veillot par F. Veillot

que Louis était par anticipation, hostile aux doctrines dont devaient naître les lycées de filles.

Il ne faut pas conclure de ces brèves indications que le *Sub Tuum* est toujours grave et doit tomber dans la monotonie. Il est au contraire, très varié et montre fort bien qu'on ne s'ennuie pas au couvent. C'est dans toute la force et la grandeur du mot, un livre d'éducation. On y trouve du sérieux, de la poésie, de la gaiété et des larmes. Le style d'Agnès de Lauvens a un cachet particulier. C'est bien L. Veuillot, mais un Louis Veuillot qui a voulu écrire en jeune fille faisant ses classes, en jeune fille "enfant de Marie", mêlée à la vie honnêtement mondaine, puis en religieuse. L'écrivain de combat n'a pu réussir à se transformer ainsi; et l'on comprend que ce travail l'ait ennuyé. Que cette pensionnaire ait ça et là trop d'esprit, trop de vigueur, de jugement et des pensées bien austères, nous l'admettons, en même temps nous soutenons qu'elle garde toujours son rôle, qu'elle est toujours vraie et vivante.

Disons que ce livre eut du succès, beaucoup de succès, dans le milieu auquel il était destiné; mais le public des lettres et même le public catholique militant s'en occupèrent assez peu. Ce n'était pas là ce que l'on voulait de Louis Veuillot.

L'HONNÊTE FEMME -1844

L'idée de l'Honnête Femme est déjà en germe dans *Pierre Saintive*. Cet ouvrage parut d'abord dans le *Correspondant* de 1843. L'auteur le publie, de nouveau, en 1844, après y avoir ajouté quelques chapitres et essayé d'y faire les corrections indiquées par ses amis. Ceci indique que dès sa publication, ce roman avait soulevé des observations variées. Le public de cette revue trouvait que la vérité y était dite trop sévèrement et quelquefois trop crûment. L'héroïne, l'honnête femme selon le monde allait trop loin dans le

vice et le héros trop loin dans la vertu. Il s'y trouvait, on ne pouvait se défendre de le reconnaître, de vivants et spirituels tableaux de la société mondaine et officielle, mais certains portraits, quoique ressemblants, n'étaient-ils pas chargés à l'excès!

Veillot pesa ces observations et ne les trouvant pas fondées, n'en tint guère compte. Il changea quelques lignes, modifia quelques phrases, mais pour le fond il laissa son livre tel qu'il l'avait pensé et écrit sur ce qu'il avait vu.

L'Honnête Femme a pour théâtre la ville de "Chignac", chef-lieu d'un département, un Périgueux idéalisé, et satirisé, un chef-lieu grandi ou diminué selon l'humeur de l'auteur ou les besoins du sujet; bref c'est la ville du roman et non de l'histoire; le Chignac où " de tous côtés la nuit on entendait des sérénades, des mélodies et même des odes et des histoires tragiques." (*) C'est un Périgueux de fantaisie. Le vrai Périgueux était moins poétique. "On y aimait, on y chantait, on y pleurait;" on y voyait le comique et le tragique (**) dans la mesure commune, mais non avec tout ce qu'il faut au roman.

De même les gens de Chignac que L. Veillot a mis en scène, bien que nombre de leurs traits aient été pris sur le vif, n'étaient pas absolument tels qu'il les montre. Ce sont des personnages à la fois vrais et conventionnels, pour chacun desquels plusieurs individus ont posé et que l'auteur, usant du droit de tout écrivain qui peint les moeurs à completé, au mieux de son sujet et de ses vues.

Le but du romancier dans ce livre est de flétrir cette bourgeoisie indifférente ou hostile aux lois de Dieu, sous le vernis d'un respect condescendant pour l'Eglise ou même de pratiques extérieures de religion. Il la démasque et la fustige avec un mélange d'ironie mordante et d'indignation généreuse. Il le décrit avec une force, une couleur, une pénétration, que Ste Beuve,

(*) L. Veillot par E. Veillot Tome II

(**) Ibidem

ennemi des croyances de l'auteur, admirait en artiste: "M. Louis Veillot, reconnaît-il, a devancé Madame Bovary pour certaines peintures de vérité locale. Il est réel au delà de tout."^(*)

Dans ce chef-lieu de Chignac, pendant les premières années de la monarchie de juillet, voici la haute société réunie, un soir dans le salon de la préfecture. Un beau et riche bouquet de libres-penseurs. A vrai dire, le parfum qui s'en exhale n'est pas tout à fait celui du génie de la morale, ni de la fierté. Dans cette galerie, l'ancien rédacteur du journal ministériel, un jeune homme de vingt ans a glissé son portrait sous la dénomination mi-affectueuse et mi-railleuse de "petit journaliste"; et, s'il se dépeint assez spirituel et pas méchant au fond, cependant il ne se ménage pas. Il essaie en vain de relever ces âmes alourdies, sans vertu; il y faudrait le Christianisme, et lui-même n'est pas encore chrétien.

Nous touchons ici là thèse du roman. Lucile le personnage synthétique et symbolique du roman sera chargée de prouver au monde que sans la piété, une "honnête femme" ne représentera jamais qu'une petite et très fragile moitié de son nom. Lucile est une charmante personne qui a de l'esprit et qui s'en sert. Elle est la reine de la ville de Chignac, une bourgeoisie qui va à l'église, le dimanche, parce que "il ne serait pas convenable d'y manquer; elle se fait remarquer pour sa tenue, sa dignité, sa religion même. Elle a repoussé jadis les vœux d'un gentilhomme, et s'est marié à un fonctionnaire quelconque, celui-ci fait un véritable contraste avec Lucille. Celle-ci s'ennuie et trouve que son mari ne la rend pas heureuse. Dans l'intervalle le gentilhomme éconduit revient à Chignac. Il s'est converti, il croit, il pratique. Lucile, l'honnête femme en titre, essaie de ressaisir l'ancien prétendant, mais elle échoue à son tour, elle est repoussée par une conscience que la foi éclaire et que les sacrements fortifient.

La pauvre Lucile a perdu l'honneur et la paix, car le fonctionnaire époux

(*) L'Honnête Femme, Préface

a tout su et pour l'épouse avilie, la vie conjugale ne peut plus être qu'un enfer. Ce rapide croquis de l'intrigue suffit à en dévoiler l'intention. L. Veillot disait en sa préface de 1844: "J'ai été incrédule, je suis chrétien; j'ai fréquenté les deux mondes et je puis parler avec justesse de l'un et de l'autre. La supériorité intellectuelle et morale des chrétiens est évidente. Malgré la frivolité de cette esquisse, je l'ai faite sérieusement, moins pour me distraire de mes travaux habituels que pour les compléter. J'ai voulu, dans un petit cadre, montrer, ce qui devient une société qui a pour ainsi dire chassé Dieu de ses mœurs et de ses lois. ^(*) Ainsi le roman se transformait entre les mains de L. Veillot: d'immoral il se faisait édifiant, d'impie il devenait chrétien. L'arme de Hugo, de G. Sand, de Dumas était retournée: L. Veillot s'en servait pour défendre les idées et les lois qu'elle n'avait cessé jusqu'alors d'attaquer et de blesser.

CORBIN d'AUBECOURT

Dans un coin charmant de l'Alsace demeurait un des amis de L. Veillot, Théodore de Buissières, dont les sympathies naturelles étaient autant un don de la foi. Les deux amis s'étaient rencontrés à travers les sentiers mêlés qui les conduisaient finalement à l'Eglise du Christ. Cette douce amitié n'aurait pu naître sans cette intervention surnaturelle.

C'est dans l'oasis de Reichshoffen, que se trouvait la charmante demeure de Théodore, l'homme, la demeure, le pays, tout allait de pair, avec une harmonie esquisse. L. Veillot aimait à séjourner chez les Buissières durant la belle saison pour jouir des beautés de la nature, pour se délasser tout en causant agréablement de questions actuelles. C'est pendant l'une de ces conversations animées au grand salon de son ami qu'est né ce petit ouvrage.

On avait discuté le pour et le contre sur les romans. On se montrait

(*) L'Honnête Femme Préface

sévère sur certains points, par exemple, on ne croyait guère au roman religieux ou seulement inoffensif. "L. Veuillot au contraire soutenait que le roman n'est nullement antipathique aux règles strictes de la morale et du bon sens, et que l'on pouvait intéresser et émouvoir même un lecteur français, sans outrer les sentiments en un mot, sans sortir de la vie commune ni de ses devoirs, et rien qu'en faisant tout marcher par les seuls battements de coeur le plus droit et le plus ingénu. (")

Il rencontra des divergences d'opinion dans l'exposition de cette théorie et poussé à bout dans la dissertation, il avait ajouté qu'un auteur qui aurait seulement la fierté de borner son public, renfermerait l'aventure dans un salon, le drame dans un personnage, le personnage dans un monologue, et que cela serait suffisant pour dérouler une page émouvante du coeur humain.

Madame de Buissières qui l'écoutait avancer ces idées ajouta en riant qu'elle aimerait beaucoup à voir ce roman là. A cette réflexion, L. Veuillot répondit: "qu'elle le verrait si elle voulait en accepter la dédicace." Dès l'instant, le grand écrivain le conçut dans son imagination et prit pour sujet une des mille histoires de Buissières, et avec sa verve féconde ébaucha ce roman dans une soirée. Le lendemain matin il le raconta à peu près car rien n'était encore écrit. Ceux qui l'écoutèrent en furent charmés et lui conseillèrent de l'achever et de le faire imprimer au plus tôt.

Au mois de mai 1869, Corbin d'Aubecourt fit son apparition et depuis ce temps il fait les délices de tous ceux qui savent apprécier un ouvrage de ce genre. Mais si l'Honnête Femme ressemble à un diamant un peu brut appelons Corbin d'Aubecourt une perle. Ce mot ne semble pas exagéré. Eh! oui, ce petit roman, guère plus long qu'une nouvelle sans grands incidents, sauf un rapide coup d'oeil en arrière sur un passé tragique; cette oeuvre semble faire

(*) Préface de Corbin d'Aubecourt

bonne fin cette noble entreprise.

La marquise d'Aubecourt est une noble veuve, et Stéphanie, son unique nièce, une des riches héritières de France au temps de la Restauration. La tante a un faible; elle n'aime pas à se rappeler qu'elle est née Corbin, qu'elle doit ses honneurs et sa fortune à la gratitude d'un jeune officier vendéen, sauvé jadis par son père qui était modeste avocat. Afin d'oublier ce fait, la marquise appellera sa nièce de son vrai nom Rosalie Corbin: celle-ci est fille d'un frère de la marquise, soldat républicain. Prisonnier de guerre en Allemagne, il a épousé une sainte fille d'un savant pauvre, et tandis que sa soeur, la marquise recouvrait comme par miracle la fortune de l'émigré mort, le capitaine Corbin finissait obscurément à Paris, laissant sa femme et sa fille dans la misère.

Pendant quelques années douloureuses, la mère et la fille avaient eu pour visible Providence un jeune homme, type anticipé des futurs confrères de St-Vincent de Paul. Un jour même la petite Rosalie s'était émancipée à dire en allemand: "Quand je serai grande, j'épouserai Germain." La mère s'était ré-criée; le jeune homme avait ri et dit: "Pourquoi pas?"⁽¹⁾ Mais plus tard, il partait pour de longs voyages et Madame Corbin mourait épuisée, et la marquise d'Aubecourt, demandée à la dernière extrémité, ne pouvait que recueillir l'orpheline. Voilà en peu de mots le préliminaire et le fondement de l'histoire.

Aujourd'hui, c'est-à-dire dans le roman Stéphanie, Rosalie est une jeune fille riche spirituelle, accomplie, chrétienne comme Veuillot l'entend. Mais elle n'a rien oublié du passé, pas même la phrase allemande. Ainsi se pose devant elle un problème ardu, insoluble en apparence: retrouver, s'il vit encore, ce Germain qu'elle aime encore, dont elle ignore le nom de famille, renouer relations avec lui, le présenter à sa tante, s'en faire aimer, s'il n'est pas trop tard et finalement l'épouser.

Comme Stéphanie procède pour arriver à son but ceci est des plus intéress-

(1) Roman Corbin d'Aubecourt page 35

sants, elle y réussit par degrés, comment la tante consent à prendre pour neveu Germain, un savant, un héros, mais sans quartiers, titres de noblesse; comment dans le coeur de la marquise Corbin, la condition natale, parvient à l'emporter sur d'Aubecourt, l'aristocratie d'alliance. Raconter tous les incidents seraient abrégier le roman et lui enlever sa fraîcheur. C'est en lisant que nous pouvons plus facilement juger. Nous avouerons que c'est une petite merveille, un bijou d'esprit, de grâce, de sentiment pur, chrétien, on pourrait dire presque viril, car si l'héroïne est femme, jeune fille même et très française d'allures, elle descend en droite ligne de la femme forte; elle est comme elle le dit elle-même: "d'une race où l'on n'apostasie pas dans le malheur."

Il est d'ailleurs trop évident que cette quasi-mésalliance ne saurait donner à personne le soupçon d'une arrière pensée basée sur un plaidoyer oblique pour le rapprochement des classes sociales.

En somme, Rosalie Corbin ne dérogea pas en épousant Germain Darcet; elle ne violera aucune délicatesse en faisant partager à l'humble savant le splendide héritage des d'Aubecourt. Nous savons du reste combien le roturier que fut Veillot respectait la noblesse, combien il l'aimait comme force et décoration nationale. Il l'a dit plus d'une fois à propos des sottises que George Sand prête, sur ce thème, à son marquis de Villemer, héros de ce roman-cier dans un de ses livres contre l'institution nobiliaire: "Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais tout de suite." Ce roman est un récit délicat, mais des meilleurs qui soient; roman conçu en plein milieu aristocratique, ni d'une discussion amicale sur la possibilité de traiter ce genre en chrétien. Le maître écrivain avait soutenu l'affirmative, et c'est comme preuve de sa thèse qu'il apporte dès le lendemain le plan de son petit chef-d'oeuvre, qui n'était certainement pas en contradiction avec lui-même. Après

(') Veillot par E. Veillot Livre III

('') Odeurs de Paris " VII no. VIII

l'analyse de ce livre, nous constatons avec l'auteur que le roman chrétien n'est pas absolument impossible; mais il reste difficile à rendre, et quand on s'aventure dans un tel genre, "il fait bon avoir l'âme et la plume d'un Veillot!"^(*)

COMMENTAIRES

Les adversaires de Veillot n'ont vu dans son oeuvre romanesque qu'une variété dans le genre théologique, du catéchisme plus ou moins dramatisé, de la littérature à l'usage des âmes dévotes. L. Veillot ne rougissait pas de ces verdicts mal fondés, de ces critiques lancées à tort à travers. Il se désintéressait des jugements des hommes; l'approbation de Dieu lui suffisait.

Les romans de L. Veillot témoignent de l'observation, de la psychologie et même de la poésie. Il n'est pas le disciple d'Alexandre Dumas qui affectionne le roman-feuilleton, le roman d'aventures où l'intrigue est tout, où l'intérêt se concentre sur le drame et ses combinaisons. "Pour ce qui est de faire ce qu'on appelle un drame, écrit-il, d'arranger les incidents, de les mêler, de les narrer, mon incapacité est si grande, que j'y ai renoncé sur-le-champ; car outre que je n'y entends guère, c'est un art trop matérialiste et que je n'estime nullement."^(**) S'il rejette tout le bric-à-brac du roman-feuilleton, il se réserve d'abord la vérité et la vie, et nous trouvons infiniment d'observation dans son oeuvre de roman. C'est bien son portrait de jeunesse qu'il a esquissé dans l'Honnête Femme sous le nom et la figure de ce jeune qui a bonne langue, bonne plume et surtout bon oeil. Le journaliste a complété son éducation dans les salons de Chignac-Périgueux. Il y était entré avec l'idée de meubler sa mémoire, il en sortit riche de choses vues et vécues, de croquis, de figures. Il avait vu le monde; il était maintenant capable de le peindre. Et il peignit tel qu'il l'avait vu dans Corbin d'Aubecourt et dans ces trois autres romans.

(*) L. Veillot par Lecigne

(**) L. Veillot par F. Veillot Tome I

L'observateur suit ses personnages et la société qui les entoure et les décrit avec les termes les plus appropriés et les plus variés. La jeunesse n'est point toujours belle dans les romans de Veillot. Elle est grotesque dans Corbin d'Aubecourt; dans Saintive, elle est à la fois ridicule et mal-faisante: "Quelle pauvreté d'esprit chez tous ces jeunes gens! Des hommes de vingt-cinq ans qui n'ont ni Dieu, ni roi, qui ne croient à rien." (')

Voilà de belle semence pour l'avenir! L'observation de L. Veillot est aussi cruelle que celle de Molière, que celle de G. Flaubert. Et ce n'est pas misanthropie. Veillot est loin d'être contempteur du genre humain. Seulement il ne s'est pas laissé éblouir par le décor, par le charme des beaux gestes et la couleur des mots. Il est allé jusqu'au fond des âmes, et le tableau général est d'une sombre et implacable vérité.

Notre grand chrétien dut se consoler de cette vision sombre dans l'analyse des belles âmes religieuses: "Me lira qui voudra, disait-il, mais je ne trouve, quant à moi, d'évènements dignes d'être contés que dans les agitations de la pensée ou du coeur. On a vécu lorsqu'on a pensé, lorsque l'on a combattu contre soi-même. Et pour cela, il n'est pas besoin d'avoir couru le monde; il suffit d'avoir visité son coeur. C'est le grand voyage, que peu d'hommes font." (') Il l'avait fait, lui; il connaissait non seulement le monde mais le coeur de l'homme. Puisqu'il écrivait des romans, il y mit des caractères, de la psychologie. Et son originalité fut de peindre l'âme chrétienne telle qu'elle est, franchement, simplement, sincèrement, dans la grâce, la grandeur et la force de sa beauté.

Avant Veillot, ce souffle chrétien n'avait pas encore fait son entrée dans la littérature romanesque, car ni l'âme de René, ni l'âme d'Atala, ni même l'âme d'Eudora et de Cymodocée ne sont vraiment des âmes chrétiennes. Il le savait bien; il voyait clair dans le pseudo-christianisme de Chateaubriand; et résumant son impression sur ces livres funestes à la conscience du

(') Corbin d'Aubecourt

(') Pierre Saintive Introduction

siècle, il ajoutait: "La poésie chrétienne est dans le coeur. Chateaubriand
(['])
avait la sensation chrétienne, il n'avait pas le sens chrétien."

Il suffit de comparer le René de Chateaubriand au Valère de Veillot pour saisir la différence qui sépare une âme chrétienne d'une âme romantique. Il sait d'où il vient; il n'est pas un de ces êtres de hasard, un de ces enfants abandonnés, mystérieux. Valère n'a qu'une mère, une femme de bon sens et de grande foi; elle lui a dit avant de mourir: "Il n'y a qu'une chose qui reste: c'est la foi chrétienne, sans la foi de nos pères, peu d'honneur, partant peu
(^{''})
de bonheur dans le monde, et point de ciel, quand le monde ne sera plus."

Elle lui recommande de ne pas abandonner la foi, de veiller sur son coeur et sur ses relations avec le monde. Et Valère est entré dans la vie, avec la bénédiction de sa mère et la grâce de ses conseils. René appartient à la confrérie des paresseux et des rêveurs qui vont s'asseoir à l'écart "pour contempler la forêt", "la nue fugitive" ou entendre la pluie tomber sur le feuillage et qui regrettent de n'avoir "point fini leur voyage sans avoir quitté le port". René vit dans l'ombre, dans l'ivresse de la passion, c'est un homme qui ne sait prier, il souffre en humain. Valère souffre en héros, il est chrétien complet, c'est-à-dire un combattant, un homme de lutte, de prière, de vigilance et de devoir. Le peintre qui a dessiné cette figure connaissait le coeur humain, il en savait aussi les infinies ressources. Le caractère de Valère est un des grands chefs-d'oeuvre de la littérature catholique.

L. Veillot attachait peu d'importance à ces essais romanesques, il abandonnait sans grand souci, aux sévérités de la critique, les fantaisies de son imagination. Nous sommes moins dédaigneux que lui, et ces oeuvres modestes nous séduisent par la valeur du style et leur simple mérite littéraire.

Dans le roman, comme dans le journal, c'est toujours la charmante prose que Veillot se sert, celle qui coule en un jet splendide, sans effort,

([']) Parvillez

(^{''}) L'Honnête Femme

naturelle, riche d'images, plus riche encore de pensées. Il distinguait deux courants dans la langue française: le courant gaulois et le courant sacré. Les deux tendances se rejoignent et se mêlent dans la jeune prose de l'écrivain. Ici, elle est drue, savoureuse, originale, elle abonde en métaphores neuves, en alliance de mots imprévus, en ces tirades légères, alertes, où le vocabulaire déverse ses richesses de couleurs, d'ironies, d'épigrammes, dans un flot inépuisable.

L'autre courant est le sacré. Il est plus grave; vous le reconnaissez à sa majesté, à sa grande voix, à quelque chose de solennel qui fait songer à Bossuet ou à de Maistre. C'est un air de grandeur hiératique qui sent la chaire chrétienne et qui résulte à la fois de la gravité des pensées et de la splendeur de la forme. Nous trouvons dans les romans de Veillot, de la véritable poésie qui révèle la fraîcheur du l'amour pur: c'est de quoi sont faites les lettres de Stéphanie Corbin. Une poésie qui s'entrouve vaguement à la clarté du ciel et qui s'extasie devant les beautés du dévouement chrétien: c'est le fond des plus belles pages du journal de Pierre Saintive. C'est toujours la poésie des choses simples, de la nature dans toutes ses phases. Dans les descriptions, il y a des sources qui gazouillent, des rivières qui chantent, des oiseaux, des fleurs, des bois, de vieilles maisons parées de lierre. Il était jeune quand il écrivit ces livres, il n'avait pas encore "ses châteaux" les grandes demeures hospitalières, où on l'attirait, où on le distrayait doucement, dans le calme et l'amitié de son labour écreasant. C'est en ces romans qu'il a bâti ses premiers châteaux et qu'il donna à sa jeune pensée le repos des belles fictions, des fantaisies généreuses et des charmants décors.

On regrette que Louis Veillot ait interrompu trop tôt cette veined'inspiration. Le romancier n'eût pas été de second ordre, car il comprenait la voie et ses rapides esquisses donnent au moins une idée de ce qu'eût été "son pinceau". G. Flaubert le considérerait comme un de ses précurseurs.

Et quelle fortune pour le roman catholique nous aurions eu dans Veillot!

LOUIS VEUILLOT et RENAN

La plume du journaliste était brisée. Après l'exaltation de la bataille et du sacrifice, L. Veillot ressentit cruellement cet ostracisme, mais finalement, il se ressaisit et couronna son oeuvre littéraire par le plus retentissant de ses ouvrages: La Vie de Notre-Seigneur, qui fut comme l'apogée de l'écrivain chrétien et de son génie.

C'est l'infâme et pernicieux pamphlet de Renan, la Vie de Jésus, publié en 1863 qui lui avait suggéré ce grand travail. Louis Veillot n'avait pas attendu ce moment opportun pour donner son jugement sur l'auteur. En 1854, il lui consacra dans l'Univers une étude remarquable. C'était à propos de ce "jeune maître à philosopher" sur les saints et la sainteté. Le rédacteur du journal lui faisait entendre qu'ayant passé rapidement du Séminaire à la libre-pensée, son état d'esprit ne lui permettait pas de traiter convenablement une telle question; et depuis lors l'Univers s'occupa de censurer les travaux littéraires du prétendu philosophe. "En réfutant les erreurs de Renan, nous aurons l'occasion de voir ce que le courant philosophique traversant une âme chrétienne y peut laisser de lumière et de respect."^(*)

Dès ce temps là, Renan faisait le précieux et le pédant; il s'appliquait à juger l'Eglise, sans parti pris, en docteur désintéressé qui ne lui gardait pas rancune quoiqu'il l'eût trahie. C'était presque d'une voix amie qu'il lui reprochait, forcé par l'évidence, d'avoir perdu le sens de la sainteté. Aux Saints d'autrefois qui étaient "distingués" avaient succédé constatait-il à regret les saints "étroits", malheureusement, on n'en verrait plus d'autres, les temps modernes ne comportant pas la haute sainteté, celle qui représentait le "côté" idéal et divin de la nature humaine.

L. Veillot attaqua cette thèse avec un mépris satirique, puis la discutant, la condamnait vigoureusement. Après avoir défini brièvement la vraie sainteté, "cette divine industrie de la miséricorde qui prodigue aux hommes

(*) Mélanges IIe Volume page 223-224

tous les moyens de gagner le ciel", il donnait son jugement sur l'écrivain et le penseur qui la déclarait morte. Sans nier la valeur littéraire de l'ex-séminariste, il lui reprochait son attitude de beau obscur, son afféterie, son extrême recherche de l'élégance. Je signale ce travers, ajoutait-il, afin d'arrêter, s'il est possible, l'invasion d'une certaine affectation qui entre à plein flot dans la jeune université et qui menace de faire regretter la sécheresse à peine grammaticale "de ses émérites".⁽¹⁾

Veillot ajoute qu'il espère peu, que Renan parvienne à corriger son goût, parce que la racine de ce mauvais goût est dans le mauvais état de sa pensée. Mais ce dernier profita peu de cet avis. S'il ne renonça pas entièrement "à sa manière", il la corrigea assez pour que les critiques lui reconnussent plus tard un joli style. Quant à l'état de sa pensée, il justifia cette précision de Veillot: "M. Renan ne fait pas une déclaration formelle d'incrédulité; mais c'est le mot que tout son article laisse entendre, et je le loue de mépriser cette habileté diplomatique avec laquelle, dans son école, on s'applique souvent à paraître encore chrétien, quand on ne l'est plus. Si je ne me trompe,⁽²⁾ il réclamera! Renan ne réclama point.

Ses professeurs et ses condisciples du Grand Séminaire que sa phraséologie onctueuse, onctueuse, faussement respectueuse, avait longtemps trompés, purent encore espérer qu'il n'avait pas absolument perdu la foi, mais ils ne doutèrent plus de son apostasie.

Neuf ans plus tard, la vie de Jésus paracheva l'oeuvre de Renan. Cet ouvrage le classa définitivement. Le prodigieux succès de ce livre le rendit dangereux. Les réfutations abondèrent. Il y en eut de judicieuses: les unes plutôt pieuses, les autres plutôt savantes, toutes très indignées et portant de bons coups. On remarque surtout, à divers titres et aussi à juste titre, celle de l'abbé Freppel, alors professeur en Sorbonne, qui parut d'abord dans le

(1) L. Veillot par Fr. Veillot Tome III

(2) Mélanges IIe Volume Série III page 232

journal *le Monde*. Les catholiques désiraient quelque chose de plus. Il fallait un livre où le savoir, la piété, la foi, auraient pour appui et passeport un mérite littéraire faisant échec à celui de Renan et pouvant grâce au style, être compris et goûté de la majorité des lecteurs comme des lettrés et des délicats.

Ce livre on l'attendait de Louis Veuillot et de tous côtés on le lui demandait. Aux premières ouvertures, il fut étonné et répondit négativement. Le sifflet était la seule arme dont, pour se part, il comptait se servir contre le falsificateur de la vérité religieuse et philosophique. Déjà il lui préparait une place dans les Satires, il commença même de mettre cette idée à exécution par une pièce de vers, abondante en traits acérés, qu'il écarta ensuite de ses Oeuvres poétiques. Il comptait s'en tenir là, mais les instances furent tellement grandes, qu'il se rendit et il décida d'opposer à la Vie de Jésus- la Vie de notre-Seigneur Jésus-Christ.

Vingt-cinq années consecutives d'études et de combat pour l'Eglise l'avaient préparé à ce beau et sublime travail. Cependant, il ne prit la plume qu'après beaucoup de lectures qu'il jugeait nécessaires et beaucoup de réflexion. Il se pénétra de l'Évangile et en recueillit de nombreuses notes. "Je travaille avec une allégresse charmante. Je nage dans les Évangiles, j'y trouve cent mille beautés que je n'avais jamais vues. Oh! que ce pauvre diable de Renan a travaillé à mon profit! Il se peut que je ne fasse rien que de très-médiocre pour les autres; mais pour moi, je me fais un chef-d'oeuvre, je m'amasse des montagnes de foi! Je me convertirai. Priez le Bon Dieu pour que je convertisse quelques autres païens."^(*)

Ce premier travail terminé, il partit pour Solesmes afin de consulter Dom Guéranger, savant théologien, auquel il lui avait fait part de son projet. Celui-ci le félicita et l'encouragea dans cette heureuse et noble entreprise.

Tout le monde attendait de lui un livre de vive polémique; c'était bien

(*) Lettre à Charlotte de Grammont Novembre 1863

ce qu'il s'était d'abord promis, mais ayant relu attentivement l'odieux et médiocre ouvrage de l'impie Renan, il pensa qu'au lieu de le réfuter en détail et directement, il lui opposerait la vie de Jésus-Christ telle que nous la trouvons dans les Evangiles et le Symbole des Apôtres. Et peu à peu, son projet va se transformer. Au lieu de riposter au négateur de Dieu, ce sont les louanges de Dieu qu'il s'efforcera de chanter. Suivre Jésus-Christ dans sa vie, rappeler exactement ses paroles et ses actes, sans les commenter beaucoup, mais en les coordonnant avec amour, c'était avant tout montrer Dieu. Et c'est par cette méthode, au surplus, qu'aux erreurs et aux attentats de Renan, il opposera la réponse la plus efficace; l'ancien séminariste avait prétendu rapetisser le Verbe aux dimensions d'un homme, l'écrivain catholique, en cet homme, exaltera la divinité.

Quant à ce déicide d'un nouveau genre, Louis Veuillot le plaint d'un cœur sincère et va jusqu'à lui tendre une main pitoyable. "Nous blâmons cet homme et nous détestons son crime, mais tout chrétien serait heureux de pouvoir lui dire ce qu'Ananie disait à Saul: "Mon frère Saul, le Seigneur Jésus qui vous a apparu dans le chemin où vous veniez, m'a envoyé vers vous, afin que vous recouvriez la vue." (*) Voilà pour quels motifs, au lieu d'une controverse, nous possédons une apologie. Comment concevrait-il la tâche? Elle semblait belle pour une de ces flagellations péremptoires où excellait son talent de polémiste et le romancier fût sorti de ses mains en piteux état. Or, le polémiste fit là son chef-d'oeuvre; il dédaigna toute polémique; en cela même la conception de son livre, fut un suprême acte de goût, de sagesse et de foi dégagé des poussières et des vivacités de la bataille. Nous dirons peut-être que ce n'était point répondre à l'attaque qu'il esquivait une discussion scientifique au-dessus de ses moyens? Veuillot dans sa réplique ne voyait aucune nécessité de recueillir tant de langues mortes, tant d'histoire, tant de physique et de philosophie, pour connaître avec certitude Celui qui est venu sauver les petits et les ignorants. (*) La Vie de N-S J.-C. Avant-propos

Pour lui c'était facile de montrer que les théories de Renan étaient une impossibilité, une chimère.

Quant au roman "Vie de Jésus" comment répondre mieux que par l'histoire? Renan avait osé raconter Jésus de fantaisie. Vuillot comprit que le mieux à faire serait de reprendre cette vie et de la raconter dans toute la vérité évangélique et il vit qu'en pareille matière, la discussion pourrait aggraver la situation au lieu de l'améliorer. L'exposition pure et simple d'un dogme est bien autrement puissante et victorieuse sur les âmes de bonne foi, les seules qu'on ait chance d'éclairer!" Sans doute l'on répond admirablement à tout ce que disent les négateurs; mais puisque leur art suprême est de feindre et de produire l'ignorance, l'essentiel serait de répondre à ce qu'ils ne disent pas." (*)

Excellentes paroles à entendre. En voici d'autres plus notables peut-être en tout cas, plus directement faites pour éclairer le fond de l'âme qui parle. En discutant on se place toujours homme contre homme; la raison de l'un semble toujours valoir la raison de l'autre. En exposant on place Dieu contre l'homme. Cette exposition de la lumière doit se faire de préférence lorsque Dieu est absolument et personnellement en cause. Sur ces hauteurs, que la voix de l'homme évite à propos de discuter avec le néant, de peur que l'imbécile raison humaine ne vienne à croire que le néant pourrait répondre. Que la beauté de la Vérité apparaisse seule en face de la laideur absolue du mensonge. Discuter la Vérité divine, c'est la compromettre et la ravalier en quelque sorte, comme une reine forcée d'en venir aux mains avec ses servantes.

Ainsi la soi-disant "Vie de Jésus" n'a donné que l'occasion plutôt que l'objet d'écrire la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ; aussi laisse-t-il de côté et le négateur et son ouvrage. L'unique affaire est de montrer Jésus-Christ à ceux qui n'ont point résolu par avance de le méconnaître; à l'honnête incrédule, tel que Vuillot se souvient d'avoir été, au chrétien même qui jouit mal de sa foi peu approfondie. "On sait l'Évangile par cœur et on ne le connaît pas."

(*) Ibidem

Encore une vérité consignée dans cet avant propos où les vérités abondent.

L'homme et Dieu, le monde païen et le monde juif sont mis en regard dans une introduction relativement courte; puis l'Évangile apparaît. C'est toute merveille d'en sentir l'effet sur l'âme et, par contre-coup sur le style. Effet de gravité calme, de force paisible, de chaleur douce, concentrée, invincible à la longue, et qui rappelle Bossuet dans ses Méditations sur le même sujet. Pas de dissertations, de commentaires appuyés, de descriptions encore moins bon pour Renan le romancier dilettante.

Dans le volume de Veillot nous entendons l'écho fidèle du texte sacré; c'est-à-dire du Saint-Esprit même; l'âme pense avoir tout fait de s'ajuster à la parole authentique, de s'en pénétrer, de la rendre. Non pourtant qu'elle n'y mette du sien; elle aurait tort de ne le point faire. Rien de plus discret, de plus sobre, que cet appoint personnel; une paraphrase légère, une allusion rapide, ça est là une remarque profonde et brève, fondue dans le récit.

Tel est bien le style de la grande histoire, parce que tel est le jeu naturel de l'âme quand, mise en action par un grand objet, elle est d'ailleurs trop pleine de lui, trop absorbée en lui, pour s'étudier en elle-même et se regarder agir. Au premier coup d'oeil, un esprit quelque peu séduit par le clinquant et le fracas romantique, estimerait peut-être l'historien moins coloré, moins chaleureux que le conteur ou le polémiste. Qu'il poursuive seulement: il ne tardera pas à sentir le charme sévère et doux de cette simplicité, de cette majesté sereine en si parfait accord avec le sujet. Dans l'Avant-propos, Veillot plaint de tout son coeur le pauvre Renan, il va même au devant de lui et s'efforce de le ramener dans la vraie voie avant que la justice divine éclate sur lui.

Après ces instances que Renan ne voulut pas entendre, L. Veillot exprimait les sentiments que lui avait inspirés son livre et les joies qu'il avait éprouvées en l'écrivant. "J'ai goûté le miracle de la consolation, le miracle de la

foi, le miracle de la victoire. J'ai travaillé avec allégresse et sachant la faiblesse de mon travail, je le présente avec sécurité.... Il sera une partie de ma force quand je mourrai, la consolation de mes enfants, l'espérance des coeurs amis qui prieront pour moi." (')

C'est durant cinq cents pages, un acte de foi plein d'amour, plein de feu et cependant toujours calme. Dans la première édition, le premier mot est: "je crois", et le dernier: "Credo". Plus tard, notre grand écrivain qui n'a jamais réédité un de ses ouvrages sans y faire des corrections, a modifié quant aux termes cette entrée en matière et cette conclusion.

La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ valut à L. Veillot les remerciements et les éloges les plus autorisés, au premier rang, un Bref élogieux du Pape, dans lequel Pie IX déclarait que Veillot avait choisi la méthode la mieux adaptée au but qu'il s'était proposé, et qu'en traitant ce sujet il s'était montré pleinement à sa hauteur. En outre, Sa Sainteté ajoutait que ce travail était orné d'un éclat extérieur et tout spécial, par suite du caractère des épreuves auxquelles il était en butte.

Par ce bref, approbateur du livre, Pie IX voulut approuver l'oeuvre entière de l'écrivain, louer et glorifier les combats du journaliste, condamner de nouveau l'acte césarien qui l'avait frappé et ratifier sa lutte contre les catholiques libéraux. L. Veillot n'a jamais été friand des approbations épiscopales qui, la plupart du temps, ressemblent trop à de simples réclames; il ne recherchait même pas, pour ses livres, les félicitations pontificales, lesquelles se réduisent généralement à de courtois et prudents accusés de réception. Mais cette fois, considérant sa situation et le but de son ouvrage, il avait désiré un Bref; il l'espérait affectueux, explicite et portant coup. Son espoir fut déçu et même dépassé. Il écrivait "Au Pouliguen" à Mgr Fioramonti une lettre lui demandant de mettre aux pieds de Sa Sainteté l'expression de sa reconnaissance pour le Bref qu'Elle avait daigné lui adresser récemment. Il ajoutait

(*) Introduction Vie de N.-S. J.-C. page XXV

que cette marque de bonté lui avait attiré beaucoup de félicitations et lui avait causé beaucoup de joie. "Depuis la suppression de l'Univers, nous étions livrés sans défense aux calomnies de ceux dont nous avons combattu les erreurs et de ceux qui ont étouffé notre voix. Pie IX fait justice de cette iniquité. Nos humbles services si imparfaits, mais si sincères, sont vengés par le juste juge; nous recevons la plus ample et la plus noble récompense que des hommes puissent désirer ici-bas."

(')

CONCLUSION

Avouons comme conclusion que l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ par Veillot honore cet illustre écrivain tout comme ses autres pages les plus vantées. Observons encore que si, dans cette oeuvre absolument à part, L. Veillot a le bon goût de mettre fort peu du sien, il exploite largement la Tradition, les Pères. Il reçoit d'eux et nous rend avec bonheur nombre d'interprétations allégoriques, infiniment vénérables par leur origine, mais qui, d'elles-mêmes ne commandent point la foi. Quant à la sienne, elle est simple, avide, hardie, non certes à se forger des dogmes supplémentaires, mais à chercher partout de quoi éclairer, fortifier, relier entre ceux qui nous viennent de Jésus-Christ par l'Eglise. Simplicité dans la foi, l'une des gloires de ce grand esprit.

L'infatigable lutteur touchait à sa fin. Cinquante-cinq ans de labeur sans trêve auraient suffi à ruiner la santé la plus robuste. Ses yeux qui l'avaient toujours fait souffrir lui permettaient à grande peine de lire. Les infirmités l'assiégeaient, ce qui ne l'empêchait de répéter: "Que Dieu soit béni!"

Plus que le fardeau des ans, plus que la fatigue chronique des combats, le spectacle de l'irréligion victorieuse et menaçante pesa lourdement sur les

(') Lettre du 21 juillet 1864 Tome IX

temps de sa vie et décupla ses souffrances. Une à une, il vit lui échapper le plus grand nombre de ses joies: joies de ces envolées annuées vers les châteaux hospitaliers, dont l'air pur, les eaux et les fleurs, les prairies et les arbres rendaient le séjour si agréable plus agréable encore par les délicatesses de l'amitié la plus exquise; joie de répondre lui-même, le soir, après les travaux du jour, aux lettres reçues le matin, lui apportant de tous les coins de la France et du monde l'émotion reconnaissante des âmes qui vivaient de sa vie; joie de composer et d'écrire, c'est-à-dire de se dépenser corps et âme au service de l'Eglise en luttant pour elle; joie d'aller au journal, visiter ses collaborateurs, partager leur enthousiasme ou leurs colères. La vue se refusait à guider la main, et la main mal assurée laissait tomber la plume; le chevalier était désarmé, les combats étaient finis! "Et l'Eglise et la Pa-^(*)trie étaient en proie aux fureurs de la Révolution qui chantait Victoire!"

L'épreuve fut longue mais vaillamment supportée par le grand chrétien. Résigné, soumis, priant, il était prêt. Le 7 avril 1883, vers les deux heures du soir, entouré des membres de sa famille, des rédacteurs de l'Univers et de quelques amis à genoux au chevet du mourant, Vuilliot rendit le dernier soupir, et son âme confiante parut devant Dieu qu'elle avait aimé, servi, défendu, appris à aimer, à servir, et à défendre jusqu'à l'héroïsme de l'apostolat et du martyre.

A l'annonce de sa mort, spontanément tout le Paris chrétien défila devant la dépouille mortelle du lutteur au repos. Prêtres de tous les âges, religieux de tous les costumes, laïques de toutes les classes devaient cet hommage à l'apôtre qui si longtemps les avait éclairés, consolés, fortifiés. Aux funérailles, le concours était si grand, le cortège si brillant et si pieux, que la cérémonie de deuil prenait les apparences d'une marche triomphale.

En même temps, affluaient au journal, lettres et dépêches de partout, avec condoléances aux survivants et éloges du défunt, dont la mort devenait ainsi un deuil universel. Les articles qui suivirent dans les journaux et les revues de France, de Suisse, de Belgique, du Canada, de Rome et de Madrid, de Vienne et de Londres, de Moscou, de New-York et de Constantinople accentuaient cette note et "démontraient l'influence et l'apostolat de Louis Veuillot."

Cette grande influence, il la devait à la splendeur de son génie et de ses qualités morales. Lettres, journaux et revues sont unanimes à reconnaître en lui le premier satirique en prose de la littérature française, le plus grand journaliste du monde. Tous apprécient à son mérite, la belle langue qu'il parle, admirable de nerf et de limpidité, donnant à chaque mot sa valeur exacte, langue rude et noble, abondante et précise, souple et puissante, chaude et colorée, merveilleusement propre à rendre tous les cris du cœur, toutes les passions de l'âme humaine, aussi bien que les grâces et les ironies de l'esprit le plus fin.

Amis du beau style, gourmets et connaisseurs, quelles que soient leurs convictions politiques ou religieuses, s'accordent à célébrer ce talent hors de pair, si vivant et si français, d'une nature si forte et si exquise, qu'il charme, au moment même où il flegelle les lettres les plus hostiles.

Louis Veuillot est reconnu comme écrivain de race, à la fois classique et moderne, nourri de la moëlle de nos grands prosateurs, qu'il rappelle et résume. Artiste supérieur, maniant à son gré la langue de Rabelais et de Molière, de Bossuet et de La Bruyère, de Boileau et de Voltaire, en tirant des effets nouveaux à l'infini, âpre et terrible dans la polémique, railleur à la verve gauloise dans la satire, "peintre impeccable dans le portrait à la palette nuancée dans le paysage, ému comme un poète devant les scènes de

la nature, les solennités religieuses, les glorieux souvenirs de Rome ou
 de la France." (')

Comme journaliste, à peine a-t-il le temps de relire les pages improvisées qui doivent, le lendemain, répondre à l'article de la veille, et cependant on y chercherait en vain quelque trace de rhétorique ou de déclamation, d'affectation ou de recherche. Le bon goût est en lui si profond et si pur qu'il ne dépasse jamais la mesure; si parfaite est sa loyauté qu'il reste vrai et naturel, même quand il paraît le moins maître de la passion qui l'anime: il ne traduit au dehors que les pensées dont il vit, celles qui sont le fond de son âme et la raison de sa conduite.

Voilà ce qui fait pour les amis et les ennemis sa grandeur morale aussi belle que son talent d'écrivain. Vuillot était sincère et convaincu, d'une conviction plus forte que tous les sacrifices. Le jour même où se révéla pour lui la lumière, où il vit et comprit que Jésus-Christ était le vrai Roi, et l'Eglise la vraie Souveraine, il se donna à eux: âme, corps et biens, et jamais, il ne reprit, durant les années qui suivirent la moindre parcelle de ce qu'il avait donné. Toute sa vie, il ne voulut aimer et servir gratuitement qu'un seul Maître, le Fils de Dieu, il n'eut qu'un seul idéal et une seule ambition, étendre son règne, sans profit personnel.

Fier de son partage et jaloux de son indépendance, il refusa, lui, le plébéien sans fortune, tous les honneurs et les secours d'argent, quelle que fût la main qui les offrait, même quand cette main était celle du Souverain Pontife qu'il aimait de tout son coeur, et que celui-ci se plaisait à faire l'aumône à son intrépide défenseur, privé pour un temps de ses ressources ordinaires. Pour l'honneur de la cause, il fallait qu'aucun soupçon d'intérêt ne se mêlât à l'acte de foi de son héroïque champion, et qu'il mourût dans sa simplicité première, comme meurent les missionnaires catholiques

(') J. Lemaître -- Les Contemporains 6e série

des pays lointains sans autre décoration sur le drap noir du cercueil que la croix de leur Maître, la seule qui convienne au vrai soldat du Christ.

Car lui aussi était apôtre, c'est-à-dire semeur de vérités, lumière des âmes qui les maintient ou les ramène au bon chemin, excitateur de nobles sentiments qui les fait passer du sommeil à l'action, ou monter du bien au mieux dans le rude sentier de la perfection idéale. Persuade que tout écrivain exerce une influence sur ses lecteurs et par suite a charge d'âmes, c'est à elles qu'il songe dans ses derniers ouvrages comme dans ses premiers après sa conversion.

"Instruire un peu, faire quelquefois prier, c'est l'unique but que je me sois proposé toutes les fois que je me suis vu, une plume à la main, en présence d'une feuille de papier blanc".^(*) Et le but a été atteint, nous en avons pour garants les aveux de ceux-là mêmes qui ont senti la lumière se faire dans leurs pensées, et la prière leur monter du coeur aux lèvres. En lisant ce livre où respire le plus sincère et le plus touchant abandon, écrit un laïque au sujet de Rome et Lorette, "je sentis le désir de mieux servir Dieu, il m'a affermi dans la foi."

Un autre déclare que les ouvrages de Veuillot lui ont appris à juger et à penser. "La Providence, ajouta-t-il, a jeté dans mes mains les *Libres Penseurs* quand j'arrivais à l'âge où une lecture ardente décide souvent de la destinée d'un homme. Dès ce moment, mon âme est entrée résolument dans la voie qu'elle n'a plus quittée."^(**) Un troisième, après des mois passés dans les angoisses du doute, ouvre le *Parfum de Rome*, et aussitôt son "esprit s'élève, son coeur se dilate, de magnifiques perspectives se dévoilent à lui."^(***)

(*) Préface des Français en Algérie

(**) Mélanges Tome VI 2e série

(***) Parfum de Rome Tome II

C'est encore aux âmes que songe Veillot dans ses articles de journal, pour elles qu'il combat les doctrines faussées ou incomplètes et met dans tout leur jour les enseignements de l'Eglise infallible. Et c'est pourquoi, auprès de sa tombe à peine ouverte, prêtres et laïques, fidèles abonnés de l'Univers et anciens lecteurs du Correspondant accourent en foule apporter à l'apôtre écrivain le merci de leur reconnaissance, l'hommage de leur persévérance ou de leur retour.

C'est lui, écrit à Eugène Veillot un curé des Vosges, qui nous a sauvés du naufrage, je dis nous, car nous sommes une légion. "Ah! Monsieur, quand on a 20 ans, vous savez comme on s'enthousiasme pour les beaux diseurs et les grands mots, surtout quand ils revêtent des pensées encore plus grandes et qu'ils sont l'écho frémissant d'âmes véritablement généreuses. Liberté! que tu étais magique pour nous arrêter sur la pente du libéralisme. Et Louis Veillot fut cette plume qu'il en soit béni!"^(*)

A leur tour, les journalistes catholiques, que son exemple entraînait, que sa parole enflammait, que ses conseils dirigeaient, déclarent avoir reçu de lui des leçons inoubliables de fierté, de courage et de constance.

De ces témoignages authentiques et de tous ceux qui remplissent les neuf cents pages des Hommages à Louis Veillot recueillis après sa mort, il résulte clairement que le maître eût sur les esprits et les cœurs de ses contemporains une influence bienfaisante, profonde, durable, et que ceux là se trompaient qui, de son vivant, condamnaient sa méthode apologétique et la déclaraient, par l'exagération de ses violences, par la pointe acérée de ses ironies, un invincible obstacle à la conversion des âmes. Il est certain qu'appliquée indistinctement par tous et en toute occasion, cette méthode agressive aurait plus d'inconvénients que d'avantages; mais Veillot n'a jamais prétendu qu'elle fût seule bonne, il s'est contenté de maintenir que

(*) Mélanges Tome IX

c'était la sienne et qu'il lui serait aussi "difficile d'en adopter une autre qu'à un chêne de produire des raisins." Il est vrai que le vaillant lutteur a souvent oublié de polir la pointe de son épée de combat, qu'il a cédé parfois à l'envie de blesser; il en convient lui-même et s'en accuse, non sans faire valoir les circonstances atténuantes.

Le plus souvent, ses articles ne sont que des réponses provoquées par des attaques aussi violentes que les siennes; ils ont été improvisés sous le coup de l'impression et rarement relus deux fois. De plus, le chrétien a bien le droit d'employer toutes les formes de langage dont il trouve l'exemple dans les écrits des Pères de l'Eglise, et enfin, s'il parle avec passion de Jésus-Christ, de l'Eglise et du Pape, c'est sans doute parce qu'il les aime, comme c'est l'amour des âmes qui l'incite à guerroyer contre les faux docteurs et les impies.

Ce sont ces deux amours portés jusqu'à la passion qui classent Louis Veillot parmi les grands apôtres du dix-neuvième siècle. Lui qui eut l'insigne honneur d'entendre Pie IX lui dire: "Vous avez toujours été dans la bonne voie, vous n'en sortirez pas," mérite bien qu'on lui fasse l'application du Maître: "Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé."

Louis Veillot n'est plus de ce monde, il jouit du repos des élus dans la gloire céleste. Le monde ne cessera de se souvenir de lui, de lire, d'admirer ses œuvres, de susciter, à la suite de cet animateur entraînant, des disciples épris de ses principes lumineux, de son courage et de la belle unité de sa vie. Tant qu'il y aura sur la terre des croyants en recherche d'un idéal, ils lèveront les yeux vers ce catholicisme intégral, fait de piété simple, franche, aimante et soumise, vers cette vie publique et privée, comme vers un grand livre ouvert! Tant qu'il y aura des ennemis de l'Eglise, Veillot jouira de cette touche de la gloire d'être haï comme elle,

parce qu'il l'a aimée et défendue comme sa mère. Tant qu'il y aura dans le monde des âmes justes, impartiales, elles reconnaîtront, dans ce polémiste intransigeant, l'homme le plus miséricordieux pour les personnes et le plus implacable ennemi du mal; sous cette enveloppe du rude soldat un cœur fraternel, et bon! Dans ce flambeau de la vérité, un amour intarissable et qui sacrifie tout pour elle; pardessus tout, réunissant toutes ces qualités d'une grande âme pour en assurer l'harmonie parfaite, la foi du catholique, si ferme qu'elle lui a permis d'écrire pour sa tombe:

"Après ma dernière prière,
 Sur ma fosse plantez la croix;
 Et si l'on me donne une pierre,
 Gravez dessus: J'ai cru, je vois."

Quand on ouvrit son testament, on trouva ces lignes, qui contiennent le pourquoi de toutes ses joies et de toutes ses fiertés. "Dans toute ma vie, je n'ai été parfaitement heureux et fier que d'une seule chose: c'est d'avoir eu l'honneur et au moins la volonté d'être catholique, c'est-à-dire obéissant aux lois de l'Eglise." (*) Cœur et esprit, nous le trouvons dans cette formule lapidaire. Du jour où il connut la vérité, il n'eut plus qu'un désir et qu'un plaisir: l'aimer ardemment, la servir constamment, en être et en demeurer le défenseur, l'apôtre, l'indéfectible champion.

(*) Oeuvres Complètes Tome IV

BIBLIOGRAPHIE

- Albalat, A. L. Veillot, Pages choisies avec Introduction. Paris. Lethielleux
- Brou, A. L. Veillot. Son Oeuvre littéraire. Etudes, Tome 137 p. 168-197 no 20, le 20 novembre 1913.
- Bellesort Etudes et Figures. (L'une d'entre elles traite de L. Veillot de façon magistrale.)
- Calvet, J. L'Art de Louis Veillot. Revue Pratique d'Apologétique, Tome XVIII, no 20, 15 avril et 15 mai 1914.
- Cerceau, G. L'Ame d'un Grand Catholique. (2 volumes) Esprit de Foi de Louis Veillot journaliste et polémiste d'après sa Correspondance.
- Fernessole, P. Pour qu'on lise Veillot. Paris, Lethielleux, 1928.
- Lecigne, C. Louis Veillot, Paris, 1913.
- Lemaître, J. Les Contemporains, 6e série, Paris, Boivin.
- Longhaye, G. Dix-neuvième siècle, Tome IV, Paris.
- Parvillez-Moncarey La littérature française, Paris, Beauchêne, 1922.
- Tavernier, E. Louis Veillot; L'Homme- le lutteur- l'écrivain.
- Veillot Frs. Louis Veillot, sa vie, son âme, son oeuvre. Paris, Alsatis, 1937. (La meilleure biographie de L. V. publiée à date.)
- Veillot, L. Correspondance mise en ordre et annotée par F. Veillot. (12 vol.)
- Veillot, F. Oeuvres Complètes et Mélanges, publiés par François Veillot chez Lethielleux.
- Veillot, L. L. Veillot (2 volumes)

Principaux ouvrages de Louis Veillot:

Les Pèlerinages en Suisse	Cà et Là
Rome et Lorette	Pierre Saintive
Le Parfum de Rome	Historiettes et Fantaisies
Agnès de Lauvens	L'Honnête Femme
Corbin d'Aubecourt	Les Odeurs de Paris
Les Libres Penseurs	La Vie de Notre-Seigneur
Le Lendemain de la Victoire	Jésus-Christ.